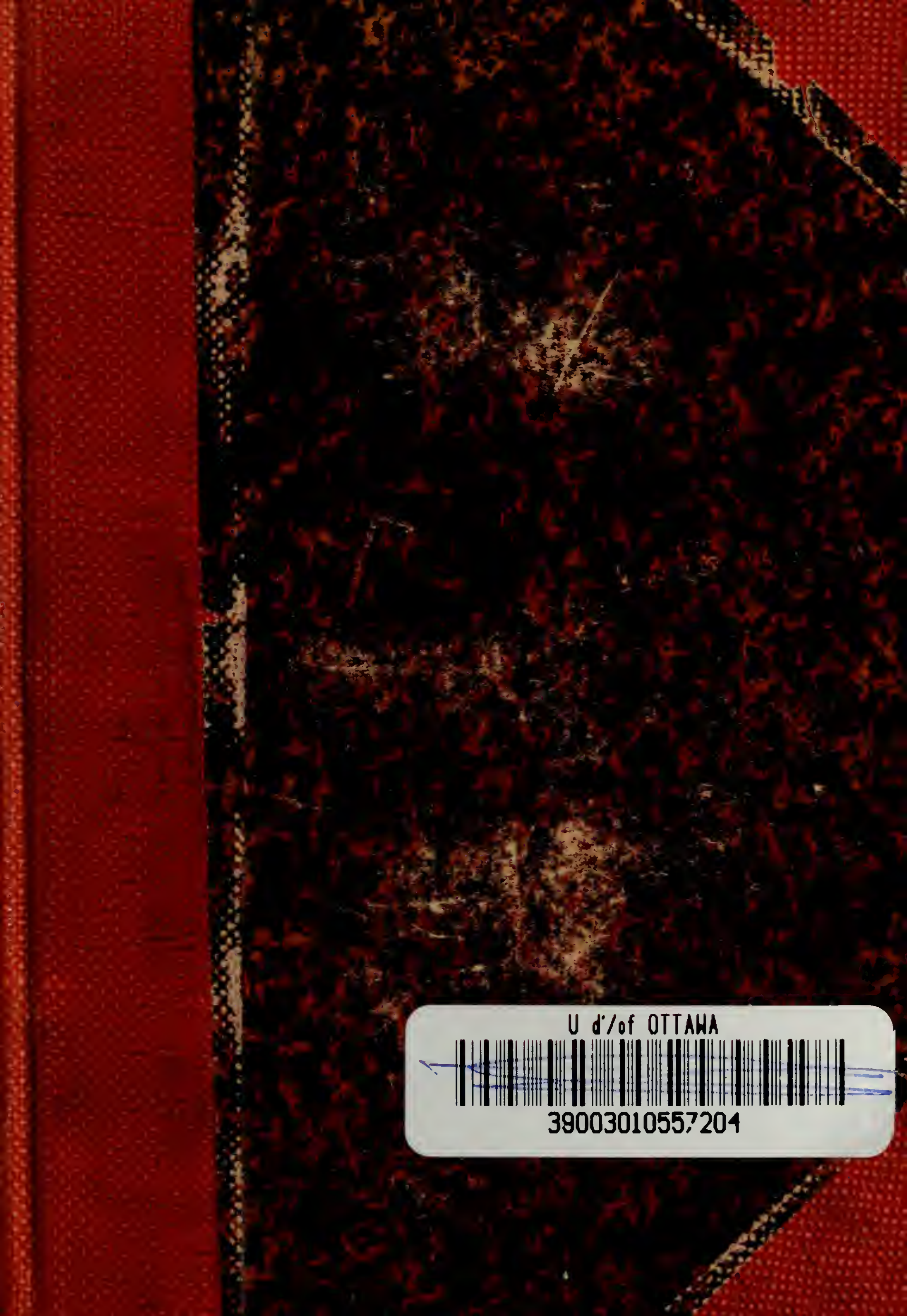
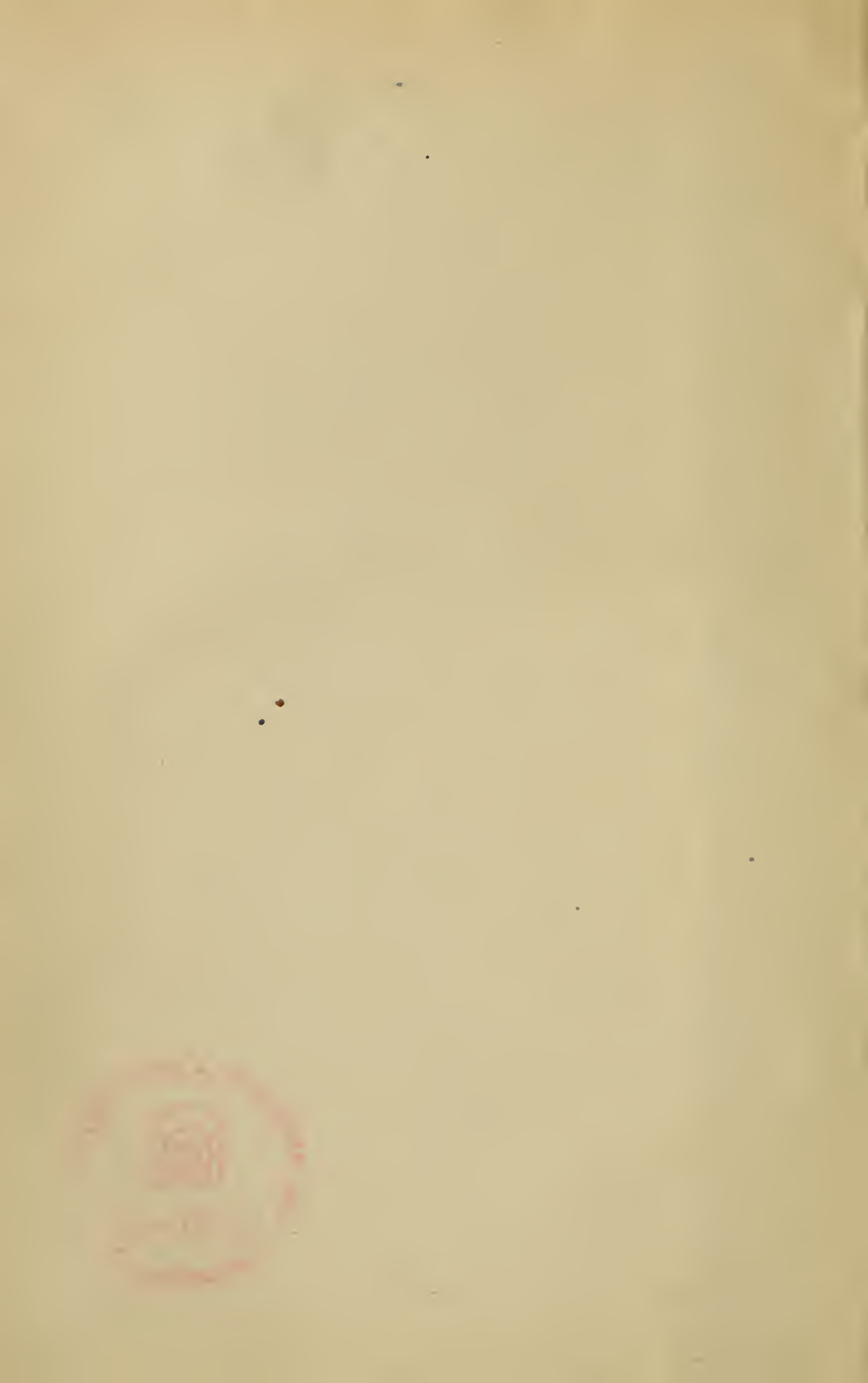


U d'/of OTTAWA
39003010557204

7/1/50





LE

MOIS DE MARIE

DES

PAROISSES ET DES FAMILLES CHRÉTIENNES

TRENTE-DEUX INSTRUCTIONS

SUR LA VIE, LES VERTUS ET LES ENSEIGNEMENTS DE MARIE

SUIVIES DE TRAITS HISTORIQUES

PAR

Mgr RICARD

Prélat de la Maison de Sa Sainteté

NOUVELLE ÉDITION, SOIGN... REVUE ET CORRIGÉE



PARIS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

V. PALMÉ, DIRECTEUR GÉNÉRAL, RUE DES SS. PÈRES, 76

BRUXELLES
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
8, rue Treurenberg, 8

GENÈVE
H. TREMBLEY, ÉDITEUR
4, rue Corraterie, 4

1880

Je réimprime ce livre après un assez long intervalle. Paru pour la première fois en volume il y a quinze ans (1), *il était épuisé depuis longtemps. Je cède à de bienveillantes instances, en le publiant de nouveau.*

J'y ai fait peu de changements, puisqu'on a bien voulu, de divers côtés, m'assurer que, tel qu'il est, il a pu faire du bien et répondre à l'attente des trop indulgents confrères qui m'ont demandé d'en faire une nouvelle édition.

Œuvre de ma jeunesse d'écrivain, cette série de conférences m'a paru cependant

(1) Avant de paraître, en 1874, chez M. Palmé, cet ouvrage avait déjà été publié, à deux reprises, dans deux revues de prédication.

devoir subir quelques légères retouches. Je les ai faites, avec le désir de rendre l'ouvrage moins indigne de la faveur trop bienveillante qui l'a accueillie.

Puissè-je avoir réussi au gré de mes désirs! et puisse mon livre servir à seconder le culte de l'Auguste Reine dont j'ai essayé de méditer la vie, les vertus et les enseignements maternels.

ANT. RICARD.

Marseille, ce 17 *janvier* 1889.



30 AVRIL

Veille et Ouverture du mois de Marie

Division : 1° Origine historique du mois de Marie ; 2° motifs de son institution, tirés de la beauté et des dangers du mois de mai ; 3° dispositions intérieures et extérieures à y apporter.

Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur et gratiam inveniamus.

Allons donc avec confiance au trône de la grâce, afin d'y obtenir miséricorde et d'y trouver les secours dont nous avons besoin. (S. Paul, *Epître aux Hébreux*, ch. IV, v. 16.)

Mes bien chers frères,

Nous ne saurions mieux inaugurer cette série d'instructions en l'honneur de notre bonne mère, qu'en vous répétant, après les Pères et les Docteurs de l'Église, une admirable invitation de l'Apôtre qu'ils appliquent à Marie, le véritable trône de grâce, de miséricorde et de secours. C'est cette invitation, d'ailleurs, que vous voyez symbolisée à vos regards filialement émus, par ces gracieuses tentures, ces fleurs odorantes, ces mille feux dont la piété des enfants de Marie a entouré dès aujourd'hui sa statue vénérée. Oh ! oui, mes frères, regardez-la, cette tendre mère : n'est-il pas vrai qu'elle est assise sur un trône d'amour et de miséricorde ? n'est-il pas vrai

que ses lèvres semblent nous parler de paix et de pardon, que ses bras invitent à la confiance, que ses mains entr'ouvertes semblent vouloir répandre à flots les torrents de grâces dont elle a été faite la dispensatrice, et la dispensatrice unique? Courons donc avec joie à ce trône de grâce : *adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ.* Venons-y avec d'autant plus de confiance, qu'à cette heure même, de toutes parts, des autels sont dressés avec la même piété filiale, des prières s'élèvent avec la même unanimité vers ce siège de miséricorde. Unissons-nous d'intention à cette foule d'enfants heureux, et commençons avec eux la pratique de la dévotion au mois de Marie.

Je me propose, mes frères, pour seconder et satisfaire cette ardente piété, dont votre empressement autour de cette chaire me donne un gage si rassurant ; je me propose, dis-je, de parcourir ici chaque jour avec vous les diverses circonstances de la vie divine de notre commune mère. Vous trouverez mes discours simples et sans art: j'aurais craint de décevoir votre attente, en recourant à des efforts peu en harmonie avec la simplicité d'une véritable dévotion filiale. Ce soir, et avant d'entrer dans l'étude de la vie de notre auguste Reine, je veux vous dire quelque chose de la dévotion dont vous venez d'embrasser la pratique, en expliquant rapidement l'origine, le but et les moyens du mois de Marie. Je commence sans autre préambule.

I. — S'il est un fait remarquable et digne d'attirer notre attention dans l'origine des grandes dévotions et des grandes œuvres de l'Église, c'est le mystère dont leur berceau est entouré. Le plus beau des livres sortis de la main des hommes est encore sans nom d'auteur; les magnifiques cathédrales du moyen âge nous parlent de la piété de leurs architectes, elles ne nous les nomment point; le *mois de Marie* nous comble chaque année de nouvelles faveurs, et la main qui nous l'a donné se cache et se dérobe à nos baisers reconnaissants. O religion mystérieuse et humble ! je te comprends et te salue divine, rien qu'à ces voiles dont tu te plais à couvrir tes grandes entreprises, rien qu'à cet esprit d'humilité dont tu les animes, l'ayant hérité d'un Dieu mort dans l'ignominie.

Nous devons dès lors, mes frères, nous borner à relater les diverses opinions qui partagent les historiens de l'Église, sans prétendre aucunement prendre part aux discussions savantes qu'ils ont ouvertes à leur sujet. Les uns donc l'attribuent au pieux auteur du premier *Mois de Marie*, qui, en France comme ailleurs, a ouvert la série des milliers d'ouvrages depuis écrits dans le même but, au P. Lalomia, de la Compagnie de Jésus, qui vivait vers le milieu du siècle passé et dont le livre touchant et simple porte la date de 1780. D'autres ne consentent pas à admettre une origine aussi récente, et en font remonter la gloire à l'aimable saint dont la jeunesse médite encore les

précieux enseignements, Philippe de Néri, fondateur de l'Oratoire, qui mourut à Rome l'an 1595.

Une dernière opinion, admise par des historiens qui font autorité, et qui, du reste, n'est point inconciliable avec la première, assure que la dévotion au mois de Marie commença au Collège Romain, vers le milieu du dix-huitième siècle, par les soins du célèbre Muzzarelli, de la Compagnie de Jésus. Les pères jésuites suivant son exemple, cette dévotion se répandit dans leurs collèges, de là dans les divers ordres religieux, et enfin dans les paroisses. Pie VII étant rentré à Rome pendant le mois de Marie, elle devint générale dans les États de l'Église, puis dans le reste de l'Europe, et enfin sur tous les points de l'univers catholique.

II. — Mais hâtons-nous de quitter ces questions d'origine, qui pourraient sembler oiseuses, si elles ne nous parlaient de Marie, pour expliquer les motifs de l'institution dont nous recueillons lés avantages. Ici le champ est vaste; et si je voulais en décrire les détails, je lasserais peut-être une attention soutenue par une si vive et si touchante piété. Je me bornerai donc à une simple esquisse.

Il serait intéressant de suivre à travers les siècles les progrès de la dévotion envers la très sainte Vierge : nous y verrions avec quel zèle le cœur de ses enfants s'est ingénié à trouver graduellement de nouvelles expressions de leur amour envers cette mère de grâce. Les pèlerina-

ges, les sanctuaires, les ordres religieux, les dévotions au rosaire et au scapulaire, et tant d'autres voix éloquentes, nous rediraient un écho affaibli, mais émouvant, de cette sollicitude que nos temps ont voulu imiter. Que dis-je? imiter ! ne l'ont-ils pas dépassée, en consacrant cette longue suite de jours à la manifestation d'une tendresse dont un mois entier n'a pas paru trop long pour redire l'expression ? Et remarquez, mes frères, comme ce mois a été admirablement choisi ! Cherchez dans tout le reste de l'année des jours où le soleil soit plus gaiement radieux et la terre plus féconde. Les frimas ont disparu, la nature renaît avec une profusion de nouvelles beautés, la terre que vous foulez a disparu sous un épais tapis de gazon, les arbres sont chargés de nouvelles feuilles, les fleurs entr'ouvrent de toutes parts leurs calices embaumés. L'œil est ravi et le cœur s'épanouit devant ces richesses d'une résurrection si complète. Le ciel s'est purifié, ses tristesses ont disparu, comme pour réfléchir dans un miroir sans tache les splendeurs d'une végétation magnifique, comme pour prendre part à l'allégresse de la nature entière. Ne cherchez donc point de plus beaux jours, ô enfants de Marie ; et puisque vous voulez offrir un mois entier à votre mère, offrez-lui le plus beau des mois. Votre offrande n'en est que plus gracieuse ; d'autant plus que, par une disposition peut-être providentielle, ce mois de mai ne prête aucun de ses jours à la célébra-

tion des fêtes de Marie, disséminées avec tant de profusion sur tout le reste de l'année chrétienne. N'est-ce pas encore pendant ce mois béni que la mère de Jésus recueillera plus volontiers vos offrandes et vos prières, puisqu'il lui rappelle des souvenirs de grande consolation, ceux du triomphe de son Fils sur la mort et sa résurrection glorieuse, dont nous célébrons la mémoire pendant ce temps pascal ?

Il y avait un dernier motif, et il n'est pas le moins solide. Les chaleurs printanières, la résurrection de la nature, les beautés nouvelles déroulées devant nos yeux ravis, contribuent à faire du mois de mai le plus dangereux des mois de l'année pour l'innocence. Pendant l'hiver, le combat a été plus facile : notre nature mauvaise était assoupie sous le manteau froid des neiges et des frimas, notre cœur battait moins fort ; mais aujourd'hui le sang a repris une circulation plus active et comme une vie nouvelle ; l'épanouissement de cette vie semble nous inviter à de plus nombreux échanges, la nature nous convie à la liberté et aux plus dissipantes manifestations. O pauvre cœur humain, qui ne sais point jouir des dons de Dieu sans en abuser ! Je tremble pour le trésor précieux que tu portes dans un vase aussi fragile ! Oh ! accours, accours bien vite te ranger aux pieds de Marie, te placer à l'abri sous son manteau virginal et protecteur ! Là, tu pourras aimer sans crime, tu pourras échanger sans rien perdre, tu

pourras t'épanouir sans danger. Je le sais et je le sens, tu as besoin d'expansion, tu demandes des cœurs pour y verser le trop plein du tien : voici un cœur vaste comme le monde ; verses-y tes tristesses et tes joies, et viens puiser, sans crainte de la tarir, à la source des grâces qui en découlent surabondamment.

Vous viendrez donc, mes frères, avec un saint empressement, vous presser autour de la parole qui vous redira les grandeurs et les bontés de Marie, vous ranger sous sa maternelle égide. L'Église vous y invite. Elle ouvre, en faveur de votre fidélité à entendre sa voix, les trésors les plus précieux de ses indulgences. Chaque soir, vous pouvez obtenir une abondante moisson de grâces spirituelles ; et, une fois dans le mois, le jour que vous communierez au corps et au sang du Fils de Marie, vous pourrez gagner une rémission entière et plénière, applicable aux âmes du purgatoire.

III. — Mais, pour retirer de l'exercice du mois de Marie tous les fruits que vous êtes en droit d'en attendre, laissez-moi vous dire, mes frères, que, si les grâces ne vous feront pas défaut, vous pourriez faire défaut aux grâces, en n'observant point les conditions indispensables que j'énumère en terminant.

Marie demande de votre amour filial des dispositions de deux genres. Les unes, tout intérieures, consistent principalement à redoubler de

tendresse envers cette bonne et tendre mère, qui, par amour pour nous, sacrifia sur le Calvaire un fils divin pour adopter des enfants coupables. Elles consistent encore à invoquer avec plus de confiance que jamais la Reine des miséricordes pendant un mois dont chaque jour sera, si nous le voulons, marqué pour nous par un nouveau bienfait. Enfin et surtout, elles consistent à imiter dans notre conduite les vertus admirables et l'esprit qui animaient Marie pendant sa longue vie sur cette terre, où elle a souffert, combattu comme nous et plus que nous. Ne nous faisons point illusion : la véritable piété envers Marie ne consiste point en des protestations plus ou moins sincères de fidélité et d'amour ; elle consiste à s'attacher aux pas de cet agréable modèle, pour en retracer les exemples dans une conduite calquée sur l'imitation de ses vertus. Lorsque les saints Pères nous parlent des avantages attachés à la qualité d'enfants de Marie, ils ont bien soin d'ajouter que le véritable enfant de Marie, c'est l'imitateur de cette divine mère, et que l'auguste Vierge le reconnaît à ce signe.

Il reste à vous parler des dispositions extérieures, si puissantes pour aider et faciliter les premières. Je me borne à les indiquer, ne croyant point nécessaire de vous en démontrer la haute convenance. Elles consistent donc à venir chaque soir assidûment assister aux saints exercices du mois de Marie ; à commencer et finir cette série

de jours bénis par la participation aux sacrements, la première fois à titre de préparation, la seconde d'actions de grâces ; à assister chaque jour au saint sacrifice ; à réciter chaque jour aussi quelques prières spéciales en l'honneur de Marie ; enfin, à se rappeler quelquefois dans la journée le bonheur dont on jouit et les grâces qu'on en attend.

Nous accourons donc avec confiance, ô mère aimée et puissante, aux pieds du trône de votre maternité. Nous venons y chercher miséricorde, nous venons y implorer assistance. Oh ! ne fermez point l'oreille de votre cœur aux prières de vos enfants joyeux de votre gloire. Ils s'appuient sur la parole d'un de vos plus dévots serviteurs : « Un enfant de Marie ne peut jamais périr. » Leur espérance ne sera point confondue.

Ainsi soit-il.

Le Mois de Marie célébré par les soldats français en Crimée.

« Le *mois de mai* a été célébré dans quelques-uns des hôpitaux militaires de Constantinople, avec une pieuse et régulière solennité, qui honore l'armée d'Orient. Nul doute aussi que les grâces et les bénédictions accordées à beaucoup d'âmes touchées et dociles ne se répandent sur l'armée tout entière et n'éclatent par quelque succès définitif.

« Dans les salles ou les chapelles de ces édifices qui, jusqu'à notre occupation, n'avaient que

l'oratoire de la mosquée, un autel s'est élevé à Marie, il a été décoré avec un goût qui prouve que chaque régiment a ses *artistes*. Là, des colonnes ont été sculptées comme par enchantement ; ici, les marbres les plus précieux ont été imités avec toutes leurs nuances. Ces créations en papier ou en couleurs sont le chef-d'œuvre de quelque blessé ou convalescent, qui consacre ainsi à la sainte Vierge ses loisirs. Tel autre s'est rappelé qu'il avait été longtemps élève de l'école des Beaux-Arts, et il a demandé des crayons, il dessine une image d'un saint : c'est un confesseur pontife dont la fête approche, et, comme il est le patron de M. l'aumônier, ce sera l'offrande de sa reconnaissance. La tête a bien la mitre et le nimbe de la sainteté ; mais l'auteur est un zouave, et le type guerrier domine tellement dans ses conceptions, que le bienheureux évêque a l'air de monter à l'assaut de Sébastopol.

« Chaque maison a organisé aussi son chœur de cantiques. Tous les musiciens et les *talents de société* s'empressent d'y prendre place. Il se trouve même parmi eux des compositeurs, et leur chant à Marie est répété avec un harmonieux ensemble par tous les camarades, qui se préparent avec soin pour la soirée. Lorsque les litanies de la sainte Vierge ont été chantées avec les sœurs, dont les voix se mêlent admirablement avec celles des militaires, l'aumônier, ou le confrère invité par lui, fait l'instruction du jour, qui est

écoutée avidement par l'auditoire pressé et recueilli. Quelquefois la salle ne peut contenir la foule des auditeurs, et de pauvres blessés s'y font porter une demi-heure d'avance, pour être assurés de leur place. C'est le plus beau moment de la journée pour eux, et, au fond, la plus douce distraction dans un pays où tout leur est étranger et inconnu, à commencer par la langue, et où ils ne trouvent aucun des amusements de France. » (*Correspondances de la guerre de Crimée.*)

1er MAI

Conception immaculée de la très sainte Vierge.

GRACE DU SAINT BAPTÊME

DIVISION : 1o Convenance de l'immaculée Conception de Marie, tirée de ses rapports avec la sainte Trinité, les anges, les hommes et les démons ; 2o grâce du saint baptême et manière de la reconnaître, à l'exemple de Marie.

Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias.

Ce que le lis est au milieu des épines, ma bien-aimée l'est entre les autres filles d'Israël. (*Cantique des cantiques*, ch. II, v. 2.)

Au milieu de ce siècle, mes frères, un cri retentit longuement dans l'univers catholique ; toutes les poitrines chrétiennes le

redisaient avec amour, tous les cœurs en savouraient les ineffables délices. Dans les premiers temps de l'Église, le concile d'Éphèse, en définissant le dogme de la maternité divine de Marie, avait posé la clef de voûte du temple de cette auguste Vierge ; il allait être réservé au dix-neuvième siècle, au siècle de Marie, de mettre à jour les fondements sacrés de cet édifice merveilleux : la voix du Pontife infaillible allait définir la Conception immaculée ! Qui redira les soupirs et les prières qui s'élevèrent de cette vallée de larmes au trône de l'Éternel, pour obtenir à nos temps l'honneur insigne d'assister au bonheur que tant de saints envièrent, mais dont ils ne purent jouir, celui de voir définir comme dogme de foi la croyance pieuse des fidèles sur le grand privilège de Marie? « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! » répétait-on avec un accent d'émouvante confiance. Le cœur de l'immortel Pie IX ne manqua pas de subir cette irrésistible émotion, et la terre applaudit à cette bulle si bien nommée *ineffable*, par laquelle le vœu des enfants de Marie venait d'être comblé. Oh ! oui, Pontife selon le cœur de Dieu ! vous eûtes mille fois raison de vous écrier : « Nos lèvres s'ouvrent dans la joie et notre langue parle dans l'allégresse. Nous rendons et nous ne cesserons jamais de rendre les plus humbles et les plus ardentes actions de grâces au Christ Jésus Notre-Seigneur, qui, malgré notre indignité,

nous a fait la faveur singulière d'offrir et de décerner cet honneur, cette gloire et cette louange à sa très sainte mère. Et nous nous reposons avec une confiance entière et absolue dans la certitude de nos espérances : la bienheureuse Vierge, qui, toute belle et immaculée, a brisé la tête venimeuse du cruel serpent et a apporté le salut au monde ; qui est la louange des prophètes et des apôtres, l'honneur des martyrs, la joie et la couronne de tous les saints ; qui, refuge assuré et auxiliatrice invincible de quiconque est en péril, médiatrice et consolatrice toute-puissante de la terre auprès de son Fils unique, gloire, splendeur et sauvegarde de la sainte Église, a toujours détruit toutes les hérésies ; qui a arraché aux pires calamités et aux maux de toute espèce les peuples fidèles et les nations, et qui nous a délivré nous-même des périls sans nombre dont nous étions assailli ; la bienheureuse Vierge fera, par son puissant patronage, que, tous les obstacles étant écartés, toutes les erreurs vaincues, la sainte Église catholique, notre mère, se fortifie et fleurisse chaque jour davantage, chez tous les peuples et dans toutes les contrées ; qu'elle règne d'une mer à l'autre, des rives du fleuve aux extrémités de la terre ; qu'elle jouisse pleinement de la paix, de la tranquillité, de la liberté, afin que tous les coupables obtiennent le pardon, les malades le remède, les faibles la force de l'âme, les affligés la consolation, ceux qui sont en péril

le secours; afin que tous ceux qui errent, voyant se dissiper les ténèbres de leur esprit, reviennent aux sentiers de la justice et de la vérité, et qu'il n'y ait qu'un troupeau et qu'un pasteur. »

Voilà quelques-uns des effets merveilleux que le Pontife suprême attendait de cette définition dogmatique, et il constatait ses espérances à la face du monde catholique. Je vais maintenant essayer, mes frères, de vous dire rapidement quelles furent les raisons qui rendaient la Conception immaculée de Marie si convenable ; et, en second lieu, ce que le Fils de Marie a fait pour détruire le vice et la souillure de notre conception et de notre naissance, à nous.

I. — Vous ne l'ignorez point, mes frères, l'homme avait été créé dans un état d'innocence et de sainteté, enrichi d'innombrables privilèges. Jaloux du bonheur de nos premiers parents dans cet Éden fortuné où la miséricorde du Créateur les avait faits rois, Satan, le chef des réprouvés rebelles et orgueilleux, leur porta envie. Il ne pouvait espérer recouvrer une pareille félicité ; il se dit : « Faisons d'autres malheureux de ces créatures privilégiées. » Et, s'approchant perfidement, il leur persuada de se laisser imprimer un stigmate odieux, qui déplut aux regards très purs de Dieu et arma un chérubin du glaive flamboyant de la justice. Nos premiers parents succombèrent, et toute leur postérité se trouva enveloppée dans un même réseau d'iniquité et de malédiction.

L'âme de chacun des enfants des hommes apparaissait au monde, souillée d'une tache originelle dont personne n'était exempt.

Pouvait-il en être ainsi de l'auguste Reine du ciel et de la terre, de la mère de Dieu, de la Vierge bénie entre toutes les femmes ? C'était, il y a quelques années, une haute déraison de le prétendre ; aujourd'hui, ce serait un blasphème. Disons pourquoi.

La Conception immaculée de Marie est un privilège d'une justice si évidente, qu'on ne saurait comprendre que, même au point de vue purement rationnel, le contraire pût être soutenu, avancé, soupçonné un seul instant.

La divine Providence a voulu que toutes ses œuvres portassent comme cachet divin l'exécution de cette grande règle : les moyens sont proportionnés à la fin. Or, la fin de la création de Marie étant évidemment divine, il est d'une rigoureuse logique d'en conclure que les moyens doivent aussi être divins. Mais, entrons dans quelques détails.

Considérons Marie dans ses rapports avec les personnes adorables de l'auguste Trinité, et nous arriverons sans peine à la conclusion déjà énoncée. Elle est d'abord la fille bien-aimée du Père, et ce Père est tout-puissant. Quel est le père qui n'use point de sa puissance pour exalter et glorifier ses enfants bien-aimés? O Père saint, je vous contemple avec amour et respect, songeant

dans les splendeurs de l'éternité aux privilèges dont vous revêtirez cette fille de votre cœur, et je n'ai pas de peine à comprendre que vous l'ayez faite aussi parfaite qu'il était en vous.

Marie est encore la mère aimante du Fils. Nous avons une mère, et tous ici nous en avons savouré les ineffables tendresses. Eh bien! dites-le moi, mes frères, s'il nous eût été donné de choisir d'avance notre mère; si surtout nous eussions eu à notre disposition le pouvoir de l'orner des perfections que nous voudrions, je vous demande, auriez-vous souffert qu'elle eût au dedans d'elle-même, ne fût-ce qu'un seul instant, le moindre sentiment de froideur à votre égard ? Pour moi, mon cœur a répondu bien haut et bien vite que je l'eusse faite aussi aimable que possible, que je ne l'eusse point voulue mon ennemie, même le temps d'y songer. Ce que mon cœur, ce que le vôtre a répondu, c'est ce que Jésus fit pour Marie: il ne la veut point pour ennemie, et sa conception fut immaculée, c'est-à-dire, agréable aux yeux de son Fils.

Marie est enfin l'épouse toujours aimée de l'Esprit-Saint. Supposons-nous que cette troisième personne, aussi aimante et aussi puissante que les deux autres, se fût choisi une épouse maculée, nourrissant ou ayant nourri dans son cœur un mouvement contraire à son époux divin ? C'est impossible : le Saint-Esprit, comme le Père et le Fils, l'ayant pu, a dû protéger la conception

de Marie ; l'ayant dû et pu, ils l'ont fait. C'est d'une logique rigoureuse.

Considérons ensuite Marie dans ses rapports avec les créatures, et nous trouverons encore qu'elle a dû être immaculée dans sa conception, à cause de ses rapports avec les anges et avec les hommes. Avec les anges : le jour de l'Incarnation, l'archange Gabriel salue Marie pleine de grâces ; le jour de son Assomption, les chœurs célestes se disent entre eux, à la vue de ce lis magnifique, à la corolle si fraîche, au parfum si suave : *Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum ?* « Quelle est cette créature privilégiée entre toutes les créatures du désert de la terre ? » Enfin, Dieu a fait Marie reine des anges. Trois circonstances qui nécessitent une pureté angélique et plus qu'angélique, et, par conséquent, une conception immaculée.

Dans ses rapports avec les hommes : Marie devait concourir à la rédemption du genre humain ; elle devait nous enfanter sur le Calvaire, où Jésus nous transmettait à elle en lui disant : *Mulier, ecce filius tuus ;* elle devait être constituée canal des faveurs divines, source de la vie, médiatrice des grâces : tout autant de titres qui exigeaient une pureté sans tache, une conception immaculée.

Enfin, mes frères, si nous considérons Marie dans sa position vis-à-vis du serpent infernal, comment supposer qu'elle ait pu écraser sa tête orgueilleuse, selon la promesse divine : *Inimici-*

tias ponam inter te et mulierem, et ipsa conteret caput tuum; comment, dis-je, supposer que l'auguste Reine du ciel eût été assez forte pour écraser cette tête, si elle eût gémi sous sa domination, si elle eût pu entendre dire à Satan : « Un jour tu m'appartins? » Non, nous pouvons conclure avec la plus énergique vérité, même au point de vue de la raison : la conception souillée de Marie n'était pas possible. Non, les rapports que cette divine mère devait avoir avec le ciel, avec la terre et avec les enfers, l'interdisaient absolument. A tous ces titres, la conception de Marie devait être immaculée.

II. — Il me reste à vous dire, mes frères, un mot de la faveur qui lava notre conception maculée et notre naissance ennemie. Il ne suffit pas, en effet, de méditer les grandeurs de Marie ; il faut en tirer des conclusions pratiques et imiter les vertus qu'elles nous rappellent. Or l'immaculée Conception nous rappelle la grâce ineffable du saint baptême : appliquons là un moment notre attention, pour en profiter, comme notre mère profita de son auguste privilège.

Nous naquîmes, mes frères, enfants du démon et ennemis de notre Créateur. De préférence à tant d'autres qui naissent et meurent dans les ombres de la mort, Dieu prit pitié de notre jeune âme, il l'appela au sein de son Église. Un prêtre versa sur notre front d'un jour l'eau régénératrice, et le baptême rendit à notre âme la qualité

d'enfant de Dieu, nous permit d'aspirer aux plus hautes espérances, nous rendit les frères de Jésus, nous donna un droit incontestable aux héritages éternels, et nous pûmes saluer de loin la patrie qui nous était rouverte. Voilà ce que le Seigneur a fait pour nous délivrer de la souillure originelle. Ne l'oublions jamais, nous porterons au pied du tribunal de Dieu cette robe qu'on plaça sur nos épaules; malheur à nous, si la blancheur en est ternie, souillée, profanée ! Songeons-y, pour nous montrer aussi reconnaissants de cette grâce qui nous ouvrit la porte des autres sacrements, que Marie s'est montrée fidèle à la grâce singulière de sa conception immaculée.

Vous êtes toute belle, ô Marie ! la tache originelle ne souille point votre beauté incomparable. Oh ! oui, vous êtes la gloire de la Jérusalem céleste, la joie d'Israël votre peuple d'enfants dévoués, l'honneur de votre race. O avocate des pauvres pécheurs, rendez-leur la robe de leur baptême, et conduisez-nous tous immaculés aux pieds du trône de Jésus, votre Fils, pour le contempler face à face et à vos côtés maternels.

Ainsi soit-il.

Le Scapulaire de l'Immaculée Conception ou scapulaire bleu.

Un des moyens, d'après saint Liguori, de témoigner à Marie sa dévotion envers son immaculée Conception, c'est de se revêtir du scapulaire connu

sous ce nom. Les brefs pontificaux prescrivent que ce scapulaire soit *d'une étoffe en laine couleur bleu d'azur, avec une image de Marie tenant l'Enfant Jésus.* Nous croyons intéresser nos lecteurs en leur faisant connaître son origine miraculeuse.

Ce scapulaire fut révélé à la vénérable servante de Dieu, sœur Ursule Benicasa, fondatrice de l'ordre des religieuses théatines, à Naples, en 1616, le 2 février, fête de la Purification.

Cette sainte religieuse, dévorée du zèle de la gloire de Dieu et enflammée du salut des âmes, mérita de voir, dans une de ses fréquentes extases, la sainte Vierge vêtue de blanc, *ayant pardessus un habit bleu,* tenant dans ses bras l'Enfant Jésus qui l'embrassait, et accompagnée d'un chœur de vierges revêtues d'un habit de même couleur. La divine mère parla ainsi à la servante de Dieu : *Cesse enfin de gémir, change en une joie pure tes soupirs, et écoute attentivement ce que Jésus, que je tiens sur mon sein et qui est à toi, va dire.* Le divin Fils ajouta aussitôt : « Je veux qu'il soit fondé un ordre de vierges sous le titre de l'Immaculée-Conception, qu'elles soient revêtues d'un habit d'une forme et d'une couleur semblables à celui de ma mère, et je promets d'accorder des grâces spéciales et des dons spirituels en abondance à celles qui vivront selon la règle indiquée. »

Mais la vénérable Ursule demanda aussitôt que

Dieu daignât accorder les mêmes bienfaits aux personnes qui, restant dans le monde, honoreraient Marie avec une sincère dévotion et vivraient dans la chasteté selon leur état, en portant le scapulaire bleu. Elle comprit que son vœu était exaucé : son extase durait encore, lorsqu'elle vit des anges répandant sur la terre ces saints scapulaires.

Le pape Clément X accorda, par des lettres apostoliques, aux clercs réguliers théatins, la faculté et le droit de bénir et de distribuer ces scapulaires de couleur bleue ; et Sa Sainteté Pie IX, en 1851, a autorisé le supérieur général des clercs réguliers des théatins à déléguer cette faveur à tout prêtre régulier ou séculier. Les fidèles peuvent participer à toutes les indulgences, grâces et privilèges attachés à ce scapulaire, s'ils le reçoivent d'un prêtre religieux ou séculier qui en ait le pouvoir.

La fin principale que doivent se proposer les confrères qui reçoivent ce scapulaire, est de prier le Seigneur pour la réforme des mauvaises mœurs et la conversion des pécheurs.

Il est laissé au choix de chacun de faire les prières et les bonnes œuvres que lui suggérera sa piété, que lui indiquera son directeur, ou que lui inspirera la bienheureuse Vierge conçue sans péché, pour apaiser la justice de Dieu et attirer les effets de sa miséricorde. Nous rappelons que saint André Avellin indiquait douze *Ave Maria*

en l'honneur des douze privilèges de Marie, et trois *Gloria Patri* en l'honneur de la très sainte Trinité.

---

2 MAI

Naissance de Marie.

LES JOIES CHRÉTIENNES.

DIVISION : 1° La naissance de Marie est l'espérance de la terre, la joie du ciel et la terreur des enfers ; 2° le culte de Marie est une cause de bonheur par la sympathie, l'imitation et la ressemblance de nature.

Generationem ejus quis enarrabit ?
Qui racontera sa génération ? (*Isaïe*, ch. LIII, v. 8).

Je vous convie, ce soir, auprès d'un berceau ! Je veux que vous y veniez admirer une tendre enfant qui vient de naître, et qu'en reconnaissant sa génération inénarrable, vous puissiez dire que je vous ai évangélisé une grande joie.

Votre naissance, ô mère de mon Dieu, annonça un grand sujet d'allégresse à l'univers entier. Permettez-moi d'approcher de ce berceau où Dieu plaça de si larges espérances, et de méditer, en vous contemplant, la joie que vous êtes venue apporter au monde, et plus particulièrement la joie que les hommes devaient éprouver dans votre

culte et votre amour ! Telle sera, mes frères, la naturelle division de notre entretien.

I. — La naissance de Marie fut un grand sujet d'allégresse pour l'univers entier. Je sais bien que vos cœurs aujourd'hui réchauffés au contact des flammes de la vraie religion, que votre esprit appréciant les bienfaits de cette foi dont vous jouissez, ne doutent aucunement de la vérité de mon assertion. Vous m'aviez même devancé par la pensée, et votre intérieur tressaillait déjà dans un ravissement ineffable, lorsque je vous ai montré ce berceau presque divin. Il serait donc inutile, disons mieux, insultant pour votre piété, d'essayer de vous présenter des preuves, comme à des incrédules. Mais il ne sera point pour cela inutile à votre amour d'entendre développer cette assertion, et votre piété filiale y trouvera plus d'un aliment et d'un charme.

Oui, Marie apporta la joie au monde. Restons tout d'abord sur cette terre. Pénétrons dans cette modeste maison de Nazareth où la gloire d'Israël vient d'apparaître. Elle est apparue, cette Vierge choisie entre dix mille, comme un fruit de bénédiction. Parvenue déjà à un âge fort avancé, sa pieuse mère gémissait dans l'amertume de son cœur de n'avoir point vu bénir son union ; et tout à coup son deuil est changé en joie, ses larmes en sujet d'allégresse, et Dieu accorde à ses longues prières la plus illustre des maternités jusque-là connues au monde. Oh ! qui dira votre

joie, heureux parents de Marie ? Les anges s'estimeraient trop honorés de balancer doucement le berceau de votre glorieuse fille : ce bonheur vous est réservé. Réjouissez-vous donc, ô saints patriarches Anne et Joachim, et soyez-nous un premier gage des effets de la naissance de Marie.

Mais l'allégresse est commune : elle ne doit point se renfermer dans les murs étroits d'une pauvre maison, dans l'enceinte d'une bourgade, dans les limites d'un royaume. La terre, la terre entière devra se réjouir. Peuples de l'Occident, rejoignez les Orientaux ; que le Nord se réunisse au Midi, pour que de tous les cœurs sorte ce cri unanime :

— Une grande nouvelle nous a été évangélisée aujourd'hui : il nous est né une mère ! Cette humble enfant de Nazareth sera bientôt la source féconde des grâces. Cette vierge de Juda sera constituée reine de l'univers, et son sceptre sera un sceptre d'amour. Elle vient au monde pour être établie l'espérance de la terre ; et, tant qu'elle y trouvera des douleurs à consoler, des larmes à sécher, des périls à prévenir, des cœurs à aimer, Marie prendra pour elle ces fonctions si chères et si douces.

De la terre, je remonte par la pensée jusqu'au ciel, où un spectacle bien autrement ravissant m'est réservé. Ici-bas, la joie se rapportait à l'avenir ; sauf quelques âmes privilégiées, les hommes ne paraissent pas se douter que ce jour est un jour des plus grands entre les jours. Mais ici,

oh ! ici, la joie éclate de toutes parts. Les anges sont réunis dans un ravissement inexprimable. Etonné de leur contemplation amoureuse, je n'ose m'approcher de leurs milices pressées ; je demande : Mais quelle pensez-vous donc que sera cette enfant, pour accueillir sa naissance avec de pareils transports? — Ah! me répondent-ils, c'est notre Reine qui vient de naître ! La malice des hommes et l'inconstance de la terre la privèrent de la couronne de David, son aïeul ; mais notre Dieu lui réserve une couronne bien plus glorieuse, et nous avons hâte de nous ranger sous sa royauté aimée.

Les exclamations des anges ne sont rien à côté de ce que j'aperçois dans les hauteurs des cieux. O Marie, qu'il doit donc être grand ton avenir, puisque ta naissance a le privilège d'émouvoir le cœur de Dieu ! L'Esprit d'amour a tressailli à ta vue : tu seras son temple de bénédiction, son épouse élue et toute belle ; le Fils t'a appelée sa Mère et la coopératrice de la Rédemption qu'il prépare aux hommes ; et le Père se complaît dans une contemplation amoureuse des beautés de sa fille si tendrement aimée.

En quittant les hauteurs célestes, je descends dans les profondeurs de la terre : à la nouvelle de la nativité de l'Immaculée, je vois les saints Pères détenus dans les limbes tressaillir à leur tour d'une vive allégresse. Les patriarches saluent leur Reine ; les rois, cet illustre rejeton de leur

race ; tous les fidèles, cette tige de Jessé sur laquelle apparaîtra bientôt une fleur brillante et salutaire, cette Vierge qui doit enfanter un Sauveur.

Je descends encore, et cette fois ce ne sont plus des clameurs réjouissantes qui retentissent à mes oreilles : au lieu des *hosanna,* j'entends des *tolle ;* au lieu des sourires, je vois des grincements affreux ; au lieu du bonheur, je sens la malédiction. Oh ! que ce spectacle contraste avec ceux que j'ai contemplés il n'y a qu'un instant ! et cependant j'y trouve de nouveaux sujets de joie : car, si l'enfer frémit de rage, c'est parce que Marie ouvrira la porte du ciel ; si Satan s'agite sur son trône de feu, c'est parce que le pied virginal de ma mère écrasera sa tête altière.

Je le conclus donc avec un filial enthousiasme : ô mère de mon Dieu, votre naissance a apporté la joie au monde entier.

II. — Saint Paul l'écrivait à ses disciples : « Servez le Seigneur dans la joie. » Et comment, grand apôtre, servirons-nous dans la joie, nous qui vivons dans l'amertume ? comment chanterons-nous de réjouissants cantiques, nous qui sommes exilés sur une terre étrangère ? — Comment ? Ah ! je le comprends : c'est en regardant, en servant, en aimant Marie.

Le poids de la vie, ô mes frères, est bien lourd à porter, la chaleur du jour fatigue nos membres, les tristesses abondent au sein de cette vallée où l'on ne rencontre que déceptions, séparations et

crucifiements ; et cependant nous avons besoin de joie, de paix intérieure, pour servir notre Dieu dans la résignation ; que dis-je ? dans la résignation ; dans l'allégresse !

Je ne veux pas vous développer ici les motifs des joies chrétiennes réservées à ceux qui servent Dieu dans l'innocence et la bonne volonté ; je me contenterai, pour ne pas sortir de mon sujet, de vous montrer comment le culte de Marie nous fournit le plus sûr moyen d'arriver à la félicité. Je ne veux pas non plus fonder mes dires sur le raisonnement, je fais appel uniquement à vos douces expériences.

Notre nature, dit avec une profonde raison un pieux et savant auteur, se tourne d'instinct vers ce qui est beau et puissant, parce que les communications avec la beauté et la puissance sont agréables et utiles. Placez cette beauté et cette puissance au-dessus de la sphère des choses qui changent et se détériorent, mettez-la dans le jour des croyances religieuses : le mystère ajoutera un charme incomparable à la reine de nos pensées. Rapprochez-la de vous ensuite par le contact de toutes les sensibilités humaines, et vous aurez le secret de la joie du chrétien, pour qui Marie est la créature bénie, élevée dans les profondeurs des cieux, et l'humble fille de la terre mêlée à la vie commune, à la vie temporelle, dont elle est comme le type et la moyenne. Lorsqu'en effet le chrétien récite le chapelet, cette chaîne

qui semble unir la terre dans un éternel mot d'amour ; lorsqu'il pense à la mère du Christ, lorsqu'il s'agenouille dans une de ses chapelles ou adopte une de ses dévotions, il lui est impossible de ne pas jeter un regard sur cette existence de la Vierge, à la fois transcendante et simple. La contemplation de Marie, du divin poème de sainteté que déroule sa vie, nous rendrait heureux déjà par le bonheur de l'admiration, par les joies de la sympathie. Dans la vie de Marie, je me vois vivre d'une vie véritable et dans tous les détails, dans toutes les grandeurs, dans toutes les servitudes de ma vie. Cependant se voir, par la nature des choses, associé à une vie modèle, comme des médailles le sont par leur type commun, ne serait encore qu'une joie bien accessoire, bien incomplète pour le cœur humain. Le culte de Marie a des rapports plus directs avec le bonheur : comme sa vie simple et pratique est éminemment propre à l'imitation, comme elle est une voie toute tracée vers la perfection où elle conduit, elle nous rend plus heureux par la voie la plus courte et la plus sûre, c'est-à-dire, en nous rendant meilleurs. Nous pouvons tous marcher sur les pas de notre mère et de notre sœur : elle était l'une de nous, une des plus petites même. Méditer, pour y conformer notre conduite, les moyens par lesquels Dieu l'a élevée incomparablement au-dessus des autres créatures, les vertus qui l'ont conduite au faîte de la béatitude, c'est nous acheminer nous-mêmes vers le bonheur.

O ma mère, je m'unis à vos deux saints parents: agenouillé auprès de votre berceau béni, je veux recueillir vos sourires de grâce et de miséricorde. Ces sourires sécheront aisément mes larmes: ne sont-ils pas les préludes des joies que votre naissance occasionnera au ciel et à la terre? Et toi, humble berceau, qu'il est donc précieux le trésor que tu caches sous tes branches flexibles et tes bandelettes de lin! Berceau mystérieux, tu exhales à flots des parfums d'espérance; tu concentres dans toi toute l'attente des nations et les longs soupirs de tous les enfants d'Ève. Ah! garde-le bien, ce cœur d'enfant qui bat sous tes langes: car sous ce cœur veut s'abriter un jour le Verbe fait chair. Garde ces lèvres: elles réchaufferont un jour l'Enfant-Dieu, lorsque des vents froids siffleront sur sa couche. Garde ces mains: elles berceront bien des fois son sommeil. Garde bien cette petite enfant qui vient de naître: car c'est dans les saintes tendresses de son maternel amour que l'Homme-Dieu veut cacher un jour les frêles années de sa divine enfance. Et vous, une fois encore, ô cause de notre joie, réjouissez-vous de vos grâces et de vos faveurs miséricordieuses.

Ainsi soit-il.

Nativité de Marie à une époque où la race de David avait perdu sa splendeur.

A une époque où la race de David avait perdu sa splendeur, le 8 du mois de septembre, un sa-

medi, à l'aube du jour, une sainte femme de la tribu sacerdotale, connue sous le nom d'Anne, épouse d'un homme juste nommé Joachim, de la tribu de Juda, donna le jour à Marie, à Nazareth. Nazareth était dans les temps anciens une ville de Galilée, de la tribu de Zabulon. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une simple bourgade ou un village de la Palestine, à six lieues de Samarie, à douze de Jérusalem, et à une petite distance du mont Carmel. Cette petite localité s'appelle maintenant *Nassera*. Elle est située dans un vallon de forme circulaire et entourée de quinze montagnes ; elle est divisée en petits jardins, où les figuiers sont en grand nombre et produisent d'excellents fruits. Ses maisons, de pauvre apparence et couvertes de toits plats, sont intérieurement propres comme la pierre blanche dont elles sont bâties. Sa population est d'environ mille huit cents habitants, dont mille sont Turcs et huit cents chrétiens, sans un seul juif. Cette bourgade fut le but d'un pèlerinage de saint Louis. Ce prince s'y rendit à pied d'une certaine distance ; il y fit célébrer l'office divin, et communia de la main du légat. C'était le 25 mars 1251, fête de l'Annonciation ; et la communion fut donnée dans la chambre même où, suivant la tradition, s'était fait entendre la salutation angélique. — C'est là qu'était autrefois une indigente demeure, pratiquée en partie dans un rocher, et à laquelle on arrivait en descendant quelques degrés ; elle était la propriété et l'uni-

que fortune de Joachim et d'Anne, tous deux simples artisans, de la race de David, qui avait été jadis si puissante. Ils étaient sans enfants, lorsque, après vingt ans de mariage, une *fleur* vint embellir leur union.

---

3 MAI

Saint Nom de Marie.

SES EFFETS MIRACULEUX.

DIVISION : 1° Le nom de Marie signifie souveraine, lumière, mer amère ; 2° les effets résultant de la gloire, de la puissance et de l'amour de Marie.

Nomen tuum (Dominus) ita magnificavit, ut non recedat laus tua de ore hominum.

Le Seigneur a si fort glorifié votre nom, que la bouche des hommes ne cessera jamais de vous louer. (*Judith*, ch. XIII, v. 25.)

Suivant la coutume d'Israël, neuf jours après la naissance de cette bienheureuse Vierge, toute la parenté de Joachim et d'Anne fut solennellement convoquée à Nazareth, et l'on délibéra sur le nom que l'on donnerait à cet aimable rejeton de la tige de Jessé. Mais le Saint-Esprit

s'était réservé le droit de nommer lui-même sa chaste épouse. Ah ! si le nom du patriarche Isaac fut révélé à son père par un ange ; si le nom de Jean-Baptiste fut surnaturellement imposé au précurseur de Jésus, pouvons-nous hésiter à croire que le saint nom de Marie soit divinement descendu du ciel ? L'archange Gabriel, suivant une tradition très respectable, fut encore choisi pour l'apporter aux saints parents de la Vierge, et il fut convenu qu'on l'appellerait Marie.

O Marie, votre Époux trois fois saint a voulu jouir du même privilège qu'il avait accordé à notre premier père, lorsqu'il permit à Adam de nommer lui-même son épouse ; mais, comme Adam et bien mieux que lui, il vous a donné un nom conforme à votre dignité et à votre ministère. Aidez-nous donc à en méditer les grandeurs et à en comprendre les mystérieuses significations, pour que nous sachions bien quel secours puissant il peut nous prêter dans tous nos besoins.

Significations du nom de Marie, ses effets : voilà donc, mes frères, tout le partage de cette instruction.

I. — Les saints interprètes et les commentateurs trouvent dans le nom de Marie, ou *Myriam* en syriaque et en hébreu, une foule de significations, dont il nous suffira d'étudier respectueusement les principales, afin d'accroître en nous la vénération et la confiance en ce nom trois fois béni.

Marie, disent-ils, signifie *maîtresse, dame* et *souveraine*. Nous le disions un autre jour, Dieu a voulu constituer, par-dessus les cieux angéliques, une nouvelle hiérarchie, dont Marie, à elle seule, occupe l'unique degré et toutes les splendeurs. C'est de ce trône élevé où elle règne, au nom et par la volonté de son Fils, qu'elle gouverne toutes choses. Partout où je plonge mes regards, je vois des traces et des signes manifestes de la royale puissance de cette souveraine. Les enfers frémissent en entendant prononcer son nom redouté, et les démons ne redoutent rien tant que la puissante intervention de Celle qui fait leur terreur. Sur la terre, vous savez aussi bien que moi si Marie est souveraine. Le hameau lui bâtit un humble sanctuaire ; la cité opulente, des cathédrales ; sur leurs rives inhospitalières, les sauvages apprennent à courber leur front homicide sous cette puissance de l'amour, et Dieu lui-même s'est plu à proclamer sa souveraineté sur cet univers visible, en témoignant par des signes incontestables qu'il l'avait établie l'unique trésorière de ses largesses : car, nous avons eu déjà l'occasion de le dire et nous y reviendrons dans le cours de ces jours de salut, aucune grâce ne descend sur la terre sans passer par les mains de Marie. Souveraine aux enfers et sur la terre, Marie l'est encore au ciel. Là, les anges, les patriarches, les prophètes, les martyrs, les confesseurs, les vierges, confondent leurs voix pour la

saluer reine et reconnaître une humble dépendance qui, faisant la gloire de l'auguste Vierge, fait leur bonheur à eux. Le dirai-je, mes frères? et pourquoi ne le dirai-je pas après l'évangéliste, Marie est la souveraine de Dieu, *et erat subditus illis.* Oui, oui, Celui qui lui fut soumis à Nazareth lui est soumis au ciel, et le règne de l'amour maternel dure encore et toujours : car la gloire, comme la grâce, loin de détruire la nature, ne fait au contraire que l'embellir et la perfectionner.

Les interprètes continuent. Le saint nom de Marie, disent-ils, signifie encore *lumière, illumination* et *étoile de la mer*. Le monde était plongé dans d'épaisses ténèbres, les notions les plus élémentaires étaient confondues, le bien et le mal aux yeux des humains n'étaient plus distincts, la source des traditions paraissait près de tarir, et tout était dieu excepté Dieu lui-même, selon l'énergique remarque de l'aigle de Meaux. C'est du milieu de ces ténèbres que la lumière apparut. Marie en fut comme le chandelier, et l'éclat de ses vertus ne servit qu'à rehausser les feux étincelants de cette lumière divine. Elle fut l'instrument de Dieu dans cet éclaircissement lumineux, jeté tout d'un coup au milieu des ombres de la mort par la Rédemption. Elle participa plus qu'une autre aux torrents de clarté qui se firent jour à travers de noires ténèbres; et, aujourd'hui et toujours, l'Église, prosternée aux

pieds de cette Vierge-Mère, l'acclamera par cette salutation symbolique : *Ave, maris stella !* salut, oh ! salut, étoile de la mer ! Vous savez, mes frères, que le nautonier surpris par un soudain orage, battu des flots et jeté par la tourmente hors de sa route, cherche au firmament l'étoile qui sera son guide, sa lumière et sa boussole. Les fronts chargés de tristesse s'épanouissent soudain, lorsqu'une déchirure providentielle dans les voiles nuageux qui l'obscurcissaient, permet d'apercevoir les feux scintillants de cet astre. Nous aussi, nous naviguons sur une mer orageuse, tourmentée et féconde en naufrages. Notre boussole s'égare, elle est saisie parfois d'un étrange vertige, et le but du voyage nous échappe. Notre frêle barque court à la dérive, mais elle s'éloigne du port. Oh ! pour lors, Marie est là, l'étoile lumineuse qui nous servira de guide, de consolation et de force, et qui nous conduira au port.

Enfin, disent encore les commentateurs, le nom de Marie ne la proclame pas seulement souveraine et étoile de la mer, il nous la désigne encore sous un autre aspect, par sa signification de *mer amère* ou *océan d'amertume*. Jusqu'ici, mes frères, nous n'avons vu dans le nom de notre mère que ses grandeurs et sa puissance. Voici que nous arrivons à comprendre qu'elle n'a point pour cela échappé aux conditions indispensables de la vie chrétienne. L'esprit de Jésus devait trouver dans Marie un écho fidèle ; et, malgré sa haute

dignité, elle consentit humblement à souffrir. Plongez, mes frères, plongez hardiment vos regards dans le cœur divin et immaculé de votre mère : vous n'en apercevrez point les profondeurs insondables, et les flots d'amertume qui y sont amoncelés vous aideront à comprendre que Marie a souffert, et souffert plus que tous les martyrs, dont elle est la reine à un double titre, souffert toute sa vie des sept glaives qui furent enfoncés et retournés si souvent dans leurs plaies toujours saignantes.

O souveraine, ô lumière, ô mer amère, quels sujets de méditations ! quel inconcevable mystère ! O nom de Marie, je vous loue, je vous révère et je vous aime.

II. — Voyons maintenant, mes frères, les effets merveilleux de ce nom symbolique.

Dieu, disait saint Paul, a exalté Jésus-Christ ; il lui a donné un nom au-dessus de tout autre nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse, au ciel, sur la terre et dans les enfers. Ainsi en est-il du nom de Marie. Le nom de Marie, a dit un des plus autorisés interprètes des saintes Écritures, c'est Marie elle-même : ce nom, c'est sa renommée, sa gloire, sa grandeur, sa sainteté, ce qui la fait connaître. Après le nom de Jésus, il n'y a pas de nom qui amène le salut comme celui de Marie, car il renferme toute l'économie de l'Incarnation et de la Rédemption.

Mais écoutons le docteur de Marie ; saint Ber-

nard va nous expliquer, en paroles de feu et de miel, quelques-uns des effets merveilleux attachés à la pieuse invocation du nom de Marie : « O nom béni, nom plein de douceur ! » s'écrie-t-il, « votre nom, ô ma mère, est l'huile de la consolation et de la force : *Oleum effusum nomen tuum*. « L'huile,» dit le saint docteur, « éclaire, entretient le feu, nourrit et assouplit ; elle fortifie le corps et calme la douleur : c'est à la fois une source de lumière, un aliment, un remède. De même, le nom de Marie est une huile très douce : prononcez-le, il éclaire; méditez-le, il nourrit ; invoquez-le, il adoucit et ferme les blessures. Le souvenir du nom de Marie fortifie, il ramène, il aide à pratiquer la vertu, il soutient les bonnes mœurs et protège la pureté. Sans la douceur, sans le sel de ce nom chéri, toute nourriture est insipide. Le nom de Marie donne la foi, l'espérance et l'amour ; il ramène le pécheur, il fait persévérer le juste, il écrase la tête du serpent, il ferme l'enfer, il donne entrée dans le séjour des élus. Ce nom est la clef du ciel : on le prononce, et la porte du paradis cède devant lui. Il met en fuite la paresse, la tiédeur, la colère, l'orgueil, la luxure ; il éteint les flammes des passions. Le nom de Marie me rappelle l'humilité, la pureté, la patience, l'amour de la mère de Dieu ; il m'engage à l'imiter. Ce nom porte avec lui la paix, la vertu, l'ordre, l'harmonie, la prospérité. Si le nom de Jésus est doux comme le miel à la bouche, mélodieux à l'oreille comme la plus rare

harmonie, joyeux comme la plus douce des consolations au cœur, il en est de même du nom de Marie. »

Puisque les effets de ce nom sacré sont si merveilleux qu'il n'est aucune position dans la vie qui n'y trouve refuge, consolation et aliment, je vous dirai, mes frères, avec le même Docteur de l'Eglise : « Que ce nom divin de Marie soit dans votre cœur et sur vos lèvres; qu'il soit votre force, votre consolation et votre joie; ayez-le sur vos lèvres, dans vos lectures, vos prières, vos méditations; qu'il vous accompagne durant la vie et jusque dans la mort; qu'il repose sur votre tombeau, comme un gage assuré de résurrection. Portez-le à la bouche, ce nom béni, comme la colombe porta le rameau d'olivier ; portez-le, volez et reposez-vous, car ceux qui l'invoquent trouveront une paix abondante. »

Je comprends à présent, ô Marie, pourquoi l'Église s'écrie en vous voyant : « Le Seigneur a tellement glorifié votre nom, que la bouche des hommes ne cessera jamais de vous louer.» O nom mystérieux, nom de gloire, nom d'amour, je veux désormais vous prononcer toujours avec respect, parce que vous êtes grand; avec confiance, parce que vous êtes puissant; avec amour, parce que c'est le nom de ma mère. Je veux pouvoir répondre comme ce fervent serviteur de votre culte, à qui l'on demandait pourquoi il prononçait avec tant d'amour le nom de Marie : « Je cueille », disait-il,

« mais avec une consolation incroyable, les fruits délicieux du nom de Marie. Je le prononce, et il me semble que toutes les fleurs, tous les parfums les plus exquis se réunissent autour de moi pour embaumer les airs, tandis qu'une certaine vertu que j'ignore remplit mon cœur d'une joie toute céleste. Je me délasse ici de tous mes travaux ; j'oublie toutes les amertumes de la vie. Je voudrais, s'il était possible, ne sortir jamais de cette position, ne cesser jamais de répéter le saint nom de Marie. »

Ainsi soit-il.

La Fête du saint Nom de Marie.

En 1683, les Turcs, poussant toujours leurs projets d'envahissement, s'étaient avancés jusque sous les murs de Vienne. Malgré la vigoureuse défense que faisaient les assiégés, il ne fallut rien moins qu'une suite de miracles pour les sauver d'une perte inévitable. Le Ciel les accorda aux prières de Marie. Le jour de sa glorieuse Assomption, comme on l'invoquait avec ardeur, le feu, qui avait déjà fait de grands ravages, allait gagner l'arsenal et ouvrir les remparts à l'ennemi, lorsque les flammes s'arrêtèrent tout à coup et laissèrent le temps d'enlever les poudres. Cependant Sobieski, roi de Pologne, arrivait avec une troupe d'élite, et, ayant joint les autres auxiliaires, dans l'octave de la Nativité, il prit ses mesures pour livrer une bataille générale. Ce

prince religieux commença par assister au saint sacrifice et faire la sainte communion ; puis il s'écria : *Marchons avec confiance sous la protection du Ciel et l'assistance de la sainte Vierge.* Son espoir ne fut pas trompé : les Turcs, frappés d'une terreur panique, prirent la fuite dans le plus grand désordre. On trouva parmi les dépouilles le grand étendard de Mahomet, qui fut envoyé au pape Innocent XI, lequel, en mémoire de ce grand événement, institua la fête du saint Nom de Marie.

---

4 MAI

Présentation de Marie au temple

NOS OFFRANDES

Division : 1o Marie s'offre à Dieu avec joie et amour ; 2o nos offrandes doivent être promptes, généreuses, entières, persévérantes et amoureuses.

Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam, et obliviscere populum tuum, et domum patris tui, et concupiscet rex decorem tuum.

Écoute, ma fille, et vois ; incline ton oreille, et oublie ton peuple, et la maison de ton père, et le Roi des âmes appréciera la beauté de ton intérieur. (*Psaume* XLIV, v. 11.)

C'est au temple de Jérusalem, mes frères, que nous devons, ce soir et pendant quelques jours encore, transporter nos admirations et suivre notre mère. Je ne sache pas de plus touchant

spectacle dans les mystères de la vie de l'auguste Vierge, plus capable de toucher nos cœurs, plus propre à exciter nos volontés, à nous donner de salutaires enseignements. Accourons donc sur les pas de la jeune vierge de Juda jusqu'au sanctuaire divin, et admirons, dans une première réflexion, le sacrifice de Marie, pour en déduire ensuite la manière dont nous devons servir notre Dieu. Offrandes de la bienheureuse enfant, offrandes du chrétien : tel sera tout le sujet qui va partager ce discours.

I. — La Vierge immaculée croissait en âge et en sagesse devant Dieu et ses anges. Elle n'avait point encore atteint ses trois ans accomplis, que l'usage de la raison lui était concédé avec une intégrité et une perfection admirables. A trois ans, Marie croissait en sagesse devant les hommes !

La beauté de son intérieur était ravissante ; elle s'y était bâti un temple, où elle trouvait sa joie à se retirer. Que dis-je ? elle y passait toutes les heures de sa vie ; et la nuit, lorsque le sommeil avait clos ses tendres paupières, le cœur de la jeune enfant veillait avec son Dieu. Le Saint-Esprit se complaisait dans ce sanctuaire, le plus beau de la terre et envié par le ciel. Enfin l'heure du sacrifice sonna, et la voix de l'Esprit d'amour se fit entendre : « Voici, » disait-elle, « que ton Époux arrive ; sors au-devant de lui ! » et le Père du ciel disait : « Écoute, ma fille, prête ton oreille et vois, oublie ton peuple et la maison de tes parents ;

viens au temple, où le Roi des âmes se réjouira de converser plus familièrement avec toi. » Marie obéit sans hésiter, elle se laissa conduire dans la solitude pour entendre parler à son cœur. Mais reprenons.

J'imagine voir la jeune vierge se lever et sortir d'une oraison où elle vient d'entendre l'appel divin. Ses traits rayonnent de joie, le feu de l'amour enflamme ses regards et son visage. Elle s'approche de sa mère : « O ma mère », dit-elle, « Il m'appelle à le suivre, Il veut que je vous quitte pour me donner tout à Lui ! Prenez-moi par la main, ô ma mère, et conduisez-moi à Jérusalem ; c'est dans le temple, à côté de Lui, là où le Seigneur manifeste ses miséricordes, que Dieu veut abriter mon enfance, me proposer la méditation des saints livres, parler à mon cœur ! » Sainte Anne ne répondit rien. Interdite devant des marques aussi évidentes d'une vocation divine, elle prit respectueusement sa divine enfant entre ses bras maternels, et, la baisant avec amour, elle ne put contenir deux grosses larmes. Marie les sentit se mêler à cette acceptation généreuse : « Eh quoi ! ma mère », disait-elle, vous pleurez ? » Réjouissez-vous des miséricordes du Maître. C'est mon Père du ciel qui m'appelle : je ne veux pas, je ne puis pas lui préférer d'autres affections. » Joachim donna aussi son consentement, et tous deux conduisirent la vierge bénie à la ville de leurs ancêtres royaux.

O Marie, qu'il est beau et généreux, votre sacrifice ! Si jeune encore, vous priver joyeusement des soutiens naturels de votre enfance, des joies de la famille, des affections de patrie et de pays natal ! Vous dont le cœur était si aimant, vous dûtes souffrir d'horribles déchirements ; et cependant vous courez dans la voie des préceptes et des conseils divins ! Mais voici Jérusalem.

Salut à toi, ville royale ! Je ne regrette point les splendeurs des palais de Sion, je ne me plains point en songeant que tes habitants sont mon peuple et que mes sujets ne connaissent point leur reine. Oh ! non, je ne pense pas à ces vaines futilités de la terre. Mais ce qui me réjouit, ce qui m'enivre de joie, c'est la vue de ce temple : voilà le lieu que j'ai choisi ; j'y habiterai, parce que Dieu l'a voulu et que j'ai conformé ma volonté à celle du Seigneur.

Et, en prononçant dans le silence de son cœur ces paroles, la Vierge, le rejeton de Jessé, l'héritière de David, gravit les marches du temple. La voyant si jeune, les prêtres se demandent pourquoi ses parents se séparent sitôt et si volontiers d'une fille unique, tant désirée et tant aimée. Le pontife accourt ; et, le voyant arriver, Marie croit voir l'Époux céleste qui l'appelle. Elle se précipite entre ses bras, et, dans une naïve effusion, le supplie de la recevoir au nombre des jeunes vierges qui, sous sa conduite, vivaient dans le temple en union de prières, en conformité de

goûts et de règle. Ravi de ces belles dispositions, le grand prêtre accepte ce sacrifice, dont il ne peut s'empêcher de reconnaître le caractère surnaturel. Marie est admise au temple de Jérusalem , et, se tournant avec une grâce charmante vers ses parents attristés : « Ne pleurez point, » leur dit-elle : » vous le savez bien qu'il faut que je m'emploie à ce que veut mon Père du ciel ! » Elle accourt se jeter aux pieds des saints autels, à l'ombre du tabernacle admirable.

II. — Jusqu'ici, mes frères, je n'ai fait presque qu'esquisser un simple récit ; mais il vous aura été facile d'en déduire de précieuses conséquences et de sublimes enseignements. Pour satisfaire et seconder votre piété, après vous avoir fait admirer la Présentation de Marie, je veux en faire l'objet de votre imitation.

Nous aussi, mes frères, nous sommes appelés à servir Dieu, les uns dans une vocation plus parfaite et plus pure, d'autres dans la virginité conservée au milieu du monde, la plupart dans les conditions ordinaires de la vie. Notre esprit, notre volonté, notre cœur, appartiennent à Dieu depuis le jour où l'eau régénératrice, coulant sur nos fronts, nous enrôla sous les étendards du Roi des âmes et nous consacra à son service. Mais ce sacrifice, cette offrande, cette présentation, il faut les renouveler souvent. Pourquoi ai-je dit « souvent » ? Il faut les renouveler chaque jour et à chaque minute de la vie, à chaque battement de

votre cœur. Oh ! que les occasions de ces renouvellements sont fréquentes ! et comme il est vrai de dire que nous oublions trop souvent de revêtir nos offrandes de ces qualités indispensables pour les rendre agréables à notre Dieu, utiles à nos frères, salutaires pour nos âmes ! Pour savoir quelles sont ces dispositions si nécessaires, étudions, mes frères, le sacrifice de Marie : il sera le modèle et l'exemplaire du nôtre.

Considérons rapidement les qualités de l'oblation virginale de notre divine mère. Le premier caractère qui me frappe et attire mon attention, c'est la promptitude de sa détermination : toute jeune et souriante aux premières illusions de la vie, elle ne se laisse arrêter par aucun obstacle, retarder par aucun motif d'hésitation ; elle nous enseigne à nous donner à Dieu de bonne heure, à suivre les inspirations de sa grâce avec promptitude, à renoncer sur-le-champ aux suggestions ennemies du démon, du monde et de notre chair.

Le second caractère, c'est la générosité. Il fallut à cette enfant de trois ans une conviction bien arrêtée, mais surtout une volonté très énergique, pour sacrifier la joie de la maison paternelle et s'enfermer au sein d'une demeure que l'indépendance naturelle à son âge devait lui représenter comme une dure servitude. Soyons, nous aussi, généreux; et, lorsque les offrandes coûtent davantage à notre cœur, que ce ne soit qu'un motif

nouveau de les estimer et de les présenter avec plus de joie, puisqu'elles nous vaudront un poids plus magnifique de gloire, une récompense plus belle.

Le sacrifice de Marie fut entier : elle ne se réserva rien, nous apprenant que nous ne pouvons servir deux maîtres,et que nous ne saurions nourrir la prétention, condamnée d'ailleurs par son divin Fils, d'allier Dieu et le monde, le service du ciel et celui de la terre, la milice du Christ et celle de Satan.

Il fut encore fidèle et persévérant. L'inconstance est si naturelle au cœur humain, qu'il est bien rare, pour ne pas dire inouï, de rencontrer des âmes qui, après avoir fait à Dieu quelque généreux sacrifice, aient assez de force pour persévérer dans leurs bons sentiments. C'est ce qui a fait dire à quelques maîtres de la vie spirituelle que l'exercice de certaines vertus est un martyre continuel, et que le martyre sanglant est moins difficile que celui de la piété. Marie n'a point connu ces sortes d'hésitations. Son martyre fut persévérant : ce qu'elle avait donné à Dieu. elle ne songea jamais à le lui ravir.

Voilà donc votre modèle, ô chrétiens de tout âge,de tout sexe, de toute condition! Enfants, admirez et imitez Marie offrant sa jeunesse. Jeunes gens, que le plaisir tente, que le besoin d'indépendance sollicite avec une si vive ardeur, Marie a sacrifié sa liberté. Jeunes personnes, le monde

et ses attraits vous appellent, votre cœur déborde et soupire après le moment où il lui sera permis de s'épancher : Marie, votre modèle, la reine des vierges, a sacrifié son cœur. Vous tous, fidèles, accourez devant cet autel d'holocauste, respirez-en la suave odeur, et n'oubliez pas que, si vous voulez servir Dieu d'une manière qui puisse être agréée comme le fut laP résentation de la jeune vierge de Juda, vous devez agir avec promptitude, générosité, désintéressement, intégrité, fidélité et persévérance.

Mais qu'allais-je faire? Je finissais peut-être ce discours sans vous parler du caractère le plus grand et le plus magnifique que les anges admirèrent au jour du sacrifice de Marie. L'amour ! mes frères, oh ! parlons de l'amour ! Je le vois éclater en traits de flamme sur le visage de la jeune enfant, je le vois brûler son tendre cœur ; son âme virginale en est embrasée. L'amour m'explique son empressement, sa générosité, sa constance. Pourquoi, jeune vierge, quittez-vous votre père, votre mère si aimée, la maison des vertus patriarcales, le doux pays de Nazareth ? — C'est que j'aime, et que mon amour, mon tout, m'appelle à lui. J'y cours, je vole, je me réjouis dans la pensée que je pourrai faire quelque chose qui lui agrée.

Marie aimait, mes frères : voilà tout le secret de la vie chrétienne ! Aimez, et rien ne vous sera difficile ; aimez, et vous goûterez des délices au

sein de l'amertume ; aimez, et vous franchirez sans vous en apercevoir les obstacles qui paraissaient insurmontables ; aimez, et faites tout ce que vous voudrez. Oh ! si, dans cet auditoire, il y a des cœurs véritablement épris d'amour pour Jésus, ils comprennent ce que je viens de dire. Marie, mère aimante, laissez-nous participer à vos torrents de flammes dévorantes, enflammez notre cœur, dévorez nos âmes. Nous voulons aimer, mais nous ignorons le secret de l'amour. Apprenez-le-nous.

Ainsi soit-il.

Les Compagnes de Marie

Dans le quatrième livre de ses *Dialogues,* saint Grégoire le Grand raconte le fait suivant : Une nuit, la très sainte vierge Marie apparut à une jeune fille appelée Muse, et lui fit voir un grand nombre de compagnes de son âge, revêtues d'habits blancs. Muse, toute réjouie à leur brillant aspect, avait un vif désir de se joindre à elles; mais elle ne l'osait pas. Alors Marie lui demanda avec bonté si elle désirerait être admise dans cette réunion et s'attacher ainsi à son service. La jeune personne ayant répondu qu'elle le voudrait de tout son cœur, la divine Vierge lui recommanda une conduite plus régulière, plus sérieuse, et surtout de s'abstenir des ris, des jeux et de toute dissipation ; puis elle lui promit que, dans trente jours, elle serait réunie aux jeunes filles

qu'elle voyait, et attachée à sa cour. Muse suivit ponctuellement les avis de Marie : elle devint d'une gravité au-dessus de son âge, et quitta sur-le-champ les bagatelles et les vanités qui occupaient tous les instants de sa vie. Ses parents furent d'abord très étonnés de ce changement ; mais, en ayant appris le secret, ils crurent au témoignage de leur enfant. Sa mort, qui arriva précisément le trentième jour, montra à chacun la vérité de la révélation qu'elle avait eue. A ses derniers moments, Marie vint de nouveau la visiter, accompagnée des mêmes vierges qui l'environnaient la première fois ; et elle lui commanda de se rendre auprès d'elle. Aussitôt la malade, qui était à l'agonie, répondit : « J'y vais, ma Souveraine, j'y vais. » En achevant ces paroles, elle cessait de vivre, et son âme allait faire partie du brillant cortège de la Reine du ciel.

---

5 MAI

Marie fait vœu de virginité.

—

VERTU DE PURETÉ.

Division : 1° Pureté de Marie inspirée par le respect universel, la ressemblance aux anges et l'amour de Dieu; 2° moyens pour conserver cette vertu : jeûne, fuite des occasions et oraison.

Reversa est columba portans ramum olivæ virentibus foliis.

La colombe revint, portant un rameau d'olivier au verdoyant feuillage. (*Genèse*, ch. VIII, v. 11.)

Tantôt, mes frères, en réfléchissant sur l'admirable vœu que Marie vient émettre à un âge aussi tendre au pied des autels de Sion, je remarquais que les saintes Écritures, et après elles les Pères de l'Église, se plaisent à nommer Marie colombe. Sous ce touchant emblème, je trouvais les charmes de la pureté, je me rappelais comme involontairement que ce fut cette vertu qui valut au monde submergé par le vice et l'erreur le salut par une vierge, comme la colombe, en revenant avec une verte branche d'olivier, annonça aux hommes sauvés du déluge que la colère de Dieu était apaisée et sa justice

satisfaite. Écoutez, en effet, l'Époux divin dans les Cantiques, dont la sainte Église applique tant de passages à la bienheureuse Vierge : « Vous êtes toute belle, ô ma colombe !... » et ailleurs : « Ma colombe est unique... » Les commentateurs, développant ce touchant symbole, appellent Marie une colombe pure, très chaste, sans fiel et pacifique.

Joignons-nous à ces voix inspirées, mes frères, et, nous approchant des autels immaculés de notre mère, méditons quelques instants les raisons et la pratique du vœu de virginité de Marie ; puis, faisant un retour sur nous-mêmes, apprenons de cette mère très chaste à vivre dans la pureté convenable à notre état et à notre position.

I. — Pour nous montrer combien fut grande la pureté de Marie, la sainte Église l'appelle une chaste colombe qui promène la blancheur de son plumage au bord des eaux ; c'est une rose entr'ouverte qui répand autour d'elle de suaves et chastes parfums ; c'est un lis qui s'élève au milieu des épines, sans contracter aucune des souillures qui l'environnent, sans blesser sa verte tige aux piquants des ronces qui semblent jalouser sa beauté, sans cesser d'élever uniquement vers le ciel son blanc calice. La sainte liturgie nous apprend ensuite que les anges eux-mêmes envièrent cette fleur virginale, dont rien n'avait pu ternir l'éclat incomparable, qu'aucun vent empoisonné, qu'aucun souffle délétère ne fit jamais pencher

sur sa branche protégée. Elle l'appelle la reine des vierges, et nous la montre dans le ciel, marchant à la tête de ce chœur glorieux de jeunes filles qui, en passant sur la terre, n'ont voulu avoir d'autre époux que le Roi immaculé des âmes.

A peine Marie avait-elle obtenu de Dieu et de ses parents la joie de courir s'enfermer au temple de Jérusalem et abriter son enfance à l'ombre des saints autels, que l'Esprit d'amour opéra une nouvelle merveille dans ce cœur docile et généreux. La loi ancienne faisait aux filles d'Israël un opprobre de la virginité ; les plus grandes douleurs, comme les plus terribles malédictions, dans nos saints Livres, se rapportent à une stérilité réputée si honteuse, qu'elle servait de comparaison pour signifier le plus énorme des châtiments. Prévenue dans un âge aussi tendre des lumières de la grâce, Marie n'ignorait point cette disposition de la loi sous laquelle elle vivait. Mais Dieu la destinait à inaugurer, même avant la naissance du Roi des vierges, la loi nouvelle que ce Dieu d'amour apportait à la terre. Elle devait lever l'étendard inconnu de la virginité, et il lui fut inspiré de s'y consacrer par un vœu spécial. De son côté, Marie se sentit éprise d'un irrésistible amour pour la plus belle des vertus, et, dans l'expansion d'un dévouement et d'une ferveur qui ravirent les anges et réjouirent Dieu, elle prononça son beau vœu. O vierge des vierges, jardin fermé où l'Époux se plaît à se promener au milieu des lis,

ô rose mystique, colombe échappée au déluge universel, Marie, apprenez-moi les motifs qui vous inspirèrent une détermination aussi inusitée.

Il serait impossible, mes frères, d'énumérer toutes les raisons qui durent porter Marie à contracter cette obligation étroite de se conserver pure et chaste aux yeux du Dieu des cœurs vierges. Contentons-nous de méditer les trois principaux motifs qui peuvent nous impressionner et nous porter davantage à imiter notre mère, selon l'état et la condition où la Providence nous a placés.

Le monde s'était plongé dans les voluptés grossières de la chair, et la voix de Dieu ne parvenait plus à ces cœurs pétrifiés ou enfouis sous une épaisse enveloppe de boue et de vices. Cependant le respect pour la pureté restait intact, et les hommes, qui n'avaient plus le courage de rester chastes au milieu des exemples qui les entouraient, estimaient néanmoins encore les cœurs plus généreux capables d'un tel sacrifice. Le désir d'attirer l'estime des mortels fut même assez puissant sur le cœur de quelques Romains des plus nobles familles, pour leur faire embrasser un parti contre lequel se récriait toute la violence de leurs passions. Les vestales restaient pures, tant le respect pour la virginité était fortement empreint dans les esprits idolâtres et dévoyés ! Marie ne subit point cette influence : elle resta

pure pour plaire à Dieu, et ne se soucia point de l'estime des hommes. Mais nous, mes frères, notre nature est si faible, qu'il ne nous est point interdit de songer parfois que, pour conserver une réputation à laquelle il est de notre devoir d'attacher un prestige chrétien, nous devons veiller à ne point céder au démon et au vice impur, parce qu'il n'y a rien qui rende méprisable, même aux yeux des hommes les plus corrompus, comme la faiblesse et le crime vis-à-vis de la plus belle des vertus.

Mais voici un second motif qui dut impressionner tout autrement le cœur de la jeune vierge. La pureté nous rend semblables aux anges. Ah ! qui dira les tendresses, les ardeurs de ces esprits bienheureux ? qui dira, par conséquent, leur félicité ineffable ? L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur de l'homme n'a jamais senti ce que Dieu leur a réservé de délices. Eh bien ! mes frères, nous pouvons être assimilés à ces bien-aimés du Seigneur ; et la pureté, nous dépouillant en quelque sorte de cette chair grossière qui arrête l'essor de notre esprit, lui donne une liberté presque semblable à l'immatérialité des anges. Cela est si vrai, que cette comparaison est passée dans votre langage journalier. Lorsque vous rencontrez sur votre route un enfant, un jeune homme, une jeune personne qui sont restés purs et chastes, votre cœur s'éprend d'une émotion irrésistible, et vos lèvres ont murmuré ce

mot significatif : « C'est un ange ! » Lorsque les sujets de Louis de Gonzague parlaient de leur vertueux prince : « Oh ! » disaient-ils, « c'est un ange dans un corps. » Et l'Église, confirmant ce symbolique langage, l'appelle à son tour l'angélique jeune homme.

Enfin, mes frères, une dernière raison fut presque l'unique mobile de la détermination de Marie : la pureté devait la rendre agréable aux yeux de Dieu. Et saint Bernard a pu s'écrier : « Vous êtes belle, ô Marie, par votre innocence. Le Roi éternel vous a recherchée, parce que vous avez uni en vous l'humilité à l'innocence et à la virginité. »

II. — En admirant la pureté de Marie, je suis sûr, mes frères, que la grâce de mon Dieu n'aura pas manqué de vous solliciter à suivre les exemples de votre mère. Ne nous le dissimulons pas néanmoins, le trésor de la pureté, même dans les conditions où elle paraît la plus facile et la moins pénible, est délicat et précieux : il exige des ménagements infinis. Suivons encore les exemples de Marie pour le conserver sûrement et pour adopter les moyens les plus efficaces dans ce but.

Le premier moyen, c'est le jeûne. Or le jeûne, dit saint Liguori, s'entend ici particulièrement de la mortification des yeux et de la bouche. Marie, quoique pleine de grâces, pratiquait à un si haut degré la mortification des yeux, qu'elle les tenait constamment baissés et ne les reposait jamais sur

personne, selon saint Épiphane et saint Jean Damascène, qui assurent que, dès son enfance, tout le monde était ravi de sa modestie. Quant à la nourriture, il est rapporté dans les *Vies des Pères du désert* qu'un ermite eut un jour la révélation que Marie, étant enfant, ne prenait dans sa journée qu'une fois du lait. Saint Grégoire de Tours assure qu'elle jeûna toute sa vie, et saint Bonaventure dit qu'elle ne se serait jamais élevée à un si haut degré de perfection, si elle n'eût été de la plus sévère sobriété : car la grâce divine et la sensualité charnelle sont essentiellement antipathiques. Enfin, Marie fut si bien mortifiée en toutes choses, qu'elle put dire d'elle-même : « Mes mains ont distillé la myrrhe. »

Le second moyen, continue saint Alphonse de Liguori, pour combattre le vice de l'impureté, c'est la fuite des occasions. Celui qui évite le piège, n'a rien à redouter ; ce qui fait dire à saint Philippe de Néri que, dans la guerre des sens, ce sont les poltrons qui triomphent, c'est-à-dire, ceux qui fuient devant l'occasion. Marie, évitant, autant qu'elle le pouvait, les dangers dont elle n'avait pourtant rien à craindre, s'en va en grande hâte à l'ombre du sanctuaire.

Enfin, le troisième et le grand moyen employé par Marie pour embellir chaque jour davantage son vœu déjà si beau et si parfait, ce fut l'oraison. En recourant à ce secours tout-puissant, nous préserverons notre innocence. J'ai compris, disait

le Sage, que je ne saurais me conserver pur, si le Seigneur ne me l'accorde..... Alors je suis allé à lui et je l'ai prié. Une sainte religieuse apprit de la mère de Dieu elle-même qu'elle n'avait obtenu aucune vertu sans peine et sans oraison. S'il en est ainsi, pourquoi espérerions-nous que Dieu nous exempterait de la loi générale et de l'obligation commune ?

Si nous voulons donc devenir, être, demeurer purs et chastes, pratiquons la mortification, fuyons les occasions de chute, recourons à la prière : c'est ce que Marie a fait. Ajoutons un dernier moyen d'une efficacité admirable et vivement recommandé par les directeurs des âmes, par tous les saints.

Saint Jean Damascène disait que Marie, étant pure et aimant la pureté, ne pouvait pas supporter les impudiques, mais que quiconque aura confiance, n'aura qu'à prononcer son nom pour être délivré soudain. Le vénérable Jean d'Avila, ce grand maître de la vie spirituelle, assurait que le simple amour de Marie immaculée avait fait remporter de nombreuses victoires sur le démon de l'impureté.

O Marie ! ô chaste colombe ! lis éblouissant de blancheur, toison pure, miroir du Soleil de justice, mère très chaste, vous savez combien l'impureté a précipité d'âmes dans l'enfer : soyez-nous en aide dans les tentations et les combats qu'elle nous livre, faites surtout que nous ne manquions

jamais alors d'invoquer votre nom tout-puissant et tout miséricordieux. Si nous l'oublions dans notre trouble ou nos faiblesses, rappelez-nous de crier ; « Marie ! ô Marie, ô ma mère ! venez à mon aide, secourez-moi ! »

Ainsi soit-il.

Virginité de sainte Catherine de Sienne.

Sainte Catherine de Sienne, à peine âgée de sept ans, fut avertie intérieurement par l'Esprit-Saint que c'était une chose bien agréable à Dieu que de le servir avec une entière pureté du corps et de l'âme. Il lui fut aussi révélé comment l'auguste vierge Marie avait été la première à s'engager à garder par vœu la virginité, afin de se rendre la servante immaculée du Très-Haut. Alors elle se sentit vivement pressée d'imiter sa bonne mère ; mais elle voulut auparavant la consulter par de ferventes prières, afin de connaître la volonté de Dieu sur elle. La très sainte Vierge, exauçant ses vœux, lui fit comprendre qu'elle ne saurait rien faire de plus agréable à son cœur que de servir le Seigneur dans l'état de virginité. Tout enflammée de l'amour divin, ne voulant avoir d'autre époux que Jésus, Catherine alla un jour se prosterner seule devant une image de sa protectrice, et lui adressa du meilleur de son âme cette touchante prière : « O glorieuse vierge Marie, mère de mon Sauveur Jésus-Christ ! vous qui la première avez consacré votre virginité au Père

éternel et mérité ainsi d'être choisie pour donner le jour à son Fils unique, je vous prie de recevoir mes serments et de ne pas repousser ma bassesse, Je promets donc à ce moment à votre divin Fils et à vous, ma tendre mère, que mon cœur ne sera jamais ouvert qu'à Jésus seul ; et je jure, moyennant sa sainte grâce, de n'appartenir qu'à lui, de le servir fidèlement et de garder, pour lui plaire, une chasteté perpétuelle. »

---

6 MAI

Séjour de Marie dans le temple.

LES TROIS GRANDES OCCUPATIONS DE LA VIE

Division : Au temple de Jérusalem, Marie 1° travaillait en esprit de pénitence, avec résignation, joie et amour ; 2° étudiait, avec esprit de foi et profit, la loi de Dieu ; 3° priait toujours avec toutes les conditions nécessaires pour obtenir d'être exaucée.

Egredere de domo tua, et veni in terram quam monstrabo tibi.
Quitte ta maison et viens dans la terre que je te montrerai. (*Genèse*, ch. xii, v. 1.)

Encore ce soir, mes frères, nous demeurerons avec Marie dans le temple, où elle édifie ses compagne, ravit les prêtres préposés à sa garde, rejouit les anges, et prélude au grand œuvre de la Rédemption par les vertus que je vois reluire dans sa conduite extérieure et intime. Ce sont ces vertus que nous allons étudier pour notre instruction, et pour apprendre du séjour de notre mère dans le temple de Jérusalem quelles sont les occupations de la vie humaine et chrétienne, et de quel esprit de foi nous devons les animer pour les rendre méritoires. Nous aussi, mes frères, il nous a été dit comme à Marie : Sortez de

votre maison, sortez du néant, et venez dans la terre que je vous montrerai. Cette terre sera un exil, mais elle sera le chemin de la patrie ; cette terre sera une épreuve, mais elle aura pour but et fin dernière une récompense laissée à votre choix : *Egredere de domo tua, et veni in terram quam monstrabo tibi.*

Quelles furent les trois occupations principales de Marie au temple de Jérusalem ? quelles doivent être les nôtres ? de quel esprit intérieur et de quelle soumission l'humble vierge de Juda les anima-t-elle pour notre exemple ? voilà ce que je me propose de vous dire, en suivant la triple division qui se présente naturellement au partage de ce discours : travail, étude de la loi de Dieu et prière.

I. — Marie au temple travaillait. Elle n'ignorait point la peine portée contre l'homme prévaricateur ; et, quoiqu'elle n'y fut point sujette, exempte qu'elle était par le privilège de sa Conception immaculée et la conservation de son innocence, elle ne voulut point pourtant consentir à s'en dispenser. Il me semble la voir travaillant avec une ardeur et une soumission de volonté admirables aux œuvres qui étaient confiées à ses doigts agiles et pieux, pour l'entretien et les décors du temple. Elle travaillait pour Dieu. Bel exemple pour notre paresse naturelle, qui nous porte trop à oublier ces paroles de la Genèse : « Le Seigneur dit à Adam : Parce que tu as écouté la voix de ta femme, et

que tu as mangé du fruit dont je t'avais défendu de manger, la terre est maudite par ton œuvre : tu n'en tireras chaque jour de ta vie la nourriture qu'avec de grands travaux. Elle ne produira pour toi que des épines et des ronces, et tu mangeras l'herbe de la terre. Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. »

Ne nous le dissimulons pas, mes frères, le travail est pénible. Nous avons beau méditer sa noblesse et sa grandeur, la malédiction primitive pèse toujours sur nous, et le fer est dur à battre, la terre lente à s'ouvrir, tous les labeurs rudes et difficiles. Cependant l'Esprit-Saint ne cesse de nous le recommander, et les saints Livres sont remplis d'exhortations pressantes à son endroit. Soumettons-nous-y donc, mes frères, animons notre travail par un esprit intérieur et vivifiant, qui nous le fasse accepter avec résignation, pénitence, joie et amour.

En voulez-vous quelques raisons ? Je les livre rapidement à vos réflexions et à vos méditations prolongées. Le travail délivre de l'oisiveté,qui est, vous le savez peut-être par une triste expérience, la source et l'origine de tous les vices. L'homme est né pour le travail, comme l'oiseau pour voler, dit Job : *Homo nascitur ad laborem, et avis ad volatum*. L'activité dans le travail anime, vivifie l'âme aussi bien que le corps. Le travail exclut les vices, fait germer les vertus, même les plus héroïques : l'innocence, la patience, la force

et les autres. Enfin Dieu a institué le travail et en a fait un devoir universel.

II. — En second lieu, mes frères, Marie, dans le temple de Jérusalem, méditait, étudiait la loi de Dieu. Elle la trouvait si belle, si pure, si vraie, si touchante, si lumineuse et si féconde, qu'elle ne pouvait en détacher son esprit et son cœur. Les prêtres, en la voyant aussi rapidement instruite à l'école de l'Esprit-Saint, lui appliquaient ces paroles du Psalmiste: «J'ai surpassé en intelligence tous mes maîtres, parce que je médite vos oracles ; » ou encore : « Je l'ai emporté en intelligence sur les vieillards les plus consommés, parce que j'ai étudié vos préceptes. »

O Marie, vous êtes bienheureuse d'avoir cru. Ah ! puisque l'étude de la loi de Dieu est indispensable au salut, gardez-moi du malheur de la négliger. Obtenez-moi de mériter comme vous ces éloges du roi prophète : « Heureux l'homme qui médite jour et nuit la loi du Seigneur ! il sera comme l'arbre planté le long des eaux: ses feuilles ne tombent point, et tous ses rejetons deviendront fertiles ! » et ces autres louanges de l'Ecclésiastique : « Heureux l'homme qui se nourrit de la loi de Dieu ! Celui qui la garde dans son cœur sera toujours sage : car, s'il l'accomplit, il sera propre à toutes choses, parce que la lumière de Dieu conduira ses pas : car le précepte est un flambeau, et la loi une lumière, un chemin de vie. »

Écoutons ici un Père de l'Église : « La loi de

Dieu », disait saint Grégoire à son peuple, « est un miroir dans lequel se regardent constamment les âmes saintes; s'il existe en elles quelques taches, elles les découvrent. Elles corrigent les errements de leurs pensées, et, malgré les résistances obstinées du vieil homme, elles reconstituent en elles l'image divine : car, en méditant soigneusement les préceptes du Seigneur, elles y reconnaissent sans peine et sans hésitation ce qui, dans leur intérieur, plaît ou déplaît à Dieu. En nous montrant comment les âmes saintes ont plu au divin Époux, la loi divine nous excite à effacer nos péchés par des larmes de componction, elle remet sous nos yeux les préceptes célestes. Si nous les étudions avec soin, nous apercevrons les souillures qui ont terni en nous l'image de Dieu ; en les apercevant, nous les déplorerons ; et en les déplorant, nous les effacerons. »

III. — Vous l'avez remarqué sans doute, mes frères, je me hâte d'arriver à la troisième occupation de Marie dans le temple : la prière. J'aurais mieux dit que c'était son unique occupation, si je n'avais pas voulu distinguer entre les œuvres extérieures et celles de l'intérieur. Le travail, l'étude et la méditation de la loi de Dieu, tout cela se confondait dans une prière continuelle et incessante, dans un esprit d'oraison nécessaire au chrétien, selon le précepte du divin Maître : *Oportet semper orare et nunquam deficere.*

Vous le comprenez, mes frères, notre entretien

s'est déjà trop prolongé pour que je puisse développer les motifs que Marie avait de prier et toutes les qualités dont elle revêtait sa prière continuelle. Je me bornerai donc à énumérer rapidement les principaux avantages et les plus importantes conditions d'une bonne prière.

Les avantages de la prière sont, pour ainsi dire, infinis. L'humble vierge de Nazareth se perdait dans la contemplation de ces motifs qui impressionnaient si vivement son grand cœur. Suivons quelques-unes de ses pensées.

La prière est d'une efficacité infaillible, c'est de foi, et nous avons appris de notre Rédempteur que tout ce que nous demanderions à son Père en son nom, nous l'obtiendrions. Sommes-nous tristes ? nous y trouverons le calme. La tempête gronde-t-elle autour de notre frêle vaisseau ? elle s'apaisera soudain, si nous nous jetons entre les bras de Jésus, en criant : Seigneur, sauvez-moi, je péris ! *Domine, salva nos, perimus*. Sommes-nous malades ? si la guérison est utile au bien de notre âme, Dieu l'accordera à nos demandes. Surtout, cette chère âme est-elle infirme et morte ? recourons à la prière : elle nous obtiendra la rémission des péchés et la santé spirituelle, mille fois plus précieuse que celle du corps. Enfin, avons-nous besoin de sagesse et redoutons-nous d'être confondus? recourons encore à la prière: elle nous obtiendra l'une et nous préservera de l'autre.

Ne l'oubliez pas, mes frères, la prière opère une

véritable transfiguration, elle fait de nos cœurs les temples de Dieu, elle nous rend chastes et purs, elle est toute-puissante sur le cœur du bon Maître, elle triomphe toujours du démon dont elle fait la terreur, elle éclaire nos âmes en y attirant le Saint-Esprit, elle est la clef du ciel qu'elle ouvre sans peine, et assure l'immortalité. Enfin, la prière renferme des biens innombrables, des biens d'un prix infini ; elle renferme, en un mot, tous les biens.

C'est ce que Marie avait admirablement compris et ce qui la porta à chercher les moyens de rendre sa prière aussi méritoire et aussi féconde que possible, en la revêtant des conditions dont il me reste à vous dire quelques mots.

Avant la prière, mes bien-aimés frères, préparez votre âme, de peur de tenter Dieu par votre peu de recueillement. Priez ensuite au nom de Jésus, qui se plaint qu'on ne demande pas en son nom : *Usque modo non petistis quidquam in nomine meo*. Le zèle, la foi, la confiance, la ferveur, l'humilité, la componction, la pureté de cœur, la charité intérieure, la persévérance, achèveront d'assurer l'efficacité de vos prières.

Mais ici j'entends retentir cette objection si souvent renouvelée et si souvent réfutée : Comment faire pour prier toujours ? O hommes qui ne jugez que selon les sens, apprenez de Marie la source de votre erreur. Vous vous imaginez qu'il est bien difficile de tenir son esprit et son cœur

constamment élevées vers Celui qui a droit d'en recueillir toutes les pensées et tous les sentiments. Voyez cette jeune enfant : elle travaille, elle converse avec ses sœurs, elle obéit aux ordres de ses maîtres; et cependant elle prie, elle prie sans cesse. Voulez-vous savoir pourquoi ? C'est parce que celui qui fait toutes ses actions selon Dieu, prie toujours ; c'est parce que celui qui se conduit bien, prie toujours. Sa vie tout entière n'était qu'une oraison continuelle. Ayez donc soin, au commencement de toutes vos actions, au commencement de vos journées, de les offrir à Dieu. Interrompez quelquefois le cours de vos pensées par une élévation vers le ciel. Avant de vous endormir, recommandez à Dieu votre sommeil. Offrez de même vos repas, vos récréations, vos visites, vos conversations, et vous aurez accompli le précepte divin, et vous recueillerez les innombrables avantages de la prière continuelle, dont je n'ai pu, à mon grand regret, que vous tracer une bien légère esquisse.

Je le comprends à présent, ô ma douce mère, je comprends que votre cœur surabonde de joie au milieu de vos occupations et de vos prières dans le temple ; je comprends que vous vous soyez écriée : « Qu'ils sont aimés, Dieu des vertus, vos tabernacles ! Un jour passé auprès de vous vaut mieux que mille jours sous la tente des pécheurs. » *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum !* Aidez-nous pour lors, ô notre puissante

reine, à vous imiter dans les œuvres de notre vie, pour un jour mériter d'en recevoir la récompense des mains de votre maternité.

Ainsi soit-il.

Belle parole de Suarez

Le docte et pieux François Suarez, qui a mérité d'être qualifié par le savant pape Benoît XIV de *doctor eximius*, et, par un évêque de Coïmbre, l'Augustin de son siècle, cet homme *en qui*, dit Bossuet, *on entend toute l'école moderne*, était un fervent serviteur de Marie ; il aimait à répéter qu'il donnerait volontiers toute sa vaste science pour le mérite d'un *Ave Maria*. Dans toutes les difficultés qu'il rencontrait en ses études, il avait toujours le soin de recourir à la mère de Celui qui donne la science aux docteurs. A chacune de ses fêtes, il passait deux heures entières à méditer ses grandeurs et les mystères de sa vie. C'est à l'assistance spéciale de Marie qu'il aimait à rapporter l'heureux succès de ses immenses travaux. Pour récompenser sa piété filiale et les écrits admirables qu'il avait composés en son honneur, Marie le remplit d'une si grande consolation à sa dernière heure, qu'on l'entendit redire, avec un bonheur ineffable, ces touchantes paroles : *Je ne pensais pas qu'il fût si doux de mourir*.

---

7 MAI

Mariage de la sainte Vierge avec saint Joseph.

DÉVOTION DU CHRÉTIEN ENVERS CE SAINT PATRIARCHE

Division : 1° Motifs de l'union de la sainte Vierge, tirés de sa qualité de médiatrice, de mère de Jésus et de fille de Juda; 2° motifs que cette union nous fournit de nous vouer au culte de saint Joseph.

Constituit eum dominum domus suæ et principem omnis possessionis suæ.
Il l'a établi maître dans sa maison et prince de toutes ses possessions.
(*Psaume* civ, v. 21.)

Les saints parents de Marie étant morts et l'heure de sa sortie du temple ayant sonné, il fallait songer à lui trouver un époux qui ne fût point trop indigne de tant d'honneur. Or c'était un usage établi parmi les Juifs que, lorsqu'une famille se trouvait réduite à une jeune fille, elle épousât son plus proche parent de la même tribu, afin que, les alliances étant moins éloignées, on vît plus clair dans la généalogie du Messie, fin principale de toutes les unions. Or, dit un pieux auteur, pendant que chacun des jeunes descendants de David, rassemblés au temple, y priait

avec d'ardents désirs et avec la douce espérance d'incliner en sa faveur la volonté de Celui qui préside aux sorts ; Joseph, qui connaissait les sublimes vertus de sa parente et avait pour elle la plus profonde vénération, était le seul qui s'estimât indigne de sa main. Pendant que tous, selon l'ordre du grand prêtre, déposaient sur l'autel du Seigneur leurs rameaux d'amandier, mû par l'humilité, lui seul avait caché le sien. C'est pourquoi, rien n'ayant apparu de conforme à la voix divine, le pontife pensa qu'il fallait derechef consulter le Seigneur. Le Seigneur répondit que celui qui devait épouser la vierge était le seul qui n'eût pas apporté son rameau. Ainsi fut découvert l'humble fils de David. Et lorsqu'il eut apporté sa branche desséchée et morte, on la vit reverdir et fleurir entre ses mains, comme autrefois celle qui avait dévolu et assuré le sacerdoce à Aaron et à ses enfants. Et en même temps une colombe, venant du ciel et revêtue d'une merveilleuse blancheur, se reposait sur la fleur divinement éclose.

O Marie, n'hésitez pas à recevoir l'anneau nuptial que Joseph vous présente. Ce saint patriarche est vierge comme vous, et il respectera votre vœu sacré. Les anges admireront cette union sainte ; et nous, mes frères, nous devons y appliquer ce soir nos réflexions pour admirer, dans une première partie, les raisons de la divine Providence dans le mariage en apparence si contraire aux

promesses de Marie, et, dans une seconde partie, les motifs que cette union nous fournit de nous dévouer au culte et à l'amour de saint Joseph.

I. — Les décrets éternels de Celui qui, du haut des cieux, gouverne et dirige toutes choses, portaient que Marie devait être soumise au joug matrimonial, pour plusieurs motifs, dont nous allons méditer les principaux, à la suite des docteurs de l'Église.

Marie, ne l'oublions pas, mes frères, était comme une transition entre la loi ancienne et le Nouveau Testament. Pont sublime jeté sur les deux rives, elle devait réaliser dans sa personne les préceptes et les conseils de la crainte et ceux de l'amour. Voilà pourquoi, disent quelques commentateurs, Marie ne contracta qu'une union apparente, pour observer les commandements de la loi de Moïse qui prescrivait le mariage, et inaugurer déjà les beaux conseils de virginité dont la loi nouvelle allait fournir de si nombreux et de si illustres exemples.

Il fallait encore que Marie pût être proposée pour modèle et pour exemplaire à tous les états de la société et de la vie. Vierges, accourez auprès d'elle : car elle est la reine des vierges. Et vous que Dieu a appelés à contracter des liens matrimoniaux, venez aussi admirer dans Marie une forme irréprochable de vie. Toutes les générations et toutes les classes ont pu l'appeler bienheureuse, parce que toutes ont été à même de

jouir du bienfait ineffable de ses exemples et de ses leçons.

La généalogie de Joseph, fils de David, devait être aussi pour les Juifs un motif de plus pour reconnaître le Messie dans la personne du fils de Marie, et un motif de plus pour que Dieu puisse leur reprocher un aveuglement obstiné et pervers.

Le Fils éternel du Père, en prenant une chair semblable à la nôtre et en se revêtant de notre nature humaine, n'avait pas balancé un seul instant. Il avait voulu vivre et souffrir comme l'un d'entre nous, comme le dernier des hommes. Joseph eut la gloire d'être choisi pour lui fournir dans sa tendre enfance le pain de chaque jour, pour protéger et soutenir la faiblesse de sa mère bien-aimée, pour subvenir aux besoins de cette famille bénie entre toutes, dans la pauvreté et les tribulations, à Bethléem comme à Nazareth, en l'exil comme dans la patrie.

Pour protéger l'honneur de sa chaste épouse, l'Esprit de lumière et d'amour chargea Joseph de vivre avec elle dans une chaste alliance, de peur que le venin de la calomnie ne tombât peut-être un jour sur la naissance miraculeuse du Verbe fait chair, né d'une vierge. « Le Fils de Dieu », s'écrie ici saint Jérôme, à qui j'emprunte cette explication, « aima mieux laisser douter en quelque sorte du miracle de sa naissance que de la chasteté de sa divine mère. »

L'honneur de Marie n'était pas le seul but de ce mariage : il devait protéger ses jours. Une loi sévère et portée contre la dureté du cœur des Hébreux les autorisait à lapider celle d'entre les filles d'Israël qui serait convaincue de crime. Oh! je tremble rien que d'y penser. Celle-là même après la naissance de laquelle les patriarches et les prophètes avaient tant soupiré, la vierge de Juda, la descendante de Jessé, eût pu être lapidée comme une infâme! Mais Dieu avait prévu cette extrémité, trop probable avec des Juifs aveugles et des pharisiens superbes : il députa saint Joseph pour servir d'abri à Marie et mettre la naissance de son auguste Fils sous la protection d'un voile inviolable.

Le mariage mystérieux de Marie était encore, selon quelques Pères, après saint Ignace martyr, le moyen de céler au démon la venue de Celui qui devait briser et détruire son empire : car, si les démons eussent connu le Fils de Marie comme notre Sauveur, jamais ils ne l'eussent crucifié. Et voilà pourquoi Dieu leur cacha la virginité de Marie et la divinité de son enfantement, afin que Jésus fût à leurs yeux non pas l'Emmanuel, fils de la Vierge prédit par Isaïe, mais seulement un grand prophète conçu et enfanté, non d'une vierge, mais d'une femme, selon les lois ordinaires de la nature.

C'étaient là, mes frères, les principaux motifs providentiels qui devaient excuser aux yeux de la

bienheureuse Vierge une apparence si contraire à ses chastes désirs.

Nous allons trouver là encore les raisons du culte et de l'amour que cette union doit nous faire vouer au virginal époux de notre virginale mère.

II. — Oh! qu'il devait être beau, mes frères, l'intérieur de ce saint patriarche, pour attirer à ce point les regards du Très-Haut! Il me semble que les grandes vertus de Joseph furent surtout une entière soumission à la volonté du Seigneur, une foi très vive en ses promesses, une ardente charité pour Celui qui devait sauver Israël. Le cœur du saint devait être comme un temple tout consacré à la gloire divine, d'où s'élevaient sans cesse l'encens de la prière et les flammes de la charité. Admirons, mes frères, cet intérieur, puisque sa beauté glorieuse fut le principe des grandes fonctions auxquelles Dieu appela Joseph.

Après avoir grandi et s'être perfectionné dans l'obscurité d'une vie cachée, sous les regards attentifs du Ciel, Joseph fut miraculeusement destiné à prendre Marie pour épouse. Oh! qui dira la gloire de l'homme juste assez favorisé du Très-Haut pour servir d'époux à la plus pure des vierges, à la joie d'Israël, à l'épouse du Saint-Esprit, à la mère de Dieu? C'est pour lors surtout que la troisième personne de l'adorable Trinité peut s'écrier avec infiniment de raison : « Je l'ai établi maître de ma maison, prince de celle dont

je possède le cœur. » *Constituit eum dominum domus suæ et principem omnis possessionis suæ.*

Joseph devait être encore le père nourricier de Jésus. Quel honneur de s'entendre appeler père par Celui de qui descend toute paternité, par Celui qui l'avait créé ! Ses entrailles paternelles devaient s'émouvoir, les larmes devaient inonder ses joues vénérables, lorsqu'il portait entre ses bras et pressait sur son chaste cœur le Fils de Dieu fait homme : « Oui, » s'écriait-il, « il sera mon fils, et je serai son père. » *Ipse erit mihi in filium, et ego ero illi in patrem.*

Je viens de vous exposer, mes frères, les deux grands motifs qui rendent la dévotion à saint Joseph si solide, savoir : la beauté de son intérieur, si digne de nos louanges, et sa double dignité de père de Jésus et d'époux de Marie. J'achève cette courte démonstration en vous montrant le vénérable patriarche secours des chrétiens dans tous leurs besoins spirituels ou temporels.

Pour récompenser les soins charitables que son père nourricier lui prodigua sur la terre, Jésus l'a établi comme son prince et son économe ; c'est d'après ses volontés qu'il distribue ses grâces et ses largesses. Joseph, dit l'Écriture, était prince sur tous les pays d'Égypte, et c'est d'après ses ordres que le froment était distribué à ceux qui venaient en demander au roi Pharaon. Si les sujets s'adressaient au monarque, celui-ci les ren-

voyait à son fidèle dispensateur, leur disant : « Allez à Joseph! » *Ite ad Joseph!* Mais, ne l'oublions pas, mes frères, le froment que le saint aime le plus à répandre, c'est un froment spirituel et une nourriture divine, capable de nous faire croître pour le ciel.

Dans nos tribulations, allons à Joseph. Il voit en nous d'autres Jésus et les membres mêmes de ce divin Sauveur. De même qu'il était dans l'anxiété lorsque les jours du saint Enfant étaient menacés, de même l'est-il lorsque les âmes qui lui sont confiées sont mises en danger par les tentations. Aussi s'empresse-t-il de venir les défendre, et une foule d'exemples attestent cette conduite compatissante. Abritons-nous sous ce manteau puissant, et nous serons en sûreté.

L'expérience, dit encore un pieux panégyriste du grand patriache, atteste que saint Joseph ne secourt pas les fidèles dans leurs besoins spirituels seulement, mais encore et je dis presque surtout dans les besoins temporels. Souvent plus sensibles aux intérêts du temps qu'à ceux de l'éternité, les hommes le prient principalement pour jouir des premiers, et l'on dirait qu'il se plaît à exaucer leurs demandes, pour les exciter à obtenir de lui les biens de l'âme.

Enfin, saint Joseph a été établi protecteur spécial des âmes du purgatoire. L'âme bienheureuse de saint Joseph, descendant dans les Limbes, changea en certitude l'espérance des anciens jus-

tes, qui soupiraient depuis des siècles après la venue de leur Libérateur. Aurore du divin soleil de justice, il remplit de joie les âmes saintes, et la vue de leurs ardenls désirs excita pour toujours sa charité envers ceux qui souffrent dans le purgatoire.

Le pouvoir de votre époux, ô ma mère, la grandeur de ses vertus, la sublimité des fonctions auxquelles je viens de le voir élevé, me donnent un ardent désir de me vouer tout spécialement à son culte et à son amour. Prêtez-moi votre cœur, ô vous, sa virginale épouse, afin que je l'aime comme vous l'aimiez, que je le vénère comme vous le vénériez. Je sais que c'est un bien puissant moyen pour arriver plus sûrement et plus tôt à votre Fils.

Ainsi soit-il.

Les deux fidèles imitateurs de la Reine des vierges.

Saint Elzéar eut pour épouse la bienheureuse Delphine, avec laquelle il vécut dans une virginité perpétuelle. Ce rare privilège fut un don obtenu par l'intercession de Marie. En effet, Delphine ayant atteint l'âge de douze ans et ses parents voulant l'unir à Elzéar, elle se réfugia dans un endroit retiré de la maison, et pria instamment Marie, devant une de ses images, de lui donner plutôt pour époux Jésus, son divin Fils. Il sembla alors à Delphine que la bienheureuse Vierge le-

vait son manteau et lui disait familièrement : « Viens, ô ma fille ! nous nous efforcerons de seconder tes projets. » Quoi qu'il en soit, Delphine, obligée dans la suite, afin d'éviter de nouveaux chagrins, de prendre pour époux Elzéar, voulut lui persuader de conserver leur virginité, et, par l'intercession de la sainte Vierge, elle obtint le consentement désiré. En peu de temps, Elzéar devint un fervent serviteur de Marie ; il récitait chaque jour son office, et, entre les lois qu'il établit parmi ceux qui lui étaient soumis, il y en avait une qui défendait de jamais blasphémer le nom de la mère de Dieu. Aussi Marie accorda à Elzéar des grâces toutes particulières. Le jour de l'Assomption, il tomba dans une extase divine, dont il sortit le cœur animé d'un profond mépris du monde. Conjointement avec Delphine, il se consacra entièrement au service de Dieu et y persévéra jusqu'à la mort.

---

8 MAI

Annonciation de la sainte Vierge.

—

VERTU D'HUMILITÉ

Division : 1° L'humilité de Marie éclate dans son trouble, l'absence d'enthousiasme, sa soumission et son silence ; 2° nous devons être humbles pour être saints, semblables aux anges et agréables à Dieu.

Lauda et lætare, filia Sion : quia ecce ego venio et habitabo in medio tui, ait Dominus.

Chantez et réjouissez-vous, filles de Sion : car voici que je viens et que j'habiterai au milieu de vous, dit le Seigneur.

(Zacharie, ch. II, v. 10.)

Les temps étaient accomplis, et tout était disposé pour l'incarnation du Verbe, lorsque Dieu envoya l'ange Gabriel dans une ville de Galilée, nommée Nazareth, à une vierge qui avait pour époux un homme de la maison de David, appelé Joseph, et cette vierge se nommait Marie. L'ange, étant entré chez elle, lui dit : « Je vous salue, vous qui êtes pleine de grâce : le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre les femmes.» A ces paroles de l'ange, elle se troubla et elle songeait à ce que voulait dire cette sorte de salutation. « Ne craignez point, » Marie, lui dit l'ange : « vous avez trouvé grâce devant Dieu. Vous conce-

vrez et vous mettrez au monde un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, et on l'appellera le Fils du Très-Haut ; le Seigneur Dieu le mettra sur le trône de David son père ; il régnera éternellement dans la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. » Alors Marie dit à l'ange : « Comment cela se fera-t-il, car je n'ai aucun commerce charnel ? » L'ange lui répondit : « Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. Voilà même que votre cousine Élisabeth a conçu un fils dans sa vieillesse, et celle qu'on appelle stérile est à présent dans son sixième mois : car rien n'est impossible au regard de Dieu. » Marie dit alors : « Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole. »

On éprouve, mes frères, un véritable embarras, lorsque la pensée s'attache au développement de cette magnifique scène de l'Évangile. On désire choisir quelque sujet d'instruction pour sa conduite. Les vertus de pureté, d'obéissance, d'humilité, de soumission à la volonté de Dieu, et bien d'autres qu'il n'entre pas dans mon but d'énumérer, se présentent en foule et éclatent de toutes parts à l'attention ravie. J'ai cru néanmoins devoir suivre le docteur de Marie ; et, en entendant saint Bernard me dire que, si c'est la pureté qui rendit la Vierge agréable au Seigneur, c'est son

humilité qui lui donna de concevoir et d'enfanter son Dieu, je vais m'attacher à étudier ici de quelle manière l'humilité de Marie éclata dans le mystère de l'Annonciation et quelle doit être notre conduite à l'égard de cette vertu : double réflexion pratique qui va faire tout le sujet de cet entretien.

I. — Je repasse dans mon esprit les différentes scènes du spectacle que le saint Évangile déroulait tantôt sous nos yeux, et je remarque le trouble de Marie, l'absence d'enthousiasme, sa soumission de servante du Seigneur et le silence qui suit le départ de l'ange : quatre circonstances où je vois éclater vivement l'humilité de mon auguste modèle.

Croyez-vous, mes frères, que ce fut la présence de l'envoyé céleste qui causa ce trouble, dont l'écrivain sacré nous a conservé le touchant souvenir ? Écoutez l'Esprit-Saint : *Turbata est in sermone ejus :* « Marie se troubla au discours de l'ange. » Oui, elle s'alarma, elle se troubla ; mais ce fut parce que le messager des cieux la saluait pleine de grâces, amie intime du Seigneur, bénie entre toutes ses semblables. Elle craignait pour le beau trésor qu'elle avait su conserver jusque-là intact, malgré les faveurs dont le Roi du ciel l'avait prévenue dès sa conception ; elle craignait que son humilité ne se ternît, et elle se troubla à la salutation glorieuse de l'ange.

Cependant, sur l'invitation de l'ambassadeur de

Dieu, elle se calme, et, reprenant bientôt sur son cœur l'empire qu'elle n'avait jamais perdu, elle se hâte de renvoyer au Seigneur toute la gloire dont son âme eût pu s'enivrer. Supposez un moment, mes frères, qu'un ange vous apparaît et que, vous saluant avec respect, il vous prédise de la part de son Maître de grandes destinées. Consultez votre cœur : n'est-il pas vrai que vous exulterez d'allégresse, que la joie débordera de votre âme inondée, et que vous aurez grand'-peine à contenir un enthousiasme bien légitime ? Il en est tout autrement de Marie. La maternité divine, qui l'élèvera si haut au ciel et sur la terre, ne la fait se réjouir qu'en Dieu seul. Que dis-je ? se réjouir ! L'Évangéliste nous a parlé de son trouble ; il ne dit rien de sa joie. Il nous la montre calme et tranquille, elle continue un dialogue d'une simplicité charmante ; et plus tard, lorsqu'elle chantera les miséricordes divines à son égard, elle s'écriera que le Seigneur a regardé la bassesse de sa servante. La bassesse de sa servante !... O Marie, voilà donc à quoi vous songez ! On vous parle de votre exaltation ; vous ne pensez qu'à votre bassesse et à votre néant, pour rapporter tout à Dieu, seul auteur de vos grandeurs divines.

L'ange va se retirer, mais il attend dans une attitude respectueuse l'acceptation de sa Reine. Quel beau spectacle ! un ange incliné et Dieu attendant le bon vouloir d'une créature ! Cette

créature ne veut point profiter de ces deux circonstances, où il semble si naturel qu'elle dût s'enorgueillir. Il le faut, elle répondra, mais sa réponse sera empreinte d'une humilité qui arrache des larmes d'attendrissement : « Voici, » dit-elle, « la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre parole. » *Ecce ancilla Domini : fiat mihi secundum verbum tuum.* » O humilité ! que tu dois donc être une vertu précieuse, puisque mon auguste mère ne songeait qu'à te conserver au sein des grandeurs, puisque mon Sauveur a voulu descendre dans ce sein virginal, juste au moment où Marie venait de faire le plus bel acte de cette vertu et le plus fécond que la terre ait jamais entendu ou goûté !

Enfin, mes frères, une dernière marque de l'humilité de Marie fut ce silence profond qu'elle garda sur les merveilles que Dieu venait d'opérer en elle, non seulement auprès de ses proches, mais même auprès de Joseph, son chaste époux, préférant encourir les soupçons pénibles de ce juste que de parler jamais de sa propre excellence.

II. — Je n'aurais pas besoin, mes frères, après ce court exposé, de vous parler de l'excellence et des avantages de l'humilité. Vous venez de le voir, c'est cette vertu qui fut la véritable cause et le principe de l'élévation de Marie à la maternité divine. Je sais, disait saint Bernard, que son inviolable virginité, que sa parfaite pureté ont

charmé le cœur du Roi de gloire ; mais ce n'est pas là précisément ce qui l'a attiré dans son chaste sein. Les anges étaient aussi purs que cette bienheureuse créature, et l'Apôtre m'apprend que ce n'est point à la nature angélique qu'il a voulu s'unir. C'est vous, sainte humilité de Marie, qui avez conçu le Fils du Très-Haut : un abîme appelle un autre abîme ; et Marie, anéantie à ses propres yeux, nous a donné un Dieu anéanti aux yeux de tout l'univers. Oh ! comme ce spectacle sublime est bien de nature à nous faire comprendre que l'humilité seule tient les clefs du royaume des cieux, où notre divin Sauveur lui-même n'a voulu entrer qu'en suivant la voie des humiliations et des abaissements, comme étant la seule voie véritable et assurée. Ah ! quelle folie n'est pas celle des chrétiens qui paraissent vouloir arriver là où leur Maître est arrivé, suivre les traces de ses pas, sans consentir à humilier leur orgueil !

Insensés ! ils oublient que l'orgueil rend insupportable aux yeux justement jaloux du Créateur. Qu'avez-vous donc que vous ne l'ayez reçu ? et, puisque vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifier comme si vous vous l'étiez donné ou acquis par vous-même ? Montez au plus haut des cieux : apercevez-vous ces anges toujours occupés à louer et à servir Dieu, au sein d'ineffables délices ? Ils vivent dans une éternelle jeunesse ; leur esprit, leur cœur, tout leur être nage dans un

océan de bonheur. Savez-vous quelle vertu leur mérite tant de gloire et de félicité ? Transportez-vous au commencement du monde : vous entendrez Dieu qui propose à ces bienheureux esprits d'humilier leur intelligence et de soumettre leur cœur. Ils l'ont fait, et l'humilité a fait les anges.

Regardez encore autour de vous : que signifient ces trônes vides, ces couronnes suspendues et enlacées dans les airs, cherchant vainement un front à ceindre ? Ce qu'ils signifient ? Ils sont là pour me donner une leçon éloquente : ils m'enseignent que, si l'humilité a fait les anges, c'est l'orgueil qui fit les démons. Ils ont refusé, ces anges rebelles, de courber leur front superbe, et l'épreuve a été décisive. Précipités au fond des abîmes, ils furent condamnés à frémir dans les accès d'une rage impuissante contre leur fol entêtement et leur orgueilleuse résistance, et cela pendant une éternité !

Enfin, mes frères, voulez-vous sérieusement commencer votre sanctification ? Je le sais, il est parmi vous des âmes qui désirent sincèrement se vouer au service de leur Dieu. Qu'elles ne l'oublient pas, ces âmes généreuses, la première pierre de l'édifice spirituel, la base de toute perfection, c'est l'humilité. Tous les maîtres, tous les ascétiques, tous les docteurs, sont d'une unanimité imposante sur ce point : Voulez-vous être saints ? soyez humbles.

Que de motifs, mes frères, pour aimer, estimer

et pratiquer cette vertu fertile et féconde ! Retenez-les dans une mémoire fidèle, pour en faire la règle de votre conduite aux heures des défaillances.

Elles sont si nombreuses, les occasions de pratiquer l'humilité! elles sont si multipliées, les tentations de succomber à l'orgueil ! Tantôt ce sont les dons de l'esprit, les talents que Dieu a confiés à la garde de notre intelligence pour les faire fructifier à la gloire et au bien de nos frères. Tantôt ce sont les dons du cœur : on se trouve plus pieux, plus charitable, plus compatissant que son prochain; et, oubliant l'exemple du pharisien, qui sortit du temple sans être exaucé, on trouve une secrète complaisance à faire intérieurement des comparaisons à son avantage, si tant est qu'on ne les fasse point tout haut. Tantôt ce sont les richesses, les biens de la terre, les vaines jouissances, qui ne nous ont été concédés qu'en passant et pour servir à notre salut, et dont cependant on abuse pour en tirer une vaine gloire. Tantôt enfin ce sont les dons mêmes du corps, les avantages extérieurs, la beauté, la parure, le luxe de la nouveauté et des modes, et tant d'autres charmes sous lesquels le démon de l'orgueil aime à se cacher ou plutôt à se pavaner !

Que d'occasions, ô Marie, de manquer à la vertu dont vous m'avez laissé d'aussi illustres exemples dans votre Annonciation ! Humiliez mon

esprit, abaissez mon cœur, rasez les hauteurs âpres et les sentiers escarpés, afin que le Seigneur trouve dans mon âme une voie naturelle et prête à seconder ses bienveillantes opérations. J'attends cette grâce indispensable de votre intervention toute-puissante, humble vierge de Nazareth, servante soumise du Seigneur et mère d'un Dieu anéanti. Ainsi soit-il.

La Geneviève de la Nouvelle-France.

Catherine Teghkonita, Iroquoise, orpheline à l'âge de quatre ans, vivait dans la société de sa tante, à qui elle rendait tous les services qui étaient en son pouvoir, comme de piler le blé, d'aller querir de l'eau et de porter le bois. Le reste du temps, elle faisait avec beaucoup d'adresse de petits ouvrages manuels. Par là elle évitait deux écueils : l'oisiveté et la passion de sortir pour se faire voir en public.

Lorsqu'elle eut atteint l'âge de se marier, ses parents voulurent en vain lui donner un époux ; elle s'en excusa sous différents prétextes, mais au fond elle résistait par amour pour la pureté, avant même qu'elle pût connaître le prix de cette vertu : car alors elle n'était pas chrétienne. Elle fut admise au baptême le jour de Pâques de l'année 1676, et reçut en même temps le nom de Catherine.

Bientôt après, elle eut à supporter de grandes persécutions, et la malice de ses ennemis exposa

son innocence aux plus graves dangers. C'est ce qui lui fit quitter secrètement ses proches, pour passer au milieu des Français, dans une colonie d'Iroquois convertis, où elle fit sa première communion. Là, à une certaine saison, forcée de s'enfoncer dans les forêts pour suivre les autres à la chasse, elle fit voir qu'on peut servir Dieu dans tous les lieux où la Providence nous conduit. Elle avait placé une croix dans un tronc d'arbre au bord d'un ruisseau : c'était son oratoire. A l'heure de la messe, elle s'agenouillait en cet endroit, priant son ange gardien d'aller assister pour elle au saint sacrifice et de lui en appliquer le fruit.

Plus tard, ayant passé plusieurs jours à Montréal, où elle vit pour la première fois des religieuses, elle fut si charmée de leur modestie, qu'elle voulut se rapprocher de leur genre de vie, et elle ne donna pas de repos à son confesseur, qu'il ne lui permit de faire aussi un vœu de virginité perpétuelle : chose dont il n'y avait jamais eu d'exemple parmi les sauvages. Ce fut le jour de l'Annonciation qu'elle prononça son vœu. Catherine ne parlait jamais de Marie qu'avec transport ; elle avait appris par cœur les litanies, et les récitait tous les soirs en particulier, après les prières faites en commun dans la cabane. Enfin, après avoir mené une vie à la fois innocente et pénitente comme saint Louis de Gonzague, elle mourut au milieu des consolations les plus douces et les plus édifiantes.

9 MAI

Visitation de Marie à Élisabeth.

PRATIQUE DE LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN.

DIVISION : 1° La charité de Marie fut humble et agissante; 2° la nôtre doit revêtir les qualités énumérées par saint Paul.

Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !

Qu'il est bon et doux à des frères d'habiter ensemble ! (*Psaume* CXXXII, v. 1.)

Instruite par la révélation de l'ange de ce qui était arrivé à Élisabeth, et docile à l'inspiration qui lui apprenait ce qu'elle avait à faire, Marie se mit en chemin et s'en alla en toute hâte au pays des montagnes, dans une ville de Juda. En entrant dans la maison de Zacharie, elle salua Élisabeth. Dès qu'Élisabeth s'entendit saluer par Marie, l'enfant tressaillit dans ses flancs, Élisabeth fut remplie du Saint-Esprit, et elle s'écria à haute voix : « Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur me visite? car, au moment où j'ai entendu les paroles par lesquelles vous m'avez saluée, l'enfant a tressailli de joie dans mes flancs. Vous

êtes heureuse, vous qui avez cru que les choses qui vous ont été dites de la part du Seigneur s'accompliraient.... » Marie demeura environ trois mois avec Élisabeth, puis elle s'en retourna dans sa maison.

Marie, observe ici saint Ambroise, ne se mit point en route pour savoir si ce que l'ange lui avait annoncé de l'état d'Élisabeth était vrai ; mais elle partit, brûlant du désir d'être utile à cette sainte famille et impatiente d'y répandre la grâce qu'elle portait avec elle. Dans sa Visitation, Marie nous donne donc un parfait modèle de la charité dont nous devons user envers le prochain ; et il est très naturel, dans cet entretien, d'étudier d'abord les caractères de la charité de Marie et ensuite les qualités de la nôtre, indispensablement calquée sur celle de notre auguste modèle.

I. — La charité que je vois éclater dans la visite que Marie se hâte de faire à sa cousine Élisabeth, me paraît surtout revêtue de deux grands caractères : l'humilité et l'action. Charité humble, charité agissante : tel est le double sceau que la Vierge de Nazareth imprime en toute diligence sur l'accomplissement de la loi d'amour que son Fils lui inspirait de suivre, dès avant sa naissance, avec une perfection ravissante.

L'ange venait de révéler à Marie que la grâce du Seigneur l'élevait au-dessus de toutes les femmes, que la Providence avait sur elle des desseins si grands qu'aucune créature, au ciel et sur la

terre, ne pourrait l'égaler en dignité ! A peine le messager céleste a-t-il disparu, que le Verbe s'est fait chair ; et Marie, se recueillant en elle-même, a pu y adorer son Dieu comme son fils. Eh quoi ! ce temple auguste et vivant de la Divinité, ce tabernacle du Sauveur, ne s'entourera-t-il pas soigneusement du respect des créatures ? n'appellera-t-il pas les anges à le servir et à l'honorer ? Non, mes frères, non ! En lui fournissant respectueusement quelques explications, Gabriel dit à la mère de Dieu qu'Élisabeth est déjà fort avancée dans un état déjà pénible en lui-même et rendu plus pénible encore par la vieillesse de sa cousine. Cette révélation suffit à Marie pour lui dicter la conduite d'une parente charitable et condescendante. Oubliant sa dignité, elle part, dans une saison encore rigoureuse, elle se hâte humblement. Voyez-la, mes frères, la Reine du monde,qui traverse rapidement les montagnes du pays de Juda, qui prévient elle-même sa sainte cousine, tout à coup éclairée du Saint-Esprit et ravie de tant de condescendance et d'humilité ! O Marie, m'écrierai-je avec Élisabeth, d'où vient cela, que la mère de mon Dieu visite une pauvre femme de Juda, la prévienne et la salue avec un humble respect ? Pourquoi ne pas se faire connaître dès l'abord avec toute la majesté royale et divine dont vous êtes comme pénétrée ? Oh ! que la charité humble doit être agréable aux yeux du Tout-Puissant, pour que le chaste fruit de vos

maternelles entrailles se prête si complaisamment à votre démarche !

En effet, mes frères, sa charité ne fut pas seulement humble ; elle fut encore agissante. Entrez dans la maison d'Élisabeth à la suite de votre modèle : un triple spectacle ravira tout d'abord votre admiration. Dieu bénit sur-le-champ l'humilité de sa charitable mère, et voilà que trois miracles se succèdent avec une rapidité et un merveilleux de plus en plus propre à nous faire apprécier la conduite de l'auguste Vierge.

Voici d'abord Élisabeth éclairée par le Saint-Esprit : elle reconnaît dans son illustre cousine la mère de son Dieu, et elle la félicite avec un entrain et un enthousiasme que je ne m'explique que par l'action évidente de l'Esprit de lumière et d'amour. L'âme de Jean-Baptiste est remplie de joie, et sa mère le sent tressaillir dans ses entrailles émues. La grâce de Dieu lui est communiquée, l'approche de Jésus sanctifie son âme : il sera immaculé dans sa naissance. Enfin, Zacharie se tait, mais la visite de Marie ne sera pas inutile pour son mutisme. Un jour viendra — et il n'est pas éloigné — où il ouvrira ses lèvres toutes frémissantes de l'inspiration prophétique, et, recouvrant tout d'un coup la parole, il entonnera un magnifique cantique, que l'Église chantera chaque jour dans sa sainte liturgie.

Marie demeure trois mois chez sa cousine : voulons-nous voir combien sa charité y fut mer-

veilleusement agissante? Écoutons d'abord ses discours: ils sont tous une continuation et un commentaire du sublime cantique qui fera le sujet d'un prochain entretien. L'humble vierge de Nazareth n'est sortie du calme de sa contemplation que pour manifester les miséricordes du Seigneur, et, divinement éclairée des lumières célestes, elle s'en sert pour communiquer les grâces de Dieu. Elle cache ce secret du Roi qu'il est bon de ne point révéler, mais elle prêche la gloire de son divin fils, et l'heureuse maison de Zacharie devient le premier temple, la première chaire où le mystère de l'Incarnation ait été annoncé avec d'aussi clairs et d'aussi détaillés enseignements.

A ses discours instructifs la Vierge joignait l'exemple de ses vertus. Sa vie intérieure, son esprit de foi, son humilité, son amour pour l'abnégation et le renoncement,reluisent avec un vif éclat ; et il nous est bien permis de penser que si Élisabeth fut élevée à un si haut degré de sainteté, c'est parce qu'elle prit grand soin de modeler sa propre conduite sur celle de sa vertueuse cousine. Elle dut se laisser entraîner par la contagion d'un si bon exemple,et la charité de Marie se manifesta encore par un nouveau bienfait.

Enfin, mes frères, car il faut se borner, que dirons-nous des bons offices que la Reine du ciel se plaît à rendre à une humble créature? Élisabeth n'aura plus à s'occuper des soins du ménage et de

l'intérieur de sa maison : Marie la remplace. La mère de Dieu ne songe qu'à prévenir toutes ses volontés,qu'à se soumettre à ses moindres désirs. La mère de Jean-Baptiste en est humiliée : elle voudrait s'opposer à cette dérogation si étrange. Mais Celle dont elle ne saurait être digne de délier les cordons de ses souliers, a fait connaître avec une énergie pleine de charité que son parti est bien pris,et qu'elle servira Élisabeth jusqu'au moment où, l'heure de la naissance du Précurseur ayant sonné, elle pourra se retirer, pour faire place à la foule des amis et des parents de Zacharie, qui s'empresseront autour de sa sainte cousine.

II. — J'ai eu la pensée, mes frères, d'étudier avec vous les qualités de la charité de Marie envers Élisabeth, pour en faire la règle et le modèle de celle que nous devons entretenir envers notre prochain. Je voulais vous montrer que Marie fut prompte, vigilante, humble, soumise aux ordres de Dieu, désintéressée et persévérante dans les bons offices qu'elle se plut à rendre à sa cousine, pour vous exhorter à conserver ces mêmes qualités dans vos rapports avec vos frères. Mais, outre les explications déjà suffisamment développées dans ce que je vous ai déjà dit de la charitable visite de la Reine du monde à la mère du Précurseur, il m'a paru plus utile et plus efficace d'emprunter ici la parole à saint Paul, pour le laisser expliquer lui-même les avantages et les qualités

de l'amour du prochain, afin d'en retirer plus de fruits :

« Quand je parlerais toutes les langues des hommes et des anges, » écrit le grand Apôtre aux Corinthiens, c'est-à-dire, toutes les langues qui sont ou pourront être sur la terre et au ciel, « si je n'avais pas la charité, je serais comme un airain sonnant et une cymbale vainement retentissante. Si je n'ai pas la charité, je suis semblable à ces instruments : je produis un son qui récrée peut-être les autres, mais qui m'est inutile devant Dieu. »

Supposons un don plus excellent encore que celui des langues. «Quand j'aurais le don de prophétie le plus parfait ; quand tout à la fois j'aurais le don de sagesse, qui me donnât l'intelligence de tous les mystères les plus élevés de la religion ; quand j'aurais, outre cela, le don de science, qui me rendît capable d'expliquer et de rendre visibles tous ces mystères aux autres ; quand enfin j'aurais une si grande foi que je puisse transporter les montagnes et faire les miracles les plus surprenants : si, ayant tout cela, la seule charité me manque, je ne suis rien devant Dieu. Toutes ces choses sont grandes ; mais, sans la charité, je ne suis rien. »

J'ajoute à tout ce que j'ai dit : « quand j'aurais distribué tout mon bien pour nourrir les pauvres; et quand, pour le secours des misérables, j'aurais livré mon corps aux flammes pour être brûlé, si

je le fais ou le souffre sans charité, toutes ces œuvres, quelque éclatantes qu'elles soient devant les hommes, ne me serviront de rien pour la vie éternelle. »

Concluons, mes frères, avec un savant commentateur, des paroles déjà entendues du grand Docteur des nations, que la charité est tout à la fois le plus excellent et le plus nécessaire des dons du Saint-Esprit, puisque, sans la charité, les œuvres les plus rares et les vertus les plus difficiles ne profitent de rien. Dieu n'estime toutes nos œuvres extérieures, le martyre même, que par la charité de nos cœurs. C'est donc la charité que nous devons désirer par-dessus toutes choses.

O Dieu de charité ! donnez-nous la charité, la participation de votre bonté, sans laquelle rien n'est bon, rien ne peut vous être agréable ; par laquelle nous deviendrons tous et véritablement vos fils, vous aimant par-dessus toutes choses et notre prochain comme nous-mêmes, pour l'amour de vous.

La charité n'est pas seulement la plus nécessaire, elle est encore la plus utile des vertus ; elle ne fait aucun mal et elle opère toute sorte de biens. Écoutons attentivement les qualités dont elle doit être revêtue pour être véritablement utile et méritoire.

« La charité est patiente, elle est douce et bienfaisante, elle n'est point envieuse, elle n'est point

téméraire et précipitée, elle ne s'enfle point d'orgueil, elle n'est point ambitieuse, elle ne cherche point ses propres intérêts, elle ne se met point en colère, elle ne pense et ne soupçonne point le mal, elle ne se réjouit pas du péché ni de la disgrâce du prochain. »

Voilà les défauts que la charité retranche, voici maintenant les vertus qu'elle pratique :

« Mais », continue saint Paul, « elle se réjouit des bonnes actions et du vrai bien d'autrui, comme du sien ; elle tolère tout, elle croit tout, elle supporte tout. Enfin la charité est perpétuelle, elle ne finira jamais; mais elle nous accompagnera dans le ciel. »

Ainsi soit-il.

Charité de saint Jean de Matha.

Saint Jean de Matha, fondateur de l'ordre des Trinitaires, se distingua toute sa vie par une tendre et sincère dévotion à la sainte Vierge. Ses pieux parents l'ayant mis sous la protection particulière de la Reine du ciel, par un vœu exprès, dès sa naissance, il la regarda toujours comme sa mère chérie, et se fit une obligation de la servir et de l'honorer de tout son pouvoir. On ne pourrait dire quels étaient les sentiments de son cœur envers cette mère de miséricorde, et ce qu'il fit pour lui témoigner son respect et son amour et pour répandre son culte en tous lieux. Dans sa conversation ou en chaire, dans ses lettres, même

familières, partout il inspirait la dévotion envers la mère de Dieu, et portait ceux qui s'adressaient à lui à mettre en elle, après Jésus-Christ, toute leur confiance. Les termes dont il se servait, le zèle et la ferveur avec lesquels il s'exprimait, tout publiait son amour et sa tendre dévotion à Marie. La charité dont il était animé ne lui permit pas de voir les chrétiens, ses frères, réduits en esclavage, chez les infidèles, sans s'efforcer de briser leurs chaînes. Il établit en France, l'an 1198, un ordre religieux destiné à la rédemption des captifs, et il voulut que cet ordre, consacré à la gloire de la très sainte Trinité, dont il porte le nom, fût aussi sous la protection particulière de la sainte Vierge. Il fut secondé dans cette pieuse entreprise par un saint ermite, nommé Félix de Valois, animé comme lui de l'esprit de charité et d'une tendre dévotion à la mère de Dieu. Le nouvel ordre fut reçu avec applaudissement dans tout le monde chrétien ; partout on regardait ces héros de la charité comme des anges visibles que Dieu avait envoyés pour délivrer tant de malheureux esclaves qui gémissaient sous le joug des infidèles. Les peuples ne pouvaient se lasser d'admirer le zèle qui les portait à consacrer leurs biens, leurs personnes, leurs travaux et leur vie, à briser les chaînes de leurs frères captifs.

---

10 MAI

Cantique de la sainte Vierge.

—

ACTION DE GRACES

Division : 1° Commentaire détaillé du saint cantique ; 2° motifs et moyens d'actions de grâces.

Benedic, anima mea, Domino, et omnia quæ intra me sunt, nomini sancto ejus.

O mon âme, bénis le Seigneur, et que tout ce qui est en moi bénisse son saint nom. *(Psaume* CII, v. 1.*)*

A la salutation glorieuse d'Élisabeth, Marie répond par un cantique que saint Ambroise appelle l'extase de son humilité. Nous allons l'entendre, en effet, n'y parler de Dieu que pour célébrer ses louanges, et d'elle-même que pour s'anéantir. *Et ait Maria :* « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit tressaille d'allégresse en Dieu mon Sauveur : car il a regardé la bassesse de sa servante ; et pour cela toutes les nations m'appelleront bienheureuse. Il a fait en moi de grandes choses, Celui qui est puissant et de qui le nom est saint ; et sa miséricorde s'étend, de génération en génération, sur ceux qui le craignent. Il a opéré puissamment par son bras, et dispersé ceux qui suivaient les orgueilleuses pensées de leur cœur. Il a mis en bas de leur trône les puissants, il a élevé les humbles. Il a

rempli de biens ceux qui avaient faim, et renvoyé vides ceux qui étaient riches. Il a reçu en sa protection Israël son serviteur, se souvenant de la miséricordieuse promesse qu'il fit autrefois à nos pères, à Abraham et à sa postérité pour jamais. »

Ce cantique, si suave dans son ineffable douceur, l'Église le met souvent sur nos lèvres pour nous faire remplir le devoir d'action de grâces auquel nous sommes tenus vis-à-vis de Celui qui nous a rachetés après nous avoir créés. Pour entrer dans l'esprit de cette sainte mère, étudions donc, avec un amoureux respect, les expressions de la reconnaissance de Marie, pour ensuite en faire le motif et le modèle de nos actions de grâces : double pensée qui va faire tout le partage de ce discours.

I. — *Mon âme*, s'écrie tout d'abord la bienheureuse Vierge, *glorifie le Seigneur, et mon esprit est transporté de joie en Dieu auteur de mon salut.* Quelle pureté de sentiments ! Dieu avait glorifié Marie plus qu'aucune autre créature au ciel et sur la terre. Marie ne reçoit cette glorification que pour la renvoyer tout entière à son auteur. La joie de cette humble créature ne part point du sentiment de sa propre élévation. Non : l'unique objet de son allégresse, c'est Dieu, auteur de son salut ; Dieu renfermé dans son sein pour la sauver, elle et l'univers avec elle. Marie même oublie son propre intérêt; et le salut que son Jésus vient apporter au monde, elle le consi-

dère surtout dans ce qu'il a de glorieux pour Dieu. Quel exemple pour notre amour-propre, qui dérobe si volontiers au Seigneur la juste part de gloire qui lui revient de nos œuvres, même les plus saintes !

Dieu, continue la modeste Vierge, *a regardé la bassesse de sa servante.* Car par moi-même je n'étais rien ; mais Dieu a daigné abaisser son regard jusqu'à mon infirmité, et ce regard m'a fait tout ce que je suis. Quelle admirable leçon ! Pour être élevée à la dignité de mère de Dieu, Marie n'a point perdu de vue sa bassesse ; elle ne prend point d'autre titre que celui de servante, dont elle semble se tenir trop honorée. *C'est pour cela*, c'est à cause de ce regard de Dieu sur moi, *que toutes les générations m'appelleront bienheureuse.* Sans ce regard miséricordieux, je ne serais rien, et je lui dois tout. Ceux qui ne considèreraient en moi que la bassesse de ma nature, ne trouveraient rien en moi qui fût digne de leurs louanges ; mais que les générations se réunissent, qu'elles contemplent dans moi les effets des miséricordes divines, et elles n'auront qu'une voix pour me proclamer bienheureuse. *Car celui qui est puissant a fait en ma faveur de grandes choses, et son nom est saint.* L'humilité de Marie est véritable : il est aisé de reconnaître ici qu'elle ne cherche point à affaiblir les grandes choses que Dieu a faites en elle, elle les reconnaît. Mais voyez comme le vrai

caractère d'une âme humble éclate bientôt ! Elle se hâte d'attribuer toutes ces merveilles à la toute puissance de son auteur, et quelle conséquence en tire-t-elle ? Que le nom de Dieu est saint, c'est-à-dire que c'est pour la gloire de ce saint nom qu'il opère toutes choses, et que la sanctification de ce nom adorable doit être le but des pensées, des actions et des sentiments de la créature. Mais alors, ô mère, que vous reste-t-il ? Rien, absolument rien : tout à Dieu, tout par Dieu, tout pour Dieu ! Dieu seul ! Dieu seul ! s'écriait un saint illustre, et tout pour Dieu seul !

Dieu ne peut placer ses dons avec sûreté que dans une âme humble, dans une âme qui ne soit point, selon une expression célèbre dans l'histoire des saints, un voleur ne tendant qu'à ravir la gloire divine. Marie nous l'enseigne expressément : *Sa miséricorde*, dit-elle, *s'étend de race en race sur ceux qui le craignent*, ou sur ceux qui, par un motif d'amour, redoutent de lui déplaire. Or rien ne blesse davantage le cœur jaloux de notre Dieu que de lui dérober sa gloire. C'est un crime qu'il punit toujours en retirant ses faveurs à ceux qui s'en rendent coupables, tandis qu'il se fait une joie d'en continuer la diffusion sur les âmes qui craignent par-dessus tout de lui dérober la moindre partie de sa gloire.

Il a déployé sa puissance, continue la bienheureuse Vierge, *par l'effet de son bras ; il a*

dissipé les superbes. Le bras de Dieu, c'est Jésus-Christ. Le Verbe a tout tiré du néant ; il a racheté et réparé l'ordre surnaturel, détruit par une antique prévarication. Ce bras puissant s'est signalé surtout par l'humiliation des orgueilleux, écrasés et précipités dans l'enfer, où ils restitueront forcément et avec rage la gloire volée à Dieu pendant qu'ils étaient sur la terre. *Il a ôté les puissants de leur place, et il a élevé les humbles. Il a rempli de biens ceux qui manquaient de tout, et il a renvoyé vides ceux qui étaient dans l'abondance.* Telle est, mes frères, la conduite de Dieu, et l'exemple de Marie nous en donne une leçon frappante et instructive dans sa personne. Il élève ceux qui s'humilient, il abaisse ceux qui s'exaltent. Si cette sanction de ses commandements ne s'accomplit pas toujours en ce monde, soyez sûrs qu'elle ne se fera point attendre dans l'éternité. Là, les humbles seront élevés au ciel, et les orgueilleux abaissés dans les enfers. Parmi les saints, les plus humbles seront les plus exaltés et les mieux récompensés ; parmi les réprouvés, les plus superbes seront les plus enfouis dans les profondeurs ténébreuses et punis avec une rigueur plus terrible.

Il a pris sous sa protection Israël son serviteur, se ressouvenant de sa miséricorde, selon les promesses qu'il avait faites à nos pères, à Abraham et à sa race, pour toute la suite des siècles .Les vraies promesses faites à Abraham et

à sa postérité, à l'Israël de Dieu, comme s'exprime saint Paul, étaient spirituelles, et ne devaient être remplies que par l'avènement du Messie. Le voilà venu! s'écrie un illustre maître de la vie spirituelle, dont j'ai suivi fidèlement la doctrine dans l'explication que vous venez d'entendre, le voilà venu : il est dans le sein de Marie, il n'en est pas encore sorti, et il verse déjà ses bénédictions sur Jean et sur Élisabeth, Celui qui est le père des vrais Israëlites, Celui dont Abraham a désiré de voir le jour, qui l'a vu en esprit et qui s'en est réjoui. Toutes les figures vont cesser. Abraham ne sera plus regardé comme le père des Israélites selon la chair, mais comme le père des croyants, de quelque nation qu'ils soient; et Abraham, avec toute sa postérité spirituelle, appartiendra à Jésus-Christ. Marie prophétise donc ici, et nous montre en elle l'accomplissement de la grande promesse faite dès l'origine du monde et renouvelée d'âge en âge. Prions-la de nous expliquer elle-même le sens de son admirable cantique, et surtout de nous mettre au cœur les sentiments d'actions de grâces avec lesquelles elle l'a prononcé, en nous éclairant sur l'indispensable nécessité et le précieux avantage de la reconnaissance vis-à-vis des bienfaits du Seigneur.

II. — Quoi que vous fassiez, écrivait l'Apôtre aux Colossiens, soit en parlant, soit en agissant, faites tout au nom du Seigneur Jésus-Christ,

rendant grâces par lui à Dieu le Père. Il n'y a peut-être pas, dans toutes les épîtres de saint Paul, de point sur lequel il insiste davantage et revienne avec plus de complaisance que celui de la nécessité indispensable de rendre grâces et de se montrer reconnaissants. Saint Augustin, commentant les paroles de l'Apôtre, s'écrie : « Grâces à Dieu ! Notre esprit ne peut concevoir, notre bouche proférer, notre plume écrire rien de plus expressif et de plus salutaire que ces simples mots : Grâces à Dieu ! Cherchez, et vous ne trouverez rien qui soit plus court à dire, plus agréable à entendre, plus magnifique à comprendre, plus fructueux à faire que ces mêmes paroles. »

Nous avons, mes frères, de si nombreux sujets d'être reconnaissants, qu'il est vraiment déplorable de voir combien les chrétiens oublient facilement ce devoir de l'action de grâces, que le Sauveur a voulu cependant remplir continuellement sur les autels où il s'immole et réside ! Dieu nous a créés, il nous conserve ; il nous a rachetés, il nous protège par sa Providence ; il nous ouvre le chemin du salut par une multitude de faveurs générales, spéciales et même purement personnelles : et nous oublions sans remords le devoir de la gratitude, et nous ne craignons pas de mériter les reproches et les punitions réservés aux ingrats !

Ah ! du moins, si notre devoir nous touche si peu, nous serons sensibles à nos intérêts : nous

comprendrons qu'il est très avantageux d'imiter Marie, et de faire, comme elle, remonter la gloire des dons célestes à leur auteur. Pour elle, écoutons le docteur de l'Église si célèbre par les chaînes dorées de son éloquence merveilleuse, dont la valeur a été tellement appréciée que le souvenir s'en est perpétué avec son nom ; écoutons saint Jean Chrysostome :

« Rien », dit ce Père de l'Église d'Orient, « ne fait croître en vertu, ne met assidûment en rapport avec Dieu et ne permet de converser avec lui, comme de lui rendre de continuelles actions de grâces. » Et ailleurs : « Dans les adversités, les méchants maudissent Dieu ; les chrétiens lui rendent grâces. Voyez combien est grande cette philosophie : vous êtes agréable à Dieu et vous confondez le démon. » Et ailleurs encore : « Dieu exige de nous des témoignages de gratitude, non qu'il en ait besoin, mais afin que tout le mérite nous en revienne et que nous nous rendions dignes de plus grands secours. »

A ces trois avantages, saint Jean Chrysostome en ajoute un quatrième, lorsqu'il dit que l'action de grâces, dans l'adversité, est un langage qui a le mérite de la profession de foi du martyre. David, dit l'Ecclésiastique, remercia, loua Dieu, et l'aima de tout son cœur ; et, pour le récompenser, Dieu le rendit vainqueur de ses ennemis.

O Marie, aidez-nous à chanter avec vous un cantique reconnaissant. Préservez-nous du mal-

heur de l'ingratitude, dont votre docteur de prédilection, le doux saint Bernard, a si bien retracé les suites funestes et désastreuses : « L'ingratitude », dit-il, « est l'ennemie de l'âme; elle dissipe les mérites, elle met en fuite les vertus, elle empêche de profiter des bienfaits. L'ingratitude est un vent brûlant qui dessèche la source de la piété, la rosée de la miséricorde, les canaux de la grâce. L'ingratitude est hostile à la grâce ; elle est l'ennemie du salut. Rien ne déplaît tant à Dieu. Elle ferme les voies à ses dons ; là où elle se trouve, la grâce n'a plus d'accès, ne trouve plus de place ».

Oh ! divine mère des miséricordes, préservez-nous, nous vous en conjurons une fois encore, de cet affreux malheur ; faites que notre âme glorifie le Seigneur et que notre esprit tressaille sans cesse en Dieu notre salut.

Ainsi soit-il.

L'Encensoir de Marie.

Pour le seconder dans les nobles et généreux efforts qu'il fit afin d'inspirer aux Hongrois un tendre amour pour Marie, saint Étienne eut, outre saint Adalbert de Prague, saint Gérard, évêque de Chonad, un des plus grands et des plus pieux pontifes de ce temps. Il brilla tout spécialement par la piété la plus fervente à l'égard de Marie : car, dans l'église de Saint-Georges qu'il fit bâtir, il éleva un superbe autel en l'honneur de la mère de Dieu, il fit placer devant un riche

encensoir d'argent, et il fit tout ce qu'il fallait pour qu'à perpétuité deux hommes fussent chargés alternativement d'y entretenir le feu et d'y faire brûler l'encens. Tel était son respect pour la très sainte Vierge, que jamais il ne refusait rien de ce qu'on lui demandait en son nom, et que, si quelque criminel dépendant de sa juridiction sollicitait sa grâce en invoquant en sa faveur l'intervention de Marie, le pieux souverain non seulement se laissait désarmer, mais il fondait en larmes et demandait lui-même pardon au coupable, tout comme s'il eût été non pas le juge, mais l'accusé.

---

11 MAI.

Naissance de Jésus-Christ à Bethléem.

—

ESPRIT DE PAUVRETÉ.

DIVISION : 1° Méditation des circonstances du mystère ; 2° obligation et avantages de l'esprit de pauvreté.

Non erat eis locus.
Il n'y avait point de place pour eux.
(*Saint Luc*, ch. II v. 7.)

En ce temps-là, un ordre fut publié de la part d'Auguste César pour faire le dénombrement des habitants de toute la terre. Ce dénombrement se fit pour la première fois par

Cyrinus, qui commandait la Syrie; et tous allaient se faire inscrire, chacun dans la ville dont il était originaire. Comme Joseph était de la maison et de la famille de David, il alla de Galilée en Judée, de la ville de Nazareth à celle de David, qui se nommait Bethléem, pour se faire inscrire avec Marie son épouse, qui devait enfanter. Pendant qu'ils étaient là, elle se trouva à son terme, et elle mit au monde son fils premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans les hôtelleries.

C'est dans l'étable de Bethléem, mes frères, que je vous convie ce soir, auprès de la crèche. Il va nous suffire de nous laisser aller aux sentiments que ce spectacle inspire, d'écouter les leçons que nous donnera le Roi du ciel ; puis, pour entrer davantage dans l'esprit du mystère, nous méditerons dans une seconde réflexion l'obligation et les avantages de l'esprit de pauvreté.

I. — Suivons en esprit, mes frères, les deux vénérables voyageurs. Joseph guide et conduit sa bienheureuse épouse et Marie se tait, elle est anéantie dans la contemplation du mystère qui va s'accomplir en elle et par elle. Enfin Bethléem apparaît à leurs regards : la voilà, cette ville royale, cette maison du pain vivant descendu du ciel pour nourrir et guérir l'humanité ! O Bethléem ! Bethléem ! si tu savais le don de Dieu, si tu savais ton bonheur, les pierres elles-mêmes

prendraient une voix pour célébrer la venue du Roi du monde, tes portes s'ouvriraient spontanément, et les premiers d'entre tes habitants s'estimeraient trop heureux d'abandonner leur demeure, de se prosterner sur le seuil de leur logis, pour y laisser pénétrer, pour supplier la mère du Sauveur de vouloir bien agréer une hospitalité mille fois trop chétive. Mais non : les préoccupations de la terre t'absorbent tout entière, les intérêts de ce monde te font oublier le ciel ; et, parce que Marie est pauvre, tu n'as point pitié de son état et de sa position, tu souffres que la demeure des animaux devienne le palais honoré de la naissance de Jésus.

Il y naquit, mes frères, l'Enfant-Dieu ! il y naquit, parce qu'il l'avait voulu et décrété. Oh ! prosternons-nous devant ce modeste enfant d'un jour : c'est notre Dieu ! reconnaissons-le à travers ses langes et les méchants haillons qui le couvrent. Les anges veillent et adorent autour de cette crèche, berceau du Verbe fait chair. Unissons-nous à eux et ranimons notre foi.

Enfant, salut du monde, nous croyons fermement que vous êtes là présent dans cette étable, sur cette paille échappée à la voracité des animaux, revêtu de notre nature pour l'élever jusqu'à vous et la racheter de sa servitude. Fils unique de Dieu, consubstantiel au Père, créateur comme lui, maître et souverain du monde, nous vous adorons avec un respect profond et amou-

reux, nous reconnaissons notre dépendance et celle de la création tout entière.

Mais, ô divin Enfant, que me dites-vous dans cette crèche ? que dites-vous à votre mère, à votre père nourricier, à toutes les créatures humaines rassemblées autour de votre berceau ? Je vous entends, Sagesse éternelle, me crier que la pauvreté est préférable aux richesses, l'humiliation aux honneurs, la souffrance aux plaisirs. Voilà ce que me dit bien haut tout ce qui vous environne : ces langes qui vous couvrent à peine, cette crèche qui vous sert de berceau, ce père et cette mère qui n'ont trouvé de logement que dans cette grotte, ces bergers qui composent seuls votre cour ! Ah ! comme d'un seul coup vous renversez toute la sagesse du monde, toute la prudence des hommes !

O divine et tendre mère, telles furent quelques-unes des pensées qui ravirent votre cœur maternel à la vue de ce Dieu qui était votre fils, à la vue de cet enfant qui était votre Sauveur. Ah ! je vous en conjure, arrachez de mon propre cœur tant et de si misérables convoitises. Entrez-y, votre divin Jésus avec vous; prenez-en possession à jamais, et que dès aujourd'hui je sois pauvre d'esprit, humble de cœur, patient dans les souffrances; que je craigne et fuie les plaisirs, jusqu'à ce qu'aidé d'une grâce plus forte, je me crucifie avec joie et sans la moindre réserve, à côté de l'enfant qui naît aujourd'hui pauvre, pour

vivre ignoré et mourir innocent sur une croix douloureuse et humiliante.

II. — Je me hâte, mes frères, d'en arriver à l'instruction pratique que nous devons recueillir au pied de la crèche de Bethléem. Le monde ne comprend pas le langage que je vais employer; mais le monde n'est pas Jésus-Christ, et le royaume des cieux n'est point réservé au monde. Disons donc, en empruntant la doctrine de saint Bernard développée par un illustre disciple de M. Olier, en quoi consiste l'esprit de pauvreté que Jésus est venu apporter sur la terre, quels sont les motifs de pratiquer cette vertu, en quoi consistent les avantages qui en résultent.

L'esprit de pauvreté est le détachement des biens de ce monde, soit qu'on en possède, soit qu'on n'en possède point. Animés de cet esprit, les riches sont comme n'ayant aucune richesse, parce qu'ils n'y mettent pas leur cœur et ne songent jamais à s'en glorifier : loin de là, ils tremblent sur le compte qu'il leur en faudra rendre; ils s'efforcent d'en user selon les vues de Dieu, à qui seul elles appartiennent; ils en souffrent la perte avec une tranquillité d'autant plus joyeuse qu'elles leur étaient plus à charge. De même, l'esprit de pauvreté empêche de désirer les biens de ce monde, si on ne les a pas, et fait qu'on se contente de l'état où Dieu nous a placés, disant avec saint Paul : « Il nous suffit d'avoir la nourriture et le vêtement », sans soupirer après des super-

fluités. Voilà, mes frères, exactement et brièvement, en quoi consiste l'esprit de pauvreté qui est de précepte. Il en est un autre qui n'est que de conseil et de perfection : c'est la pauvreté absolue, réelle et de choix. Ah ! si nous n'avons pas le courage de nous y vouer, estimons du moins et honorons les pauvres évangéliques, plus que tous les riches de la terre.

De puissants motifs doivent nous porter à être pauvres d'esprit; il suffira d'en énumérer les principaux : d'abord, le précepte divin répété à cent endroits des Écritures; la doctrine de Jésus-Christ, qui a maudit les riches ; les exemples du divin Sauveur, que nous devons imiter, pour acquérir cette ressemblance indispensable au salut ; la promesse des béatitudes faite par le même Jésus sur la montagne, lorsqu'il disait : « Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient ! » et enfin l'exemption d'une multitude de péchés. En effet, combien n'en commettent pas journellement les riches ou ceux qui ambitionnent de le devenir ? Dans quel éloignement de leur fin dernière ne les met pas leur attache aux biens de ce monde ? Ils ne désirent pas même cette fin, et par là ils se rendent indignes d'y arriver. Heureux donc, ô mon Jésus, heureux les pauvres d'esprit ! Et, mes frères, vous apprécierez bien plus cette béatitude, lorsque vous aurez compris les avantages immenses attachés à la pratique de la pauvreté d'esprit,

telle que nous l'avons expliquée plus haut ; avantages qu'il est important d'étudier, tant au point de vue temporel qu'au point de vue spirituel.

La délivrance de mille maux inséparables, dès cette vie, de l'amour des richesses, la tranquillité qui accompagne l'esprit de pauvreté, ce sont les avantages temporels. Que voyons-nous en effet, mes frères, dans le monde, à l'occasion des richesses ? Sollicitudes continuelles, désirs inquiétants, projets insensés, regrets amers si l'on ne réussit pas, chagrins cuisants si l'on perd, et souvent le désespoir après une ruine totale. Au contraire, le pauvre d'esprit jouit d'une tranquillité profonde. Toute sa sollicitude est en Dieu, qu'il sait bien ne devoir jamais cesser de prendre soin de lui : *Omnem sollicitudinem vestram projicientes in Deum, quoniam ipsi cura est de vobis.* Si Dieu lui envoie du bien, il l'accepte avec action de grâces ; s'il le lui ôte au contraire, il l'en remercie encore, parce qu'il se sent délivré d'un embarras de plus, pour parvenir à sa fin. Choisissons, mes frères, entre ces insensés selon le monde et ces sages selon l'Évangile.

Nous avons touché quelque chose des avantages spirituels attachés à la pratique de l'esprit de pauvreté, mais il n'est pas inutile d'y revenir. Un avantage infini, ainsi que nous l'avons déjà bien suffisamment expliqué, c'est l'exemption d'une multitude de péchés. Mais un autre avantage, et qui est au-dessus de tous les autres, c'est que, selon

la parole du divin Maître, le royaume des cieux appartient aux pauvres d'esprit : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum* (S. Luc, VI, 3.) En parlant des autres béatitudes, Jésus disait : « Ils seront consolés, *consolabuntur ;* ils seront rassasiés, *saturabuntur ;* ils posséderont, *possidebunt.* » Il parlait de l'avenir ; mais ici il s'agit du présent : déjà les pauvres d'esprit possèdent le royaume des cieux ; il est à eux, c'est le leur : *ipsorum est*, *vestrum est.* En sorte, mes frères, qu'en échange de quelques biens misérables que nous abandonnerons, nous voilà rois, rois d'un royaume sans fin, où tout abonde jusqu'à satiété : honneurs, richesses, plaisirs ; d'un royaume en comparaison duquel les grands empires du monde ne sont que des atomes imperceptibles, et la plus grande félicité une vraie misère. « La pauvreté, » s'écriait l'illustre docteur déjà cité, « c'est une aile puissante qui nous emporte rapidement vers les cieux. » *Magna quædam penna est paupertas, qua cito volatur in regnum cœlorum.* (S. Bernard, *sermo IV in Adventu.*)

Se pourrait-il, après de pareils avantages, que nous hésitassions à faire cet échange ? Oh ! que notre foi serait faible ! Comme Marie, comme Jésus enfant pourraient nous dire, avec une raison écrasante : « Où est votre foi ? » *ubi est fides vestra ?* (S. Luc, VIII, 25.) Et encore mieux : « Vous n'avez donc pas encore la foi ? » *necdum habetis*

fidem? (S. Marc, IV, 40.) Non, nous n'aurions pas la foi, ou du moins il y aurait entre elle et notre conduite une contradiction révoltante.

Ne nous contentons donc pas, mes frères, d'admirer les avantages infinis de la pauvreté d'esprit: goûtons-les, savourons-les, travaillons sans délai à nous les procurer. Renouvelons notre résolution au pied de la crèche admirablement éloquente de notre Dieu. Et vous, ô Marie, inspirez-nous quelques-uns des sentiments que vous éprouvâtes pendant vos longues et maternelles contemplations de la pauvreté de votre Jésus, afin que nous nous montrions dignes disciples de cet Enfant, le père, l'ami et le modèle des pauvres.

Ainsi soit-il.

Le Pauvre de Jésus-Christ.

Benoît-Joseph Labre, né au village d'Amettes, dans l'ancien diocèse de Boulogne-sur-Mer, paraît avoir été destiné par la Providence à imiter le Sauveur dans sa vie pauvre et souffrante. Se rendant en Italie, il voulut passer par Lorette, pour visiter la *Santa Casa* qui fut habitée par la mère du Sauveur. Les grâces extraordinaires qu'il y reçut, lui donnèrent pour ce saint lieu une affection qui dura toute sa vie, et qui l'y firent retourner jusqu'à dix fois. Après ce lieu de pèlerinage, celui qu'il aimait le plus hors de Rome était l'église de Notre-Dame des Ermites, dans le diocèse de Constance.

Pauvre volontaire, ne se nourrissant que de restes, heureux de souffrir la soif, la faim et toutes les incommodités des voyages, il avait souvent dans l'esprit la vie mortifiée de la plus pénitente des vierges. Aussi se faisait-il gloire de paraître avec la livrée de cette mère admirable, portant toujours un chapelet autour du cou. On ne pouvait le voir prier devant une image de Marie, sans en être profondément touché.

Souvent on le trouva de grand matin à la porte de Notre-Dame des Monts, à Rome ; et, pendant son séjour dans cette ville, l'espace de huit ans, jamais il ne manqua de passer des heures entières dans cette église, à genoux, immobile, semblable à un séraphin. Au commencement de 1783, il consacra à la mère de Dieu tous les moments de cette année, qui devait être la dernière pour lui. Ses forces diminuaient, mais sa ferveur allait en augmentant. Le mercredi saint, il était à prier à la porte de sa chère église de Notre-Dame-des-Monts : tout à coup, il y est saisi d'une langueur mortelle et s'évanouit sur les marches de l'église. On le transporta dans une maison du voisinage ; des religieux y accoururent pour lui offrir avec charité les derniers sacrements. On se mit en prières ; et à ces mots : *Sainte Marie, priez pour lui*, ce dévot de la sainte Vierge rendit doucement son esprit à Dieu, sans aucun signe d'agonie.

---

12 MAI.

Adoration des bergers.

—

DÉVOTION AU TRÈS SAINT SACREMENT.

Division : 1° Vertus que Jésus demande aux bergers adorateurs : la crainte, l'amour, la foi, la recherche de la gloire de Dieu, la paix avec les hommes, l'obéissance joyeuse, prompte et aimante ; 2° motifs de la dévotion au saint Sacrement, que Dieu a établi pour nourrir nos âmes, pour rappeler sa passion, s'unir à nous, être notre modèle, nous donner un gage d'immortalité.

Ego sum panis vivus qui de cœlo descendi.
Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel. (S. Jean, ch. VI, v. 41, 51.)

Il y avait là, aux environs, des bergers qui veillaient et se relevaient les uns les autres pendant la nuit pour la garde de leurs troupeaux. Tout à coup l'ange du Seigneur parut auprès d'eux ; une grande clarté se répandit à l'entour, et ils furent fort effrayés. Mais l'ange leur dit : « N'ayez point peur : car je viens vous annoncer un grand sujet de joie, auquel tout le peuple aura part. Il vous est né aujourd'hui un Sauveur dans la ville de David. C'est le Christ, le Seigneur ; et voici ce qui vous le fera reconnaître : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Aussitôt une troupe nom

breuse de la milice céleste se mit avec l'ange à louer Dieu et à dire : « Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté ! » Dès que les anges eurent quitté les bergers pour retourner aux cieux, ceux-ci se dirent les uns aux autres : Allons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui vient d'arriver et que le Seigneur nous a découvert. » Ils y allèrent en toute hâte, et ils trouvèrent Marie et Joseph avec l'enfant qui était couché dans une crèche. Ils virent alors de leurs propres yeux ce qu'on leur avait dit de cet enfant ; et tous ceux qui en ouïrent parler en furent étonnés, aussi bien que des choses qu'ils apprirent eux-mêmes de la bouche des bergers. Cependant Marie ne perdait rien de toutes ces choses, et elle les méditait dans son cœur. Pour les bergers, ils s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu de tout ce qu'ils avaient entendu et de tout ce qu'ils avaient vu, comme il leur avait été dit.

O Jésus, qui avez voulu appeler à votre berceau, avant les puissants et les rois de la terre, de pauvres bergers au cœur simple et innocent, inspirez-nous quelques-uns des sentiments que Marie conservait dans son cœur à la vue de toutes ces choses, quelques-unes des pensées qu'elle méditait devant le spectacle touchant de ces adorations naïves et pures.

Pour nous, mes frères, nous étudierons rapidement quelles furent les vertus que Dieu demanda

aux bergers pour les admettre à l'adorer, et quels sont les motifs qui, à leur exemple, doivent nous porter à les imiter, vis-à-vis de l'adorable Sacrement de nos autels.

I. — Le premier sentiment qu'éprouvent ces heureux bergers de Judée, c'est la crainte. Ils se troublent, et, nous dit l'Écriture, ils étaient fort effrayés, avant que les anges les rassurassent. « Opérez votre salut », nous dit l'Apôtre, « avec crainte et tremblement », *cum metu et tremore*. Dieu semble se plaire à nous ramener à lui par la rigueur de sa justice; et, lorsque notre cœur s'est laissé envelopper par cette terreur salutaire, un second sentiment s'y glisse, qui n'efface point complètement le premier, mais l'adoucit et le purifie. Vous avez compris, mes frères, que j'ai nommé l'amour.

Après la crainte, Dieu s'adresse à l'esprit de ces hommes appelés à une si haute vocation. *Accedentem ad Deum oportet credere quia est.* « Il faut que celui qui s'approche de Dieu commence par croire en lui. » La foi ! oui, c'est la foi que le Seigneur réclame de ces pasteurs des montagnes de Bethléem. Oh ! oui, fermez les yeux du corps, ouvrez les yeux de l'esprit. Aujourd'hui il vous est né un Sauveur ; mais ce Dieu fait homme est enveloppé de pauvres langes, il est couché dans une crèche immonde. Soumettez votre raison, fléchissez le genou et courbez la tête : c'est le Verbe qui s'est fait chair ! *Et Verbum caro fac-*

tum est. C'est là un mystère, mais un mystère d'amour, car il ne s'est tant humilié que pour habiter parmi nous : *et habitavit in nobis*.

Les anges se chargent de continuer l'instruction des bergers : « Gloire à Dieu, » disent-ils, « et paix aux hommes. » *Gloria Deo et pax hominibus!* Deux nouvelles vertus, mes frères, exigées des adorateurs de la Divinité faite homme! La gloire de Dieu, qui soit le principe, le mobile et le but de chacune de nos actions ; qui les anime et les vivifie, en les imprégnant de cet esprit de foi qui élève chacune de nos pensées et de nos œuvres, même les plus indifférentes, à une hauteur prodigieuse en les dirigeant vers Dieu. La paix avec les hommes vient ensuite, ou plutôt accompagne nécessairement la recherche de la gloire de Dieu. Si vous offrez votre présent devant l'autel, et que, là, vous vous souveniez que votre frère a quelque chose dans son cœur contre vous, allez d'abord vous réconcilier avec votre frère, *vade prius*, et alors vous reviendrez achever votre sacrifice : tant il est vrai, mes frères, que Dieu demande de nous l'amour du prochain, et qu'il ne distingue pas entre ce dernier précepte et celui qui nous oblige à l'aimer! *Secundum autem simile est huic*.

Le Saint-Esprit opère dans les cœurs dociles des premiers adorateurs de Jésus enfant ; il leur inspire la fidélité à la grâce, et les bergers obéissent avec joie, avec promptitude et avec amour :

trois conditions indispensables, mes frères, pour faire agréer nos adorations et notre service au Dieu de nos cœurs. Apprenons donc des nobles exemples donnés par une bouche et des cœurs bien petits aux yeux du monde, parce qu'ils sont grands aux yeux du Très-Haut ; apprenons, dis-je, à suivre fidèlement les inspirations de la grâce, qui nous favorise préférablement à tant d'autres. Oh! mes frères, quel malheur de mépriser ainsi les dons de Dieu ! Si nous les connaissions bien, mille fois plus joyeux, plus prompts, plus aimants que les bergers de Bethléem, il me semble que nous volerions dans les sentiers que la main du Seigneur ouvre devant nos pas, pour atteindre bien vite le but qu'il nous propose.

Quand ils eurent adoré, leur reconnaissance ne put plus se contenir, et la véritable marque de l'amour fut apposée, comme un sceau infaillible, sur l'obéissante fidélité aux grâces de Dieu. Le zèle, mes frères, ce zèle sans lequel il n'y a point d'amour ni de vie, selon la parole d'un saint Père, ce zèle éclate sur leurs traits, par l'expression naïvement réjouie de leurs visages, par la générosité et l'ardeur de leurs discours : « Allez à Bethléem, » crient-ils à tous ceux qu'ils rencontrent, « allez voir le Sauveur qui nous est né. » Et comme ceux qui les ouïrent étaient étonnés, eux ne cessaient pas d'insister, louant et glorifiant Dieu de tout ce qu'ils avaient vu et entendu. Belle leçon, mes frères, pour des cœurs qui croient vé-

ritablement aimer leur Dieu, et qui supportent sans peine que ce Dieu d'amour soit oublié, méconnu, méprisé et outragé par leurs frères ; qui croient avoir rempli tout leur devoir, lorsqu'ils se sont acquittés à leur guise de certaines pratiques et de certaines observances, sans s'inquiéter d'autrui, selon leur expression si égoïste et si peu chrétienne !

II. — L'adoration des bergers, mes frères, m'a rappelé une dévotion qui, grâce à Dieu, a repris parmi nous la place d'honneur, qu'elle n'eût dû jamais quitter. Voyez en effet comme aujourd'hui le culte de l'adorable Eucharistie devient le vœu et la vie des véritables disciples de Jésus ! Sous mille formes et mille noms divers, des congrégations, des associations, des œuvres multiples se forment, n'ayant qu'un but : adorer, louer et aimer Jésus hostie et victime.

Rien n'est plus conforme aux vues du divin Maître que ce réveil de la piété à l'égard du vénérable Sacrement. Pour le comprendre, il va nous suffire d'étudier rapidement les principaux motifs qui portèrent le Sauveur à l'instituer.

L'amour se retrouve au commencement de toutes les œuvres de Dieu : nous le retrouvons sans peine dans l'institution de l'Eucharistie. Jésus s'y propose de nourrir nos âmes de sa divinité, de nous fournir un moyen de rendre à Dieu le Père un culte digne de sa majesté, de mettre à notre disposition une victime d'agréable odeur et d'infinis mérites.

Un autre motif guidait le bon Maître : en établissant ce sacrement adorable, il voulait nous laisser un souvenir de sa vie et de sa passion.

Il voulait, en outre, inventer un moyen ineffable de s'unir à nous et de nous transformer en lui. L'Église le chante au jour de la solennité du Corps adorable de Jésus-Christ : « En naissant,» dit-elle, « le Sauveur s'est fait le compagnon de l'homme ; en mangeant avec lui, il s'est fait sa nourriture ; en mourant, il a bien voulu servir de prix à sa liberté et de rançon pour sa captivité ; en régnant, il se donne à lui comme récompense. » Ah ! mes frères, à l'aspect de cette union merveilleuse, qui permet à l'homme de s'écrier : « Non, non, je ne vis plus, c'est Jésus-Christ qui vit en moi ! » à l'aspect, dis-je, de cette union inénarrable et incompréhensible, avez-vous de la peine à comprendre cette assertion du disciple bien-aimé : « Comme Jésus-Christ avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin ? » *Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.* (Joan., XIII, 1.) Oui, mon aimable Sauveur, je le sens, mais je ne puis le comprendre ; oui, vos délices sont d'être avec les enfants des hommes, de vous unir à eux et de les transformer en vous.

Le quatrième motif qui inspira le Dieu de l'Eucharistie, était de nous laisser, dans un exemplaire et un mémorial perpétuel, le modèle de toutes les vertus qu'il attendait de ses disciples.

Venez et admirez, âmes pieuses qui soupirez après votre perfection ; dites-moi si cet adorable tabernacle ne vous prêche pas assez haut la foi, l'espérance, la charité, l'humilité, la pureté, la patience, l'obéissance, la prière, le désir du ciel, le zèle de la maison de Dieu, la conformité à la volonté infiniment sainte de votre Créateur, et tant d'autres vertus qu'il n'entre point dans mon sujet d'énumérer longuement, mais qu'il suffit de livrer à vos méditations prolongées au pied des saints autels.

Enfin, un dernier motif portait le Sauveur à établir l'Eucharistie : ce pain des anges devait être pour nous le gage de l'immortalité, un aliment céleste. Il le disait lui-même pendant sa vie mortelle : *Si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum* (Joan., VI, 52). « Celui qui mange de ce pain, vivra éternellement. »

O divine mère de notre Dieu, nous nous joignons aux heureux bergers des montagnes de Bethléem pour adorer, dans un autre berceau, votre Fils toujours présent à nos adorations et docile à nos vœux. O vous qui avez médité et conservé si longtemps et si bien, dans votre cœur, les beautés spirituelles du spectacle de leur adoration, communiquez-nous cette crainte respectueuse, cet esprit de foi, cette charité envers nos frères, cette joyeuse promptitude à courir au pied des tabernacles délectables ; enflammez nos cœurs d'un zèle ardent pour la gloire du Dieu de

l'Eucharistie. Que nous ne vivions plus que pour ce sacrement, où Dieu épuise sa sagesse, sa puissance et ses richesses !

Ainsi soit-il.

La Sœur Melchthilde du Saint-Sacrement.

Saint Bernard disait, en entrant dans l'église : « Restez à la porte, pensées étrangères ; pensées d'affaires, restez à la porte : je vais m'entretenir avec le Roi des rois. »

La vénérable mère Catherine de Bar, appelée Melchthilde du Saint-Sacrement, fondatrice de l'Adoration perpétuelle, rapporte qu'à Beugers, la communauté étant désolée par une épidémie, elle se trouva tellement affligée, qu'elle était sur le point de se désespérer. Les secours spirituels et temporels lui manquèrent à la fois. A peine si le dimanche elle pouvait entendre une messe. Désolation intérieure, sécheresse, ennui, crainte, dégoût, tout se réunissait pour l'accabler, et nul appui, nul soutien, pas même un confesseur à qui elle aurait pu confier ses peines ! Près de tomber dans l'abattement, elle eut recours à Marie, consolatrice des affligés : « O Marie, » lui dit-elle, « ô sainte Vierge ! m'avez-vous conduite en ce lieu pour me laisser périr? Je ne connais pas mes devoirs ; je n'ai personne pour m'instruire; je suis seule, livrée à moi-même. O Marie, voulez-vous aussi m'abandonner ? » Cette prière fut aussitôt exaucée : ses peines se dissipèrent promptement,

le calme et la tranquillité lui revinrent pleinement, la sainte Vierge elle-même se rendit sa maîtresse. « C'est à la sainte Vierge », aimait-elle à répéter, « que je dois tout ce que je suis. » Ces mêmes consolations, elle les éprouva une seconde fois dans un autre monastère, celui de Rambervilliers.

---

13 MAI.

Circoncision de Notre-Seigneur.

SOUMISSION AFFECTUEUSE A LA VOLONTÉ DE DIEU.

Division : 1° Marie fut en proie aux souffrances, et elle fut résignée ; 2° nous devons, à son exemple, être soumis à la volonté de Dieu par amour.

Hoc est pactum meum quod observabitis inter me et vos, et semen tuum post te : circumcidetur ex vobis omne masculinum.

Voici le signe de l'alliance qui existe entre vous et moi, et votre postérité après vous : tout mâle d'entre vous sera circoncis. (*Genèse*, ch. XVII, v. 10.)

Après que les huit jours furent écoulés où l'enfant devait être circoncis, on lui donna le nom de Jésus, nom que l'ange lui avait donné avant qu'il fût conçu dans le sein de Marie.

Pour mieux entrer, mes frères, dans l'esprit de

louange et d'imitation qui doit nous animer pendant ce beau mois de notre mère, il me paraît utile, dans le mystère de la Circoncision du Sauveur, de nous occuper plus spécialement du rôle passif ou actif qu'y joue notre très sainte mère. Après l'avoir considéré dans son ensemble, nous nous appliquerons, en terminant cet entretien, à étudier Marie dans sa conformité à la volonté divine. Voilà tout le sujet et le partage de ce discours.

I. — Pour admirer le rôle de Marie dans le mystère de la Circoncision de son adorable Fils, nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter les réflexions, quelquefois même les propres paroles de ce grand maître de la vie spirituelle, qui nous a si bien décrit les beautés de son intérieur.

Marie voit donc son divin enfant assujetti, par la volonté du Père céleste, par la volonté même de ce Verbe fait chair, à une loi sévère, humiliante, qui n'était certes point faite pour lui. Elle voit que Celui qui était la sainteté même, en subissant ce commandement du Seigneur à Abraham, se reconnaît pécheur et s'engage à la pratique de toutes les observances légales, lui qui est venu les remplacer en faisant cesser les figures. Elle entrevit, du moins obscurément, que ce serait par l'effusion de son sang qu'il délivrerait son peuple de ses péchés, ainsi que Joseph l'avait entendu de la bouche de l'ange. Elle lui en vit verser les prémices, les offrir à son Père du

ciel, et faire, dans cette douloureuse cérémonie, l'essai et comme l'apprentissage d'un plus grand sacrifice dont un jour il serait la victime.

Tendre mère, s'écrie à ce propos le docteur pieux que j'ai déjà cité, de quelle douleur ne fûtes-vous pas pénétrée, lorsque vous vîtes la chair de votre Fils déchirée par le couteau de la circoncision, lorsque vous entendîtes ses cris, que vous vîtes couler à la fois et son sang et ses larmes ! Qui ne sait ce qu'en une telle circonstance une mère doit souffrir par la vivacité de l'imagination et de la compassion ? Le même couteau déchira donc vos entrailles maternelles, et vous ne fûtes pas moins sensible à son incision que votre Fils lui-même.

Mais avec quelle résignation, quelle soumission ne soutîntes-vous point cette peine ? Vous adorâtes les conseils du Père éternel, vous entrâtes dans les sentiments de votre Fils,et avec son sang vous offrîtes votre propre douleur en satisfaction à sa justice et en réparation de sa gloire outragée par les péchés des hommes. Vous envisageâtes ce qu'il vous en coûterait dans toute la suite de sa vie ; vous acceptâtes d'avance toutes les épreuves que vous causerait son état de victime, et vous unîtes votre sacrifice au sien. Dieu, qui voulait tenir votre foi en exercice, ne vous donna pas alors une vue claire de tout ce que présageait cette première effusion de sang de votre Fils ; mais, comme il voulait que vous fussiez comme

lui dans un état habituel de souffrance, il vous donna le pressentiment de tout ce qui devait lui arriver un jour.

Si vous connûtes toutes les grandeurs de l'adorable nom de Jésus, si vous comprîtes que ce nom réconcilierait Dieu avec les hommes, qu'il serait un jour couvert de gloire, et que tout genou fléchirait au ciel, sur la terre et dans les enfers devant ce nom divin, vous comprîtes aussi tout ce qu'il renfermait d'obligations à remplir et pour Jésus et pour vous. Vous conçûtes que, s'il fallait que Jésus fût un homme de douleurs et d'opprobres, la mère de Jésus devait nécessairement partager ses opprobres et ses douleurs ; que si, à ce titre, vous deviez être élevée au-dessus des anges, à ce titre aussi vous seriez abaissée au-dessous de toutes les femmes.

Voilà, mes frères, les pensées et les sentiments qui occupèrent Marie pendant cette douloureuse opération et durant le temps qu'il fallait pour la guérison de cette blessure. « Si nous voulons être glorifiés avec Jésus », dit saint Paul, « il faut que nous souffrions avec lui. » Plus nous lui appartiendrons de près, plus l'amour nous unira à lui, et plus nous devons nous attendre à souffrir. La circoncision du cœur, qu'il exigera de nous dans toute son étendue, est un long et pénible martyre. Mais l'amour de Jésus, l'union avec Jésus, le bonheur de ressembler à Jésus et à sa sainte mère nous l'adoucira, nous le fera aimer et préférer

non seulement aux faux plaisirs de la terre, mais encore aux solides consolations du ciel.

II. — A cette doctrine, déjà si complète et si spirituelle, il m'a paru bon, mes frères, d'en ajouter une autre, non moins admirable et plus spéciale, parce qu'elle descend dans la pratique et s'attache à un point particulier. Il nous sera utile de retirer de la circoncision douloureuse cet enseignement que Jésus et Marie nous y prodiguent : la soumission entière, aveugle, confiante et aimante, à la volonté souveraine de notre grand Dieu. Permettez-moi, dans une matière si importante, puisqu'elle fait le fondement de la vie spirituelle, d'emprunter encore la parole à un auteur ascétique, bien capable de vous faire comprendre les délices que l'âme éprouve à se conformer en toutes choses à la volonté divine.

« L'amour de Dieu », dit le P. Lombez, « produit la soumission de notre volonté à toutes les dispositions de sa providence ; et cette soumission nous conserve dans une sainte tranquillité parmi les plus fâcheux revers, et dans une admirable égalité au milieu des grands mouvements et des cruelles vicissitudes de la vie. Si nous aimons Dieu, nous ne voudrons que ce qu'il voudra ; et, n'ayant d'autre volonté que la sienne, rien de ce qui paraît le plus affligeant ne sera opposé à la nôtre, parce que rien n'arrive dans ce monde que ce qu'il ordonne ou ce qu'il permet. Quel bonheur pour l'homme, de s'unir à cette souveraine Provi-

dence qui conserve, qui gouverne, qui arrange tout ; de vouloir tout ce qu'elle veut, et de ne vouloir rien de plus ; conséquemment, d'être assuré d'avoir toujours tout ce qu'il souhaite, de ne souffrir jamais que ce qu'il veut souffrir, et de se rendre ainsi en quelque manière l'arbitre de son sort ! Quelle élévation ! quel calme ! mais quelle merveille ! Faire toujours sa volonté, parce qu'on ne veut jamais la faire ! S'oublier entièrement et se retrouver tout entier, et se retrouver aussi saintement qu'on s'est oublié ! se retrouver en Dieu, parce qu'on s'est oublié pour Dieu ! »

Est-ce une fiction de notre piété ? se demande ici l'admirable docteur, est-ce une chimère de notre imagination ? Ah ! quand les divins oracles ne le diraient pas, quand les exemples des saints ne le prouveraient pas, vous le ressentez assez, âmes solidement pieuses, vrais enfants de la Providence, qui ne mangez que de son pain, qui ne vous entretenez que de ses pensées, qui n'agissez que par son mouvement. Elle vous porte comme une mère porte un enfant qui n'a pas encore vu le jour. *Qui portamini a meo utero, qui gestamini a mea vulva.* (*Isaïe*, XLVI, 3.) Quel repos ne goûtez-vous pas dans son sein ! La vérité vous couvre de toutes parts, comme un bouclier impénétrable aux traits du jour et à ceux de la nuit: *Scuto circumdabit te veritas ejus : non timebis a timore nocturno.* (*Psaume* XC, 5.) Ou elle les repoussera ; ou, si elle s'ouvre pour leur laisser

une issue, vous les recevrez, non comme partant de la main ennemie qui les a lancés, mais comme ménagés par cette bonté paternelle qui ne fait que des blessures utiles et qui les guérit quand elle veut. Sachant qu'un seul de vos cheveux ne peut périr, vous posséderez votre âme dans la patience: *Capillus de capite vestro non peribit. In patientia vestra possidebitis animas vestras.* (S. Luc, XXI, 18 et 19.)

Je ne parle pas ici de votre amour pour la croix, fondé sur ce que Jésus-Christ l'aime et qu'il y est attaché ; je ne dis pas que vous recevez les adversités avec joie, mais avec une sainte défiance de vous-même, parce que vous connaissez leur utilité et votre faiblesse ; je ne dis pas que vous recevez les prospérités avec reconnaissance, mais avec crainte, parce que ce sont des soulagements nécessaires, mais dangereux. Je ne considère que votre parfaite tranquillité sous l'œil de Dieu qui voit tout, sous sa puissance qui peut tout, sous son action qui concourt à tout, et singulièrement dans les bras de son amour, qui veut tout ce qui est votre bien. Mais votre repos est tout divin, et je ne saurais le peindre : j'aime mieux admirer en silence ce que la grâce et la vertu font en vous, ce que les saints vous ont enseigné par leur doctrine et par leurs exemples, ce que les bons anges cultivent avec tant de soin et ce que les mauvais gardent avec tant d'envie, ce que les impies blasphèment et ce que toutes les âmes justes s'efforcent d'imiter.

O Marie, je reconnais bien, à cette paix intérieure, à cette joie intime qui inonde l'âme soumise et conforme à la volonté de votre Fils, la conduite de Celui qui disait : « Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix ; mais je ne vous la donne pas de la même manière que le monde la donne. » *Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis: non quomodo mundus dat, ego do vobis.* (S. Jean, XIV, 27). O parfait exemplaire du Sauveur, obtenez-moi la même soumission à sa volonté, afin que j'aie part à sa paix ineffable.

Ainsi soit-il.

Le Bienheureux Berchmans.

Le bienheureux Berchmans avait pour Marie les plus tendres sentiments de la piété filiale. De tous ses plaisirs, le plus pur et le plus doux était de s'entretenir des grandeurs et de l'amour de l'auguste mère de Dieu ; il en cherchait attentivement l'occasion dans toutes ses conversations, et, afin de le pouvoir faire avec plus de fruit, il avait enrichi sa mémoire des plus beaux passages écrits à la louange de la Reine du ciel. Son bonheur le plus grand était de rencontrer quelque pieux ami, disposé à s'entretenir de quelque prérogative de Marie. Lorsqu'il ne trouvait personne avec qui il pût parler de sa douce souveraine, il se retirait dans une chapelle du Collège Romain, dédiée à la Reine des anges, où il allait s'entretenir avec elle, l'appelant avec une confiance filiale sa bonne

mère. Berchmans était tellement persuadé de l'excellence du chapelet, que, lorsqu'il allait prendre ses repas, il le baisait respectueusement et le mettait à son cou ou à son bras, afin de ne le point perdre de vue.

Il le portait toujours sur lui comme une précieuse relique, et il se plaisait à dire qu'il avait trois trésors qui lui étaient très chers et avec lesquels il désirait mourir : son crucifix, son chapelet et son livre de règles. Il eut, en effet, la consolation de mourir avec ces chers objets de sa dévotion et en tenant son rosaire à la main. Il dit à l'un de ses condisciples, la veille de sa mort : « J'aime Marie, je l'ai toujours aimée ; j'ai une ferme espérance de la vie éternelle, appuyé sur sa protection. »

---

14 MAI.

Adoration des mages.

—

MANIFESTATION DU SAUVEUR. — RESPECT HUMAIN ET GÉNÉROSITÉ DANS LE SERVICE DE DIEU.

DIVISION : La foi des mages est admirable 1° dans son principe, 2° sa persévérance, et 3° sa consommation.

Vidimus..., et venimus.
Nous avons vu..., et nous sommes venus. (*Évangile selon S. Matthieu*, ch. II, v. 2.)

A la naissance de l'Enfant-Dieu, un astre miraculeux avait paru, et des mages, sages de l'Orient et observateurs attentifs du ciel, l'avaient aperçu. Instruits par les oracles et sans doute éclairés par une inspiration intérieure de la grâce, ils comprirent que cet astre était l'étoile prophétique, et ils allèrent chercher le nouveau Roi pour lui offrir leurs hommages. L'étoile marchait devant eux et leur traçait la route. Au-dessus de Jérusalem, elle disparut. Les mages, se croyant au terme de leur route, entrent hardiment dans la ville royale, et demandent où est le Roi des Juifs qui vient de naître. En entendant parler de la naissance d'un nouveau roi, Hérode, qui régnait

alors, trembla, et Jérusalem trembla avec lui. Les docteurs de la loi s'assemblent ; ils interrogent les prophéties, et déclarent au roi épouvanté que c'est à Bethléem que le Messie doit naître. Les mages sortent donc de Jérusalem, et l'étoile se montre de nouveau à leurs yeux, et ils furent réjouis. Elle les conduisit jusqu'au lieu où était l'enfant ; et, se prosternant, ils l'adorèrent, et lui offrirent l'or, l'encens et la myrrhe.

Heureuse mère de notre Dieu, vous assistez en spectatrice attentive aux magnifiques scènes qui se déroulent sous vos regards maternels. Ah ! nous vous en conjurons, ouvrez nos esprits à l'intelligence des mystères de cette adoration dont vous fûtes l'heureux témoin ; embrasez nos cœurs du désir de suivre la voie qui nous y est montrée, pour que cet enfant que vous appelez votre Fils soit de plus en plus connu et aimé.

Admirons, mes frères, dans une première contemplation, la foi des mages, pour ensuite en apprécier la générosité, qui résiste à tout respect humain.

I. — Le caractère surnaturel éclate de toutes parts dans la vocation des mages, que nous la considérions en son principe, sa persévérance ou sa consommation. La foi, en effet, est un don divin, un don gratuit, qui doit venir d'en haut ; et tel fut le principe de la foi de ces Orientaux : une étoile, c'est-à-dire, une inspiration d'en haut, un miracle, un prodige surnaturel ! La grâce opère

dans leurs cœurs ; ils y sont fidèles, ils suivent la voix de Dieu. Mais que feront-ils, alors que, arrivés à Bethléem, ils trouveront un pauvre enfant couché sur la paille d'une misérable crèche ? Ah ! ne craignez rien : c'est la foi qui guida leurs pas, c'est encore la foi qui éclairera de sa lumière divine leur esprit confondu. L'étable n'a rien de repoussant pour eux, les langes ne les offensent point, un Dieu enfant n'a rien qui les scandalise. Ils se prosternent, ils adorent le Verbe éternel sous la forme d'un petit enfant ; ils reconnaissent la force dans l'infirmité, le Seigneur et le Roi sous cette frêle apparence, si capable, ce semble, de les étonner et de les décourager. Regardez-les : ils soulèvent leurs têtes inclinées longtemps jusqu'à terre, et, demeurant agenouillés, ils vont faire hautement un acte de la foi qu'ils viennent de recevoir, ils vont confesser la divinité de Jésus-Christ, et reconnaître les deux grands mystères de l'Incarnation et de la Rédemption du monde, qui leur ont déjà ouvert les yeux à la vérité. Regardez encore, mes frères ; voyez : leurs regards trahissent le saint respect dont ils sont saisis ; leurs mains, tremblantes d'une sainte émotion, offrent l'or, l'encens et la myrrhe. L'or sera un symbole de leur foi à la royauté de l'enfant qu'ils adorent ; en offrant l'encens, ils confessent sa divinité ; enfin, voici la myrrhe, cet aromate précieux qui servait à embaumer les corps : elle est aussi présentée à l'Enfant-Dieu, pour recon-

naître son humanité dans une chair passible et mortelle.

II. — Suivons maintenant, mes frères, le développement de l'esprit de foi chez ces nobles Orientaux, et appliquons-nous, sans ménagements comme sans flatterie, les leçons sublimes qu'ils nous ont données. Le firmament étincelle d'un nouveau feu, un brillant météore s'est montré là où, dans leurs longues observations du ciel étoilé, les mages n'avaient vu jusqu'alors que l'espace. Qu'est-ce donc que cet astre nouveau qui se montre à nos yeux étonnés, contrairement à toutes les données et à toutes les prévisions de la science? ne serait-ce point cette étoile prophétique qu'un de nos pères entrevoyait dans le lointain des âges, et dont il prédisait la naissance miraculeuse? Mais qu'est-ce donc? Le jour s'est fait, tous les feux du ciel se sont éteints à l'approche de l'astre du jour, et la petite étoile brille d'un nouvel éclat, tout à côté du géant qui devrait la couvrir des flots de sa lumière! Il n'y a plus à en douter, c'est l'étoile de Jacob. La vocation de Dieu s'est manifestée, la voix du Très-Haut s'est fait suffisamment entendre, et voilà que les mages songent au départ. O promptitude admirable! ô docilité parfaite, qui n'est plus guère qu'un vain nom, respecté sans soumission pratique! Et cependant, ce n'est plus une petite étoile qui nous transmet la voix de Dieu, ce sont des milliers de canaux que la miséricordieuse bonté du Seigneur

a semés sur la route de notre vie : les enseignements de la foi éclairent notre esprit, les commandements et la morale de l'Évangile nous sont parfaitement connus, les sacrements réchauffent et entretiennent dans nous la vie de la grâce, la parole de Dieu retentit à nos oreilles, et nous ne savons plus ce que de pauvres idolâtres savaient pourtant si bien. Voyez-les !... Il faut quitter le sol de la patrie toujours si cher, surtout quand l'heure du départ a sonné ; il faut laisser une famille, et pour aller où? vers qui ? Ah! leur esprit ne fait point ce raisonnement insensé. Dieu a parlé et Dieu sait ce qu'il veut de nous. Que nous importent les révoltes de notre raison ? Dieu n'est-il pas le maître et le père ? Suivons sa voix! Et les voilà sur la route qui mène à Jérusalem. Après plusieurs jours de cette marche que le Ciel devait contempler en l'admirant, une épreuve survient, mais une épreuve terrible, comme Dieu sait en ménager aux âmes qu'il chérit : leur guide, leur consolation, leur lumière, l'étoile a disparu ! Leurs regards la poursuivent dans l'espace, la cherchent avec anxiété ; elle n'est plus sous leurs yeux : peut-être Dieu s'est retiré ! peut-être sont-ils le jouet d'une illusion trompeuse ! Et ils se trouvent sur la terre étrangère, au cœur d'un royaume dont ils ne connaissent ni les lois ni le gouvernement. Que feront-ils ? O vous, âmes pieuses, que la main du Seigneur afflige quelquefois en retirant ces grâces de faveur, ces consola-

tions intimes qui vous faisaient nager dans un océan de délices, regardez les mages ! Eux, ils ne se découragent point, oh ! non. La foi vit dans leur cœur, elle y vit avec une énergie que rien n'émoussera, et ils franchissent hardiment les portes de la ville ouvertes devant eux. « Où est le Roi des Juifs qui vient de naître ? » demandent-ils avec ce courage qui inspira les martyrs. — « Le Roi des Juifs ! mais, insensés, que dites-vous ? ne savez-vous donc pas qu'ici règne un monarque soupçonneux, jaloux de sa couronne et prêt à tout sacrifier pour la conserver à lui et à sa race? ne savez-vous donc pas qu'Hérode peut vous faire périr ? » — « Hérode ! Hérode ! ah ! qu'on nous mène à son palais, qu'on nous présente au roi ! C'est à lui, c'est à lui que nous demanderons où est le Roi des Juifs qui vient de naître ! » — « Mais, nobles étrangers, vous ignorez peut-être que notre pays est sous la domination des Romains, que c'est d'eux que nous recevons et nos rois et nos gouverneurs ? On va rire en vous entendant demander la demeure d'un petit enfant, qui ne sera peut-être jamais roi. » — « Et que nous importe, à nous, le rire des insensés ? Est-ce sur le *qu'en dira-t-on* que nous devons régler notre conduite ? La foi qui nous dirige a un motif plus noble. Habitants de Jérusalem, dites à Hérode que des étrangers demandent où est le Roi des Juifs qui vient de naître. » Ils sont introduits ; ils renouvellent, le front haut et

sans respect humain, leur demande. Hérode se trouble, il ne sait que répondre. Hérode ! que crains-tu ? Le roi dont on cherche la demeure n'en veut pas à ta couronne, son royaume n'est pas de ce monde. Cependant les docteurs sont appelés, la synagogue s'assemble, et la parole de Dieu se fait entendre aux mages : « Bethléem a vu naître le Sauveur que vous cherchez. »

Qu'elle est belle, mes frères, cette scène de l'Évangile ! et qu'il serait édifiant pour nous d'en étudier les moindres détails ! Voyez, que d'instructions dans ce peu de mots ! La synagogue n'est-elle pas la figure de cette Église que Dieu a posée comme un phare lumineux qui domine toutes les tempêtes ? Semblables aux mages, quand le doute surgira dans notre âme, quand la voix de Dieu ne se fera plus entendre, recourons aux docteurs, comme à ceux que Dieu établit ministres et dispensateurs de ses mystères. Le prêtre ! il a une mission d'en haut : recourons à lui. Il saura bien trouver, dans sa charité, dans sa science des saints livres, dans sa mission surnaturelle, de quoi nous éclairer, nous diriger et nous consoler.

Hâtons-nous de suivre encore les mages. Oh ! comme ils s'empressent de quitter le palais, la ville royale, pour voler dans cette pauvre bourgade dont on leur a dit le nom, et qui renferme le plus précieux des dons faits par Dieu à la terre. L'épreuve alors finit : le Seigneur est content de

la fidélité de ses serviteurs, et l'étoile reparaît à leurs yeux, radieuse comme au premier jour de son apparition. Quelle joie ! quel bonheur ! mais surtout quel empressement ! Enfin, voici Bethléem, voici l'étable ! Est-ce bien là la demeure de l'enfant royal qu'ils sont venus adorer du fond de l'Orient ? Comment ! une chétive étable, la demeure des animaux !... Ces réflexions, les mages ne les font point. Ils ont franchi, dans le saint tremblement du respect, le seuil de l'étable, et ils se jettent la face contre terre! Silence!... ils adorent Dieu.....

Voyez maintenant cet or qui brille, cet encens qui répandra une suave odeur, cette myrrhe qui le préservera de la corruption. C'est à Jésus enfant que tout cela est offert ; c'est à Jésus enfant que nous l'offrirons, nous aussi. Présentons-lui, en union avec les mages, l'or, l'or pur, l'or qui a passé par le creuset, c'est-à-dire, l'amour pur, l'ardente charité qui ne connaît point de déguisement, qui ne sait pas ce que c'est que de balancer, de garder le moindre ménagement, quand il s'agit de Dieu ou du prochain. Présentons-lui encore l'encens, l'encens qui ne répand point son odeur suave tant que le feu ne l'a pas touché ; créature mystérieuse qui semble nous dire : Je ne deviens précieuse qu'en me perdant : apprenez de moi à vous oublier, à vous consumer, à vous sacrifier sans cesse, pour devenir une victime d'agréable odeur devant Dieu. Voyez surtout en

moi le symbole de la prière, qui monte comme un nuage odorant jusqu'au pied du trône de l'Éternel. Enfin, nous lui offrirons la myrrhe, cet aromate qui pénètre les chairs, pour consumer en elles tous les principes de la corruption ; nous le lui offrirons en signe de la mortification volontaire dont nous voulons désormais imprégner notre corps et pénétrer notre âme, pour la conserver pure et sans tache.

Divine mère de mon Jésus, transmettez, par votre intercession puissante et aimée, nos vœux et nos désirs à Celui qui ne veut rien de souillé dans son royaume : qu'il bénisse nos résolutions de générosité dans son service.

Ainsi soit-il.

Mort chrétienne d'un maréchal de France.

Une immense admiration tempère la douleur causée par la mort de l'illustre maréchal de Saint-Arnaud. On regrette le maréchal, on ne peut le plaindre. Il meurt sous les regards du monde, frappant un de ces coups d'épée qui comptent dans la vie des empires. Entre la Turquie qui se relève pour affranchir l'Église, et la Russie qui recule pour la délivrer, sur ces flots qui furent aussi son champ de bataille et dont les caprices terribles n'ont pas étonné son courage, il meurt dans un des plus vastes linceuls où la victoire ait enveloppé ses favoris.

Ce grand général était un illustre et fervent

chrétien. Au faîte et dans l'enivrement dangereux de toutes les prospérités, il se tourne vers Dieu, non pour obtenir la santé, mais pour mourir en chrétien.

Il avait une de ces natures sincères et franches qui ne fuient pas la vérité lorsqu'elles la voient, et qui ne craignent pas de la suivre. C'était durant son séjour à Hyères. Il fit venir chez lui le curé de cette ville, et, sans chercher de circonlocutions ni de détours, devant tous ceux qui étaient là, il lui dit simplement qu'il voulait se confesser. Le bon prêtre, surpris, tombe à genoux et rend grâces à Dieu, qui daigne ainsi parler au cœur des puissants du monde. Le maréchal, trop malade encore pour quitter sa chambre, fit ses Pâques chez lui, sans mystère, en présence de ses officiers, de toute sa maison, faisant venir jusqu'au soldat qui était de planton à sa porte.

Tel il avait été dans cette première occasion, tel il continua d'être. Guéri contre toute attente, rendu aux affaires, il ne négligea pas ses devoirs de chrétien ; il les remplit désormais comme il faut les remplir dans ces hautes situations où l'homme a, de plus que le commun des fidèles, le devoir de l'exemple.

Lorsque l'expédition d'Orient fut décidée et que l'empereur lui en eut donné le commandement, sa première pensée fut pour l'âme de ses soldats [1].

[1] Louis Veuillot.

Avant son départ de Constantinople, le glorieux vainqueur de l'Alma reçut les sacrements avec une grande piété. Quelques jours après, il est mort avec les sentiments de la résignation la plus chrétienne.

Pendant qu'il était ministre de la guerre, le maréchal de Saint-Arnaud envoya une riche offrande au sanctuaire de Notre-Dame de Verdelais, à laquelle sa pieuse mère l'avait consacré dans son enfance.

---

15 MAI

Présentation de Jésus au temple et Purification de Marie.

LE SERVICE DE DIEU

Division : Commentaire du récit évangélique : 1° Purification de Marie, humilité ; 2° Présentation de Jésus, obéissance ; 3° l'offrande, symbole de la simplicité ; 4° Siméon se dispose par la justice, la crainte de Dieu, l'espérance, l'esprit de foi et la fidélité à la grâce ; 5° cantique de Siméon, inspiré par l'amour ; 6° prophétie de Siméon, raisons des épreuves que Jésus fait subir à sa sainte mère ; 7° Anne la prophétesse se dispose à la venue de Jésus par la pureté, l'assiduité au temple, la mortification, la prière et le zèle.

Tunc dixi : Ecce venio.
Alors j'ai dit à mon Père : Me voici.
(*Psaume* XXXIX, v. 8.)

L'esprit se perd, mes frères, dans la foule de réflexions et de sentiments qui naissent spontanément à la méditation du mystère

sur lequel je me propose de fixer ce soir vos regards les plus attentifs. Mais, quelle que fût ma résolution bien arrêtée de vous entretenir sur une des circonstances de la purification de Marie au temple de Jérusalem, j'éprouvais un si profond embarras à choisir entre tant de merveilles, que je me vois obligé de vous inviter à suivre avec moi le récit évangélique. Les instructions pratiques naîtront en foule sous nos pas, et, à mesure que nous avancerons dans l'étude de cette scène admirable, nous comprendrons mieux l'enthousiasme de la sainte Église, toutes les fois que le cycle de l'année chrétienne ramène cette joyeuse fête de la Purification.

De cette méditation, mes frères, ne manqueront pas de ressortir une pressante exhortation et un admirable modèle de la manière dont nous devons nous vouer au service du Très-Haut. Mais j'ai hâte de satisfaire l'impatience de votre piété filiale !

Après que les jours de la purification de Marie furent accomplis selon la loi de Moïse. L'entendez-vous, mes frères ? Les jours de la purification de Marie! Ah! cette loi mosaïque étaitelle donc faite pour notre mère ? Eh quoi ! mon auguste Reine, y avez-vous songé? Vous soumettre à un précepte humiliant, vous dont les anges admirent la virginale beauté, vous que le Père céleste fit immaculée dans votre conception, vous que le Fils a conservée pure au jour de sa venue

en ce monde, vous enfin que l'Esprit jaloux appelle sa toute belle ! Oh ! quelle leçon pour notre orgueil ! Pouvons-nous bien hésiter encore, après cela, à accepter des humiliations si méritées, lorsque notre mère accepte celles qui étaient tant et si fort injustes ? Mais poursuivons.

Ils le portèrent à Jérusalem, afin de le présenter au Seigneur, ainsi qu'il a été écrit dans la loi de Dieu, que tout mâle en naissant sera appelé le saint du Seigneur. Jésus, mes frères, n'était pas venu pour détruire la loi, son but était de la remplir (Matth., v. 17); et il nous en a donné, dès sa naissance, de bien beaux exemples. Par amour pour l'obéissance, il consent à se laisser confondre parmi les enfants des Juifs, il veut bien paraître avoir besoin d'un rachat pour s'appartenir lui-même; et le Roi des rois, le Maître du ciel et de la terre, se laisse porter, selon la loi de Moïse, à Jérusalem, pour y être présenté au Seigneur. Suivons, mes frères, ces trois augustes personnages, et, les rejoignant respectueusement sur leur route, supplions l'un des deux saints parents de Jésus de nous obtenir de son divin fils l'amour, l'estime et la pratique de l'obéissance à la loi de Dieu, manifestée par les intermédiaires de ses volontés infiniment adorables.

Ils allaient à Jérusalem, *afin d'offrir en hostie, selon la loi du Seigneur, deux tourterelles ou deux petits de colombes.* C'était l'offrande du pauvre, et le Roi des pauvres n'en voulut point

choisir d'autre. O heureuses tourterelles, choisies pour exprimer la simplicité du sacrifice offert à Dieu par un Dieu venu sur la terre pour nous apprendre à obéir et à nous soumettre ! Charmante simplicité, mes frères, dont notre Dieu s'est montré si fort amateur, que, pendant toute sa vie au milieu des hommes, il préféra constamment les simples et les petits aux grands et aux superbes. Son Église fut fondée sur des bases humbles et méprisables aux yeux des hommes. Lorsqu'il voulait instruire ses apôtres et les rendre semblables à lui, il ne leur proposait pas d'autre exemple que les petits enfants, où vous trouverez réunies, dans un ineffable mélange, la candeur la plus innocente et la simplicité la plus angélique. Vaine prudence, les chrétiens doivent te mépriser ; et si notre Sauveur nous recommandait de veiller comme des serpents, tout en restant simples comme des colombes, nous ne saurions oublier l'admirable réflexion du doux évêque de Genève : « Pour moi, je donnerais mille serpents pour une colombe. »

Et voici qu'un homme vivait à Jérusalem, nommé Siméon ; et cet homme était juste et craignant Dieu, attendant la consolation d'Israël, et le Saint-Esprit était en lui. Il avait reçu une promesse du Saint-Esprit qu'il ne mourrait point avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Il vint au temple conduit par l'Esprit, au moment où les parents de Jésus condui-

saient l'enfant pour accomplir la loi à son égard. Que d'enseignements, mes frères, en fort peu de mots! Admirez les préparations du saint vieillard à la venue du Messie, afin d'en conclure les dispositions que vous devez apporter aux visites de la grâce et aux inspirations du Ciel. Siméon était juste, parce qu'il observait de son mieux tous les préceptes de la loi. Ne se bornant point, comme les pharisiens hypocrites, à en accomplir les observances purement extérieures, il pénétrait jusqu'à l'esprit, et reflétait dans sa conduite un intérieur digne de faire l'admiration des anges. Il s'appliquait à ne rien omettre des choses essentielles, tout comme il s'étudiait à se montrer fidèle dans les plus petites choses. Siméon était encore animé de la crainte de Dieu, qui, selon le langage de nos saints livres, est le commencement de la sagesse : *initium sapientiæ timor Domini.* Attendant la consolation d'Israël, il entretenait précieusement son âme avec cette belle vertu d'espérance, dont le Seigneur nous a fait une loi formelle et expresse. Aussi le Saint-Esprit habitait-il en lui, c'est-à-dire qu'il lui avait ouvert le temple de son âme, pour l'y laisser prendre une demeure stable et permanente, et pour suivre toutes les inspirations dictées par des motifs et des principes surnaturels. Enfin, il vint au temple, poussé par cet esprit divin, et sa fidélité à la grâce lui valut la faveur insigne de presser sur son cœur Celui qu'il sou-

haitait de voir pour mourir. Ne l'oublions pas, mes frères, et retirons de tout ceci la conclusion que la meilleure disposition à apporter au service de Dieu est d'imiter Siméon dans sa justice, sa crainte du Seigneur, son esprit de foi et sa fidélité à la grâce. Par là nous aurons droit d'aspirer aux mêmes récompenses que nous allons méditer.

Siméon prit l'enfant dans ses bras, et, bénissant Dieu, il dit : « Maintenant, Seigneur, vous renverrez en paix votre serviteur, parce que mes yeux ont vu votre salut, ce Sauveur que vous avez préparé pour les peuples, lumière destinée aux gentils, gloire d'Israël votre peuple. » Admirez, mes frères, l'effet de la grâce de Dieu. Siméon prend l'enfant dans ses bras ; et à peine ce doux Sauveur a reposé sur sa poitrine, que l'esprit du saint vieillard est éclairé des lumières divines, que son cœur, échauffé par l'amour, déborde de tendresse, éclate en transports, se répand avec une enivrante profusion. J'ai vu mon Jésus, je veux mourir ! Oui, je veux mourir, parce que je sens bien qu'un pareil bonheur n'est pas de ce monde, qu'il ne saurait du moins y durer. Je veux mourir, aller vite au ciel ou aux limbes, d'où j'aspirerai plus sûrement et plus prochainement à la suave félicité de ce lieu d'ineffables délices où j'aimerai sans fin, où je verrai sans fin le salut d'Israël. Votre cœur ne s'est-il pas senti ému,

mes frères, à ces élans prophétiques, à ces sublimes aspirations d'un cœur brûlant ? Pourquoi donc n'éprouvons-nous point les mêmes tendresses, les mêmes désirs ? Ce n'est plus entre nos bras que Jésus vient reposer, c'est dans notre cœur qu'il descend ; ce n'est plus sur notre poitrine que le divin enfant se laisse presser, c'est au fond de notre âme qu'il consent à se faire prisonnier d'amour. Ne l'avez-vous pas senti, le bien-aimé des âmes fidèles ? ne l'avez-vous pas entendu parler de douces paroles, vous verser à profusion des torrents de grâces, toucher l'intime de votre être jusque dans ses fibres les plus délicates ? O honte ! ô misère et indifférence du cœur humain ! Je le dis en rougissant, un vieillard devient prophète en touchant Jésus ; et je demeure tiède, je deviens plus lâche, en me nourrissant de Jésus ! C'est cependant le même Dieu, mais les dispositions préparatoires diffèrent étrangement.

Cependant le père et la mère de Jésus admiraient ce qu'on disait de lui, et Siméon les bénit et dit à Marie, sa mère : « Voici qu'il a été posé comme ruine et résurrection de plusieurs en Israël, comme signe de contradiction. Un glaive percera votre âme, afin que les pensées de plusieurs cœurs soient révélées. » Il ne saurait entrer dans le but de cette instruction, toute destinée à célébrer les gloires de notre mère, de développer ici les profonds mystères

renfermés dans les paroles prophétiques du saint vieillard. Bornons-nous à observer que Dieu voulut diminuer la joie de Marie, en lui faisant prédire, dès le principe, qu'il serait en butte aux outrages et aux persécutions des hommes. « Cet enfant sera pour le monde un signe de contradiction, et un glaive de douleur percera votre âme. » O mon Jésus ! pourquoi déchirer ainsi d'avance le cœur si tendre et si aimant de votre auguste mère ? pourquoi le traiter ainsi, ce cœur qui vous a tant aimé ? Je vous entends me répondre que Marie devait passer par les épreuves les plus rigoureuses pour son éminente vertu ; que Marie devait vous ressembler par ses souffrances, que Marie devait éprouver la vérité de cet axiome de la perfection chrétienne : « Les souffrances sont le partage des âmes préférées. »

La sainte Vierge a révélé à sainte Mechthilde qu'à ces paroles de Siméon, toute sa joie s'était convertie en tristesse : car, selon sainte Thérèse, bien qu'elle sût déjà que son fils devait s'immoler pour le salut du monde, c'est alors qu'elle vit se dévoiler devant elle toutes les particularités du supplice qui lui était réservé. Elle connut alors qu'il ne devait trouver devant lui que contradictions : contradiction dans ses doctrines, puisqu'au lieu d'être cru, il devait s'entendre appeler blasphémateur : « Il a blasphémé, il mérite la mort », s'écria l'impie Caïphe, au moment où Jésus déclarait être le fils de Dieu ; contradiction dans

l'estime de sa personne, car, tout issu qu'il était d'une race royale, il fut traité comme un homme obscur : « Celui-ci n'est-il pas le fils d'un artisan? n'est-il pas simplement le fils de Marie ?» Il était la science même, et il fut réputé un ignorant : « Comment est-il instruit dans les lettres, lui qui ne les a point étudiées ? » Il fut jugé un faux prophète : « Et ils le couvraient d'un voile, et ils le frappaient au visage, en disant : « Eh bien ! pro-« phétise donc, et nomme celui qui t'a frappé. » Il fut traité d'insensé : « C'est un fou : pourquoi êtes-vous ainsi à l'entendre ? » Il fut traité de criminel, d'ami des gens de mauvaise vie : « C'est un homme de mauvaises mœurs, ami des publicains et des pécheurs. » Il fut traité de magicien : « S'il chasse les démons, c'est au nom de Béelzébuth, qui est le prince de l'enfer. » Il fut traité d'hérétique et de démoniaque : « N'avons-nous pas raison de t'appeler Samaritain et possédé du diable ? » En un mot, il fut jugé si criminel, qu'il n'y avait pas même besoin de l'entendre pour le condamner, ainsi que les Juifs crièrent à Pilate : « S'il n'était pas un malfaiteur, nous ne l'aurions point amené devant vous. » Il fut contredit dans son âme, quand le Père éternel, pour laisser son cours à la justice divine, refusa d'exaucer son Fils qui disait : « Mon Père, faites, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi. » Il fut contredit dans son corps : il suffit de rappeler ses pieds et ses mains percés de clous, ses membres lacérés,

son visage couvert d'opprobres, et enfin sa mort douloureuse sur le bois infâme de la croix. Marie, ajoute saint Bernard, voyait d'avance Celui qui est la force des saints tomber en agonie, la beauté du paradis s'effacer, le Roi du monde garrotté comme un criminel, le Créateur de toutes choses succomber sous les outrages et les violences, et le Roi du ciel indignement couronné d'épines et traité comme un roi de théâtre.

Enfin, mes frères, portez votre attention sur un dernier témoin de la purification de Marie. *C'était Anne la prophétesse, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser ; elle était très avancée en âge, et n'avait vécu que sept ans avec son mari ; cette veuve avait quatre-vingt-quatre ans; elle ne sortait point du temple, jeûnait et priait Dieu jour et nuit. Étant survenue en ce moment, elle louait le Seigneur, et parlait de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.* Ajoutons aux dispositions que nous avons admirées chez le saint vieillard celles que l'Esprit de Dieu nous convie à contempler chez cette pieuse veuve : sa pureté, son assiduité dans le temple du Seigneur, son zèle, son esprit de mortification, son amour de la prière. Voilà ce que nous tâcherons de faire reluire dans notre conduite, pour mériter, comme elle, de voir, de louer et d'aimer Dieu à jamais.

Ainsi soit-il.

Les Vœux d'une pieuse servante de Marie.

La vénérable Victoire Strata vécut dans trois états différents : elle fut épouse, veuve et religieuse, et dans ces trois états elle montra une dévotion particulière pour la sainte Vierge. Avant d'avoir perdu son mari, elle prenait son fils dans ses bras et l'offrait à Dieu et à la sainte Vierge afin qu'un jour il se consacrât à leur service. Et sans doute Jésus et Marie agréèrent ses offrandes, puisque les cinq ou six enfants qu'elle eut embrassèrent tous la vie religieuse et devinrent les serviteurs de Dieu et de sa très sainte mère. Victoire eut la douleur de perdre son mari ; dans son affliction, elle s'agenouilla devant une image de la sainte Vierge et la pria de prendre soin de ses enfants. Marie eut tant de compassion de cette pauvre mère, qu'elle lui apparut, la consola, et lui dit avec amour : « Victoire, ne crains rien, repose-toi sur moi du soin de ta famille ; je veillerai moi-même sur ta maison. Aie seulement à cœur de ne jamais reculer quand il s'agira du service de Dieu, et de l'aimer à l'avenir plus que les créatures. » Victoire renouvela ses protestations, et voulut faire entre les mains de Marie trois vœux : celui de vivre désormais dans une chasteté perpétuelle, de ne plus porter des vêtements de soie, et d'abandonner entièrement les réunions mondaines. Dans la suite, pour obéir à la mère de Dieu, elle fonda l'ordre de l'Annonciation de la

sainte Vierge. La dernière année de sa vie, elle dit confidemment à une religieuse qu'elle espérait, après sa mort, obtenir, par l'entremise de Marie, toutes les grâces qu'on lui demanderait. Quand un pauvre implorait son assistance et qu'elle ne pouvait lui donner aucun secours, elle récitait pour lui un *Ave Maria*, coutume qui s'est ensuite perpétuée dans son monastère. Victoire nous enseigne comment, dans toutes les positions de la vie, on peut servir la mère de Dieu.

---

16 MAI

Fuite en Égypte.

LA PROVIDENCE

Division : I. Marie est le modèle de notre soumission à la Providence par les quatre caractères qui éclatent dans les circonstances suivantes, savoir : 1° fuite en Égypte, promptitude de l'obéissance; 2° voyage dans le désert, résignation ; 3° séjour en Égypte, confiance; 4° retour d'Égypte, sainte indifférence. — II. Motifs de confiance en la Providence.

Oculi omnium in te sperant, Domine, et tu das escam illorum in tempore opportuno.

Toutes vos créatures, Seigneur, ont les yeux tournés vers vous et vous distribuez à chacune d'elles la nourriture en temps opportun. (*Psaume* CXLIV, 15.)

La cruelle jalousie d'Hérode ne pouvait manquer, mes frères, de se trahir par quelque acte de barbarie. Furieux d'avoir été trompé

par les mages et lassé d'attendre un retour sur lequel il ne comptait plus, il porta une loi féroce. Mais la colère ne lui fit point oublier la prudence du siècle ; et, de peur que Jésus ne fut pas enveloppé dans le massacre général qu'il allait faire exécuter, il ordonna d'étendre cette horrible barbarie jusqu'aux enfants qui atteignaient leur deuxième année accomplie d'existence. Colère et prudence, tout est vainement employé par les hommes aveugles pour déjouer les desseins du Tout-Puissant. Rien ne saurait s'opposer à leur exécution, et il sait, lorsqu'il le faut, employer des moyens miraculeux pour les faire réussir. C'est l'action de cette Providence que nous devons étudier ce soir dans la fuite et le retour d'Égypte, auquel l'enfant divin se soumit avec sa sainte mère. Dans une première réflexion, nous admirerons la confiante soumission de Marie en la providence du Père céleste ; et, dans une dernière partie, nous rappellerons les raisons principales qui nous obligent à suivre les exemples de notre mère sur ce point important de la vie chrétienne.

I. — Un ange fut envoyé du ciel à Joseph et lui dit : « Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, et fuyez en Égypte. » Joseph se leva aussitôt, et suivit sans hésiter les ordres du Très-Haut.

Ici, il me semble que l'esprit de Marie doit être en proie aux réflexions les plus capables d'effrayer une autre vertu que la sienne. Et d'abord, pourquoi Dieu ne s'adresse-t-il pas à elle, qui est

la mère ? pourquoi se servir d'un intermédiaire entre le père et la fille, entre l'époux et l'épouse, entre le roi et la reine? Cette objection de l'amour propre, loin d'humilier la très sainte Vierge, l'a réjouie, parce qu'elle lui fournit une première occasion de se montrer obéissante et soumise aux ordres du Dieu souverainement bon, quel que soit d'ailleurs le canal dont il veut bien se servir pour les transmettre.

Mais voici une réflexion tout autrement effrayante. Comment se fait-il que ce Fils bien-aimé du Père, cet Enfant-Dieu, se trouve réduit à un si triste expédient, que de fuir la colère d'un roi de la terre, lui, le Seigneur des seigneurs et le Roi des rois ? Peut-être Joseph s'est-il trompé ? N'a-t-il pas pris pour la réalité le rêve d'une imagination effrayée ? Marie ne saurait avoir oublié la façon miraculeuse dont le Verbe fait chair est descendu dans son sein virginal ; elle ne saurait déjà perdre de vue cette étoile admirable qui conduisit à ses pieds les rois de l'Orient ; elle entend encore les concerts des anges qui célébrèrent la gloire du nouveau-né. Comment donc et pourquoi Dieu permet-il que son Verbe soit exposé à de pareilles avanies, à d'aussi humiliantes tribulations ? Est-ce bien là Celui qui, un jour, doit sauver, racheter et rétablir Israël ? O contraste de force et de faiblesse ! ô humiliation d'un présent qui ne s'accorde point avec les promesses glorieuses de l'avenir ! Aveuglément sou-

mise aux ordres de la Providence, Marie sait que les desseins du Tout-Puissant sont impénétrables, elle ne cherche point à en interroger les profondeurs : elle prend entre ses bras l'Enfant-Dieu, et, ne craignant rien, parce que Jésus est avec elle, elle court sur la route d'Égypte. Elle part sans autre étoile que l'obéissance, sans autre nourriture que la volonté divine, sans autre appui que l'abandon à la Providence, sans autre richesse que Jésus.

Les voilà donc, ces trois illustres voyageurs, au milieu des déserts ! La chaleur du jour les accable, leur respiration est oppressée par la soif et le vent brûlant ; les sables soulevés s'amoncellent autour d'eux, gênant leur marche soumise. Sans doute, la promptitude du départ, la pauvreté de la sainte famille ne leur avaient pas permis de prendre avec eux d'amples provisions de voyage. Peut-être même éprouvèrent-ils les tourments de la faim, les intempéries des nuits froides, dans une saison encore peu avancée... Oh ! que Marie devait souffrir des souffrances de Jésus ! Le voir, l'entendre se plaindre doucement à sa mère des privations du désert ; écouter son bien-aimé fils lui demander, par ses gestes innocents et déchirants, une goutte d'eau pour étancher sa soif brûlante, quel tourment pour une mère, et pour une mère comme Marie ! Oh ! n'est-il pas vrai, vous qui êtes mères, que ce dut être une épreuve affreuse pour ce cœur maternel ? n'est-il pas vrai

qu'il fallut à Marie une vertu plus qu'ordinaire pour ne point murmurer, pour se résigner, pour accepter avec joie cette souffrance ? O ma mère, je comprends une nouvelle vertu que je dois pratiquer dans ma soumission à la Providence, et je comprends que, si je dois être prompt à me résigner, je dois revêtir ma résolution d'un second caractère tout intérieur, dont vous me donnez un exemple salutaire. Avançons.

Les saints interprètes ne sont point d'accord sur le laps de temps qui s'écoula exactement depuis l'arrivée de Marie en Égypte jusqu'à son retour à Nazareth. Quelques-uns vont jusqu'à compter six et même sept ans. Quoi qu'il en soit, toujours est-il que ce séjour se prolongea assez longtemps pour faire éclater la persévérante confiance de notre auguste mère. L'exil devait cependant peser d'un poids bien accablant sur ce cœur si tendre et si sensible. Voir Jésus qui souffre et ne pouvoir le soulager autrement que par ses caresses maternelles ! manquer de tout, être éloigné de ceux de ces parents qui auraient pu, dans leur pauvreté, mettre du moins en commun le pain de la vie ! quel tourment, augmenté encore par cette pensée : « Qui sait s'il finira ? ou bien même finira-t-il un jour ? » Marie ne connaît point ces misérables sollicitudes. Jetée entre les bras de Dieu depuis que le Ciel devança pour elle l'heure du réveil de la raison, elle ne saurait se retirer de dessus ce cœur où elle goûte, sinon la

consolation, du moins la sécurité. Elle adore en silence les décrets du Seigneur, elle attend persévéramment et avec une humble confiance que l'heure du retour sonne. Pendant ce temps, l'œuvre de Dieu s'accomplit ; et Marie, la coopératrice du salut des hommes, la corédemptrice du genre humain, n'y met point obstacle : elle la favorise par une persévérante résignation. Les idoles sont renversées, la lumière éclaire les peuples assis à l'ombre de la mort, la gloire du seul Dieu véritable se fait jour, la vanité du paganisme est confondue, l'enfer frémit de rage en sentant s'évanouir son empire, tandis que le ciel adore en extase son enfant divin,qui prélude aux grandes œuvres pour lesquelles il descendit de son sein dans celui d'une vierge modeste et obéissante.

L'heure sonna enfin, et Dieu rappela son Fils de l'Égypte à Nazareth, ainsi que l'avait annoncé l'oracle. Le retour dut être bien joyeux pour le cœur de Marie ; mais Dieu eut soin de lui ménager de nouvelles privations à travers ce même désert qu'il fallut encore parcourir, sur l'ordre de l'ange. J'ai déjà constaté, mes frères, dans la soumission de Marie à la Providence, les trois caractères de promptitude, de résignation, de confiance ; je veux vous dire un mot, au sujet de ce retour d'Égypte, d'un dernier caractère, que j'appellerai, avec les ascétiques, la sainte indifférence. Vertu incomprise et oubliée même des

âmes qui font une profession spéciale de se tenir dans une parfaite indifférence vis-à-vis de ce que Dieu pourra demander de nous. Elle fait taire d'avance tous les choix personnels, tous les élans de volonté propre, toutes les vaines préoccupations de désirs prématurés.

La confiance de Marie fut récompensée de plusieurs manières : elle se rendit toujours plus agréable au Seigneur, elle contribua à l'extension du règne de Dieu dans les âmes, elle eut la joie de ramener le Fils de Dieu à Nazareth. Si nous aspirons aux mêmes récompenses, revêtons-nous des mêmes vertus. Mais, pour nous y exciter plus efficacement, étudions ici les motifs principaux qui nous font un devoir de cette soumission à la Providence.

II. — La Providence, mes frères, est cette incessante sollicitude de Dieu sur nous, qui fait qu'il ne nous arrive aucun mal, comme aucun bien, sans sa permission spéciale et formelle.

Voulez-vous, mes frères, des preuves de cette assistance et de cette protection providentielle ? Regardez autour de vous : la nature entière proclame la providence de son Créateur. Le brin d'herbe attend sa goutte de rosée, son rayon de soleil, pour croître et fructifier, et Dieu les lui envoie. Le petit oiseau, insouciant de sa vie et de sa nourriture, trouve le grain de blé dans le champ du Seigneur, la goutte de rosée au creux du rocher. Lorsque les angoises de la maternité

ont assoupli son instinct mobile et léger, il trouve, appendue aux épines des buissons, la toison chaude que la brebis y laissa, pour lui réchauffer et conserver sa petite couvée. Or, mes frères, si Dieu prend tant de soin d'un passereau, que les hommes estiment si peu, à combien plus forte raison prendra-t-il soin de nous, qui avons été créés à son image et à sa ressemblance ?

Sans distinction de bons et de méchants, Dieu prodigue à tous les hommes les trésors de ses tendresses. Il fait lever son soleil vivifiant sur les justes comme sur les impies. Ceux-là mêmes qui blasphèment son saint nom, se servent, pour blasphémer, de la parole qu'il leur a conservée, de la vie qu'il leur prolonge miséricordieusement. Ceux qui l'offensent, se servent des créatures, dont il leur a prêté providentiellement l'usage, pour lui déplaire et se montrer ingrats : nouveau motif pour nous d'espérer en la providence de notre Créateur et conservateur.

En effet, si Dieu ne permet pas qu'un seul cheveu soit arraché de la tête des impies blasphémateurs, des ingrats qui l'outragent, sans sa permission expresse, à combien plus forte raison prendra-t-il soin de ceux qui l'invoquent avec une filiale confiance ? Au moment de se séparer des disciples qu'il avait tant aimés, Jésus prononça une parole qui doit nous faire concevoir de bien hautes espérances : *Pater*, dit-il, *serva eos quos dedisti mihi :* « Mon Père, conservez

précieusement les fils que vous m'avez donnés. »
Pour moi, je les ai protégés, pendant ma vie au milieu d'eux ; à vous aujourd'hui de perpétuer mon œuvre à travers le temps et à travers les siècles. La prière de Jésus a été exaucée : de tous ceux qui se sont jetés amoureusement, aveuglément, entre les bras de la divine Providence, il est inouï qu'aucun ait été délaissé. Du reste, la parole prophétique est là : « Le Seigneur est proche de tous ceux qui l'invoquent. » *Prope est Dominus omnibus invocantibus eum.*

Cette Providence plus spéciale sur les justes est si évidente et si attentive, que le mal même tourne au bien pour eux : *Diligèntibus Deum omnia cooperantur in bonum.* Admirable sollicitude d'un Dieu, notre Créateur et notre Père, qui se sert de la douleur pour nous obtenir la félicité, des maladies corporelles pour nous faire acquérir la santé de l'âme, des privations pour nous enrichir, des séparations et des absences pour nous unir plus intimement à lui, des misères et des traverses de la vie pour nous aplanir le chemin qui conduit au ciel !

Marie l'avait compris, mes frères. Elle réalisa admirablement, dans sa conduite, le plus parfait modèle d'une confiance aveugle en l'adorable Providence ; elle n'oublia jamais, au milieu des plus douloureuses épreuves comme parmi les contradictions les plus émouvantes, que Dieu veillait sur elle, comme un père sur sa fille bien-

aimée, comme un époux sur son épouse adorée, comme une mère sur le berceau de son enfant. Ne l'oublions pas non plus, mes frères ; et, comme Marie, après avoir dit au Seigneur que les yeux de toutes ses créatures sont tournés vers lui, *oculi omnium in te sperant, Domine,* nous en recevrons la nourriture en temps opportun : *et tu das escam illorum in tempore opportuno.* Ainsi soit-il.

L'Héroïne des Alpes.

Pendant les guerres sanglantes qui ont eu lieu entre la France et les puissances alliées, les habitants des Alpes abandonnaient leurs vallées pour se soustraire à la fureur des Autrichiens, qui ravageaient le pays et souvent même enlevaient les femmes et les filles. Mais ces soldats barbares les poursuivaient jusque dans leurs retraites les plus profondes. Un d'entre eux, plus féroce encore que ses compagnons d'armes, eut la cruauté de tuer un père, parce qu'il osait défendre l'honneur de sa fille. Cette jeune vierge, effrayée, toute couverte du sang de son malheureux père, qui venait de mourir pour elle, prend aussitôt la fuite à travers les montagnes.

A la vue de cette jeune fille épouvantée et effleurant d'un pied léger la pointe aiguë des rochers, d'autres soldats volent à sa poursuite ; déjà ils sont près d'elle... ils vont l'atteindre... lorsque l'héroïque enfant, arrivée sur le sommet

le plus élevé du mont, s'arrête, mesure d'un regard perçant la profondeur du précipice, qui seul peut la mettre à l'abri des insultes des barbares, lève les yeux au ciel et s'écrie : *Mère de pitié, Vierge sans tache, secourez-moi !* et en même temps elle se précipite au fond de l'abîme.

Effrayés à leur tour, les soldats s'approchent de l'endroit où la jeune fille a dû se briser contre la pierre ; mais, ô prodige étonnant ! ils la voient à genoux, les mains jointes, les yeux levés vers le ciel, rendant grâces à *Notre-Dame de Bon-Secours*, qui l'a protégée d'une manière si miraculeuse dans cet affreux péril. A cette vue, les soldats, entraînés par une force toute-puissante, se prosternent, implorent le pardon de leur crime, publient dans toute l'armée l'étonnante merveille dont ils ont été témoins, et, à compter de ce jour, les Autrichiens cessèrent de commettre leurs horribles brigandages dans les pays où ils passèrent.

La jeune vierge, après avoir remercié la mère de Dieu, qui l'avait si visiblement protégée, alla chercher un refuge dans le camp des Français, qui, ayant appris sa délivrance miraculeuse, la prirent sous leur sauvegarde, et formèrent le dessein, pour perpétuer le souvenir d'un si grand bienfait, d'élever un autel en l'honneur de la Reine des anges dans le lieu même où la jeune vierge avait été miraculeusement sauvée.

---

17 MAI

Marie retrouve Jésus au temple de Jérusalem.

DEVOIRS ENVERS LES PARENTS.

Division : Récit évangélique : 1° Fidélité de la sainte Famille aux prescriptions de la foi ; 2° les épreuves ; 3° la recherche persévérante et amoureuse ; 4° le recouvre-vrement dans le temple, où nous devons imiter Jésus assis, écoutant et interrogeant ; 5° l'admiration ; 6° dialogue et résignation de Marie. — II. Nous devons honorer nos parents et leur rendre plusieurs autres devoirs : 1° parce que Jésus enfant nous en a donné l'exemple ; 2° parce qu'ils sont les représentants de Dieu ; 3° parce que nous leur devons de la reconnaissance ; 4°,parce que les saints livres nous y exhortent.

Et descendit cum eis, ...et erat subditus illis.
Il descendit avec eux, ...et il leur était soumis.
(*S. Luc*, ch. II, v. 51.)

Les fêtes de Pâques approchant, Joseph et Marie prirent avec eux l'Enfant-Dieu et le conduisirent à Jérusalem.Jésus avait atteint sa douzième année, et il paraissait attendre cette occasion pour nous révéler un des mystères les plus profonds de la sainte enfance. Dans l'impossibilité où je me trouve, mes frères, de choisir parmi les circonstances de l'Évangile qui nous le raconte, je préfère imiter la conduite des Pères

de l'Église, et méditer avec vous chacun de ces détails instructifs. Une première division nous permettra de suivre pas à pas le récit évangélique ; et dans une seconde partie, nous nous attacherons plus spécialement à nous appliquer les enseignements que l'enfant de douze ans nous donne vis-à-vis du respect, de l'obéissance et de l'amour que tous les hommes doivent conserver à l'égard de leurs parents. Sans autre préambule, je commence à entrer dans l'explication du récit de saint Luc.

I. — *Les parents de Jésus allaient toutes les années à Jérusalem, au jour solennel de Pâques*. Ses religieux parents, dit à ce propos saint Eucher, allaient chaque année à Jérusalem pour entendre lire et expliquer la loi, pour assister aux solennités, pour participer aux sacrifices. Ils servaient encore l'ombre de Celui dont ils possédaient la réalité : car toute cette cérémonie pascale signifiait la passion, la résurrection et toutes les autres actions prédites de la vie du Sauveur. Jésus assistait donc à une solennité dont il était la cause unique et totale. C'était lui qu'on immolait dans les agneaux, qu'on offrait dans tous les sacrifices. Sa mère aussi entendait chanter les louanges de son fils dans la loi et les prophètes, et elle comprenait que ces choses étaient dites de son bien-aimé.

Lorsque Jésus eut atteint sa douzième année, ses parents, selon leur coutume, montèrent à

Jérusalem, au jour de la fête; et, les jours de la solennité étant écoulés, l'enfant Jésus demeura à Jérusalem, et ses parents ne s'en aperçurent point. Modèle divin de l'enfance, Jésus jusqu'alors n'avait trouvé de bonheur qu'avec Joseph, dont il partageait les travaux, et aux côtés ou sous les regards de Marie, qu'il aidait, les chérissant l'un et l'autre et ne les quittant jamais. En les laissant repartir seuls cette fois, Jésus n'ignorait pas qu'il leur causerait, surtout à sa tendre mère, de vives inquiétudes et de cruelles alarmes ; mais ne fallait-il point qu'il s'occupât avant tout des choses qui regardent la gloire de son Père ? Néanmoins, lorsque le Seigneur se cache un instant aux yeux de l'âme qui l'aime, il ne sort point pour cela de son cœur ; souvent il ne se cache que pour se faire chercher avec plus d'ardeur et plus d'amour. Mais, pour trouver Jésus, il faut le chercher, non point au milieu des plaisirs et des délices du monde, mais parmi les croix et les mortifications, comme Marie le chercha. Nous allons, avec Origène, apprendre de Marie à chercher Jésus.

Eux, pensant qu'il était parmi ceux de leur connaissance, ils marchèrent tout un jour, puis ils le cherchèrent parmi leurs parents et leurs amis ; et, ne le trouvant point, ils retournèrent à Jérusalem pour le chercher. Cette douleur de séparation dut être atroce, mes frères. Elle avait été comme figurée dans la douleur des

deux parents du jeune Tobie, trop longtemps absent du foyer paternel : « Tobie le père », nous dit le Saint-Esprit, « commença de s'attrister à l'excès, avec Anne son épouse, et tous les deux se prirent à pleurer. Anne surtout ne pouvait se consoler, et, sortant chaque jour, elle regardait de toutes parts autour d'elle ; elle parcourait tous les chemins par lesquels elle espérait le voir revenir, afin de voir de loin, si faire se pouvait, le retour de son fils. » Elle fut encore figurée par Ruben, l'orsqu'il s'écriait : « L'enfant n'apparaît point, où irai-je ? » *Puer non comparet, et ego quò ibo ?* Et enfin, dans l'épouse des Cantiques qui a perdu son bien-aimé et s'écrie : « Je me lèverai ; je parcourrai la ville, les bourgs et les places ; je chercherai celui que mon cœur aime. »

O Dieu, ô Père éternel et tout-puissant, devait dire la pauvre mère, ô vous qui êtes très clément et très miséricordieux, il vous a plu de me donner votre Fils : voici que je l'ai perdu et que je ne sais plus où il est ! Rendez-le moi, ô Père ! délivrez-moi de cette amertume et montrez-moi mon fils. Puis, se tournant en esprit vers son Jésus, elle ajoutait : O mon fils très aimé, où êtes-vous ? Qu'en est-il donc de vous ? Chez qui demeurez-vous en ce moment ? Indiquez-moi où vous vous nourrissez, où vous vous délassez des chaleur du midi, où vous vous reposez pendant la nuit Enseignez-moi les moyens d'arriver à vous, ou revenez vers moi. Montrez-moi votre face, et je

serai sauvée. Que votre voix résonne de nouveau à mes oreilles. O vous qui habitez cette ville, si vous rencontrez mon bien–aimé, dites-lui que je le cherche, que je languis d'amour, que je meurs de ses rigoureuses épreuves.

Mes frères, voulons-nous ne point chercher vainement Jésus? cherchons-le avec persévérance : car il est plus facile au ciel et à la terre de passer que de ne pas trouver Jésus, en le cherchant de la sorte ; que de ne pas le recevoir, après l'avoir ainsi demandé ; que de ne pas arriver jusqu'à lui, après avoir frappé de cette manière.

En effet, *après trois jours, ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant.* Ils le trouvèrent dans le temple, assis, écoutant et interrogeant. Allons, nous aussi, chercher Jésus dans ses églises: nous l'y trouverons sans peine, pourvu que nous cherchions à favoriser le recueillement intérieur par une posture modeste, pourvu que nous y écoutions la parole sainte avec un respect profond, pourvu que nous interrogions notre Dieu, toujours prêt à nous répondre et à se faire entendre à nos cœurs.

Ce que voyant, ils admirèrent. La vue des perfections divines ne manque jamais de plonger une âme dans un étonnement mêlé d'un respectueux amour. Nous éprouverions cette vénération et ces sentiments, si nous disposions nos cœurs

à admirer les œuvres de Dieu. Mais notre esprit est habituellement trop distrait, notre cœur trop retenu par des liens charnels et terrestres, notre chair trop maîtresse dans nous, pour mériter des impressions qui firent les saints et dont nous trouvons aujourd'hui un éloquent exemple dans l'admiration de Marie à la vue de son fils. Elle ne l'interrompt point, elle fait taire l'empressement de son amour naturel, elle arrête les élans impatients de son cœur, elle écoute, elle voit, elle admire !

Enfin, *sa mère lui dit :* « *Mon fils, pourquoi en avez-vous agi ainsi envers nous ? Voici que, votre père et moi, nous vous cherchions dans la douleur.* » Sans doute, dit ici un onctueux orateur, elle a bien droit, cette pauvre mère, de parler à son fils des chagrins que sa longue absence a amassés sur son front. Mais, mes frères, Marie est née pour souffrir, je vous l'ai déjà dit une fois. Écoutez la réponse que lui fait Jésus : *Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas que je dois m'occuper aux choses qui regardent le service de mon Père ?*... O parole déchirante pour le cœur de Marie ! Voilà donc la seule consolation qui la dédommage de ses alarmes et de ses souffrances ! Pourquoi me cherchiez-vous ? O Jésus ! pouvez-vous le demander ? Elle vous cherche, parce qu'elle ne peut pas vivre sans vous ; elle vous cherche, parce qu'elle souffre depuis trois jours d'inexprimables douleurs ; elle

vous cherche, parce qu'elle est votre mère. Pourquoi me cherchiez-vous ? Fallait-il donc qu'elle s'en allât tranquille, après vous avoir perdu ? Oh! c'est un sacrifice que vous n'obtiendrez pas de son amour. Et toutefois, mes frères, Marie se garde bien de murmurer. Il est vrai que cette parole l'afflige, et d'autant plus qu'elle ne comprend pas encore le mystère de la conduite de son fils. Mais elle adore en secret des desseins qui sont encore cachés pour elle ; elle sait que les voies de la Providence, pour être impénétrables aux regards humains, n'en sont pas moins saintes et vénérables, que les rigueurs apparentes du Ciel sont souvent la preuve de l'amour que le Seigneur porte à ses élus : elle le sait, et elle se résigne.

II. — Ce que j'admire le plus et ce qui me frappe le plus, dans cette méditation d'une circonstance de l'enfance de Jésus, c'est, mes frères, l'obéissance admirable du Verbe fait chair envers Marie et son père nourricier. Puisqu'ils furent si étonnés de sa disparition, c'est qu'elle ne lui était pas habituelle, et qu'ils étaient accoutumés à ne le point voir s'écarter de l'obéissance et de la soumission qu'il avait daigné leur vouer. En s'écartant une seule fois, pour le service de son Père, de cette conduite ordinaire et admirable, il a voulu, ce me semble, nous apprendre que, dans un seul cas, nous pourrions nous croire libres et indépendants, dans le cas où nos parents nous commanderaient quelque chose de contraire à la loi de Dieu.

Cela est si vrai, que l'évangéliste ajoute incontinent : *Et descendit cum eis, et venit Nazareth, et erat subditus illis;* « et il descendit avec eux, et il vint à Nazareth, et il leur était soumis. » Un Dieu soumis à des créatures ! Qui ne rougirait de se refuser à lui ressembler ? Il leur était soumis !... Ces quatre paroles, si énergiques dans leur concision, nous devrions les graver au fond de nos cœurs, afin d'en faire comme le guide de notre conduite et son exhortation incessante.

Imitons, mes frères, notre Dieu dans son respect et sa soumission envers ses parents. Vous le savez, un père et une mère sont la manifestation sensible de la Divinité sur la terre : ils rendent visibles à tous les regards la providence, la bonté, l'autorité de Dieu. Le Seigneur leur a confié réellement la représentation de son souverain domaine, et ils nous commandent au nom du Très-Haut.

La reconnaissance, d'ailleurs, vient s'ajouter à ce motif d'autorité divine. Nous devons tout à nos parents : comment les oublier sans la plus monstrueuse ingratitude ? Une mère surtout ! ô mes frères, songez-vous bien aux trésors d'amour renfermés dans un cœur de mère ? N'est-ce pas elle qui nous porta neuf mois dans son sein, nous enfanta au milieu des douleurs, nous nourrit de son lait, veilla sur notre première couche, écartant de ce berceau aimé tous les dangers et tous les périls ? n'est-ce pas elle qui nous ouvrit le

chemin de la vie de ce monde, qui entr'ouvrit nos lèvres ignorantes pour leur faire bégayer les premiers mots dont elle nous enseigna la signification mystérieuse, qui dirigea notre esprit et notre cœur vers Celui qu'elle nous apprit à nommer le Père des cieux? Voyez l'enfant qui prie, fait judicieusement observer un excellent docteur de cet âge, agenouillé sur sa mère, les mains jointes, l'œil baissé, l'esprit attentif. D'où vient cette puissance ? La prière est une élévation de l'âme vers Dieu. Quoi ! cet enfant, qui n'a souci que de jeux folâtres, est capable de monter par-dessus les cieux ? C'est sa mère qui fait ce miracle.

Enfin, mes frères, les saints livres sont remplis d'exhortations au respect, à la soumission, à la reconnaissance, au dévouement envers les auteurs de nos jours. Le Seigneur l'a dit lui-même : « Honore ton père et ta mère, afin de vivre longtemps sur la terre. » Dans le livre des Proverbes, les citations abondent : «La couronne du vieillard, ce sont ses enfants. » Et ailleurs : « Écoute, mon fils, la voix de ton père qui t'a engendré; ne méprise point celle de ta mère : qu'ils se réjouissent tous deux de ta respectueuse affection. Par là, tu attireras des torrents de grâces sur ta tête, et tu seras orné de mille dons. Oh ! malheur, malheur à celui qui afflige son père, qui arrache des larmes à sa mère, parce qu'il est misérable et maudit!!!... » C'est bien, en effet, sur un monstre pareil que retombe de tout son poids la terrible

malédiction portée dans l'ancienne loi et inscrite au Deutéronome : « Maudit soit celui qui n'honore point son père et sa mère ! »

N'avais-je pas raison, mes frères, de dire, en commençant ce simple entretien, que le sujet abondait en enseignements pratiques et en exhortations pressantes ? Nous avons dû y recueillir de nombreuses résolutions : mettons-les vite aux pieds de Marie, et supplions cette bonne mère de les bénir, de les faire fructifier, et de nous obtenir la grâce d'y être à jamais fidèles.

Ainsi soit-il.

Les Enfants apôtres.

Nous recevons souvent des lettres de jeunes enfants, pleines de sentiments exquis dans un langage naïf. Une petite fille de douze ans nous écrit : « Monsieur le curé, j'ai fait ma première « communion dimanche ; je suis bien heureuse « et bien contente ; mais j'ai un grand chagrin : « papa n'a pas de religion du tout; il ne va point « à la messe le dimanche ; il ne prie point le bon « Dieu le matin et le soir. Si vous saviez comme « ça me fait de la peine de le voir se lever et se « coucher comme ça ! Je me dis : Il est pourtant « l'enfant du bon Dieu, et il ne lui dit jamais rien; « sûrement qu'il ne l'aime pas. Oh! que j'ai grand'- « peur que le bon Dieu le punisse! Avec cela qu'il « n'est pas fort, qu'il est obligé de se fatiguer « beaucoup tous les jours par son travail, et qu'il

« a quelquefois la fièvre et des faiblesses. S'il « mourait comme ça, oh ! qu'il serait malheu« reux et pour toujours ! Ces pensées-là me font « bien de la peine, parce que j'aime bien mon « papa et le bon Dieu aussi encore davantage, et « que je sais bien qu'il est mécontent quand on « n'a pas de religion. J'ai bien prié le bon Dieu « pour lui dimanche ; je lui ai offert ma commu« nion : eh bien ! le soir, il n'a pas prié le bon « Dieu. Quand je vis cela, j'en pleurai dans mon « lit, et il n'est pas du tout changé. Je vous dis « tout cela, pour que vous vous intéressiez bien à « lui. Je vais encore prier, et toujours. On dit que « la sainte Vierge fait de grands miracles pour « les pécheurs de l'Archiconfrérie, on m'en a cité « des exemples qui m'ont bien réjouie : c'est pour« quoi je vous supplie de prier l'Archiconfrérie « pour qu'elle prie le saint Cœur de Marie de con« vertir mon papa. Oh ! que je serais contente ! et « je vous conjure aussi de prier beaucoup pour « lui, surtout quand vous direz la messe. J'espère « que nous le gagnerons ; je vous l'écrirai tout de « suite. » (*Annales de N.-D. des Victoires.*)

---

18 MAI

Séjour de Jésus à Nazareth.

—

LE TRAVAIL

Division : I. Jésus travaille, et son travail est : 1° humiliant pour lui ; 2° glorieux et doux pour Marie. — II. Le travail 1° est nécessaire, parce que Dieu l'a commandé, parce qu'il peut nous faire acquérir de grands mérites, parce que Jésus nous en a donné l'exemple ; 2° il est méritoire, lorsqu'on le fait pour Dieu, lorsqu'on recourt aux pratiques de l'esprit de foi, lorsqu'on se ranime par les pensées surnaturelles.

Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare.

Le Fils de l'homme n'est pas descendu sur cette terre pour être servi, mais bien pour servir les autres. (*Évangile selon saint Matth.*, ch. xx, v. 28.)

Après le recouvrement de Jésus au temple, le divin Maître voulut rentrer dans la pauvre et modeste maison de Nazareth. L'adolescence commençait pour lui, et avec elle de nouveaux devoirs, auxquels il voulut se soumettre. Cette vie cachée va durer dix-huit ans encore, et, pendant ce temps, le Sauveur s'appliquera à laisser aux hommes les plus sublimes exemples des vertus les plus solides et les plus intérieures. Entrons respectueusement, mes frères, sous ce toit béni. Jésus travaille ! Age-

nouillons-nous en esprit aux pieds de ce divin ouvrier, et écoutons d'un esprit docile et soumis les leçons que son travail nous donnera.

Jésus travaille, nous devons aussi travailler : c'est tout le sujet et l'unique partage de notre entretien, ce soir.

I. — En descendant sur cette terre qu'il voulait sauver, le Sauveur aurait bien pu choisir une famille opulente, des parents fortunés selon le monde, une demeure moins indigne de sa magnificence infinie, des serviteurs et des valets toujours attentifs à ses ordres. Il l'aurait pu, sans aucun doute, lui qui est le roi du monde et le créateur de l'univers. Mais le Fils de l'homme n'était pas venu ici-bas pour être servi, il y venait pour servir : *non ministrari, sed ministrare.* Il choisit donc une pauvre demeure et de pauvres parents. Résolu d'accepter toutes les conséquences bien prévues de son libre choix, il se soumit d'avance aux peines et aux fatigues que sa vie cachée allait lui attirer. Joseph était pauvre, les temps étaient mauvais, car la domination romaine pressurait de son bras de fer la Judée conquise. Il fallait subvenir au faste des patriciens romains et pourvoir en même temps aux besoins urgents de la vie. A cela, ajoutez la petitesse du lieu que la sainte famille habitait. Nazareth ne pouvait fournir à tous ses habitants, la plupart pauvres, l'abondance de la vie. Un pauvre artisan, dans une ville pauvre, sans res-

sources et sans autre moyen pour se faire valoir que la sueur de son front et l'activité de son travail, devait rencontrer bien des obstacles pour vivre et pour nourrir Jésus et Marie.

Le Fils de Dieu avait prévu toutes ces choses, et, les prévoyant, il les avait acceptées avec résignation. Joseph mit donc entre les mains de son enfant adoptif les grossiers instruments de son art, et l'on vit le Maître du monde travailler dans l'humble boutique d'un ouvrier, sous sa direction et sous ses ordres. La raison humaine se révolte, elle ne veut pas accepter de pareils spectacles, elle crie à l'impossible et au blasphème. Mais l'homme charnel, l'homme terrestre, et — pourquoi ne le dirai-je pas après saint Paul ? — l'homme animal ne comprend pas les choses de Dieu : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei.* Quelque humiliante que fût la condition de travailleur, Jésus l'embrassa avec amour, et Joseph et Marie contemplèrent avec admiration leur Dieu soumis à la vie et aux labeurs de l'artisan, obligé de manger son pain à la sueur de son front.

S'il était humiliant pour le Sauveur, ce travail était bien glorieux pour Marie, il relevait étrangement la hauteur de sa maternité divine. Voir un Dieu enfant, adolescent et homme fait, se prêter à toutes les exigences d'une position misérable selon le monde ; manger le pain gagné par Jésus, se vêtir des vêtements que les labeurs du

divin ouvrier ont permis d'acheter, se reposer sous un toit dont les fatigues du Messie lui ont procuré le secourable abri, n'était-ce point là un noble sort pour la vierge de Nazareth ? n'y a-t-il point là de quoi relever la gloire d'une maternité déjà si glorieuse ?

Glorieux pour Marie, les labeurs de Jésus étaient encore doux et pleins de charme pour cette tendre mère. Oh ! quel bonheur ne devait-elle pas goûter à travailler avec Jésus, à voir Jésus travailler avec elle ; de travailler à côté de Jésus, et de voir Jésus travailler à ses côtés ! Oh ! ne semble-t-il pas, mes frères, que ces trente années de vie laborieuse et cachée durent être pour Marie une source intarissable d'extases continuelles et d'ineffables ravissements ?

Pénétrons, en effet, mes frères, dans cette humble boutique. Le silence n'y est interrompu que par le grincement du fer ou les sourds murmures du bois qui se laisse façonner. Joseph travaille dans un saint recueillement, et Marie se tient non loin de lui, occupant les loisirs de son ménage aux modestes labeurs des personnes de sa condition. Jésus aide Joseph, il paraît absorbé dans son travail. Mais tout à coup Marie a levé ses regards, et ils ont rencontré les regards de Jésus : un ineffable sourire s'échange entre ces créatures privilégiées. L'Enfant-Dieu laisse tomber une parole de ses lèvres divines ; il a dit : « Ma mère ! » Dans l'enivrement de l'amour maternel,

Marie a répondu : « Mon fils ! » Puis, se jetant aux genoux de Celui qu'elle vient de nommer son fils, elle s'écrie : «Mon Dieu ! mon fils ! mon Dieu !...» Comprenez-vous, mes frères, quel incomparable mélange de maternité et de dépendance, de mère et de créature ? Pouvoir appeler à chaque instant le Verbe fait chair son fils et son Dieu ! pouvoir lui dire à chaque moment : « Mon Dieu, je vous adore avec respect ! mon fils, je vous aime avec tendresse ! » Ah ! mes frères, la langue des hommes, celle des anges même est impuissante à redire tout ce qu'il y a de grandeurs et de délices dans cet accord merveilleux, dans ces sublimes échanges. Dieu seul, Dieu seul peut le comprendre et l'exprimer.

II. — Voulons-nous, mes frères, participer aux torrents de délices qui enivraient le cœur de notre mère à Nazareth? nous n'avons qu'à imiter la vie que menait notre Dieu, fait homme pour nous, dans cette petite ville de Galilée.

Jésus y travaillait !

Le travail, mes frères, est la condition de l'homme déchu, descendant d'un père prévaricateur, puni et châtié pour les fautes de son père. « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front, la terre ne produira pour toi que des ronces et des épines, ton travail seul lui fera porter des fruits salutaires. » Telle fut la sentence inexorable portée contre tous les hommes, au jour de la prévarication d'Adam. Cette punition, nous ne

pouvons l'éviter, quelles que soient les révoltes de la chair et de la nature, quelque haut et puissant que soit poussé le cri si souvent répété au dedans de nous-mêmes pour nous convier à un doux repos, à une lâche oisiveté, à la paresse honteuse et coupable. Tous, riches et pauvres, savants et ignorants, justes ou pécheurs, tous nous portons le poids du jour, tous nous devons travailler ; et les travaux qui paraissent les plus faciles et les plus agréables, ne sont pas les moins durs à la nature.

Ce joug inévitable, mes frères, nous pouvons l'ennoblir par une obéissance parfaite, par une soumission qui, en adorant la volonté de Dieu, donnera à notre travail un prix et un mérite bien fructueux. Accompli dans ces dispositions intérieures, il effacera nos péchés, il ajoutera de beaux fleurons à notre couronne des cieux. Votre âme est-elle chargée de dettes nombreuses? redoutez-vous la justice inexorable de Dieu? éprouvez-vous le besoin de recourir fréquemment à la prière pour expier vos fautes, — et qui n'est pas dans ce cas ? — travaillez, mes frères, par obéissance, par esprit de soumission à la sainte volonté de Dieu, et vous obtiendrez, avec le pardon de vos péchés, un nouveau surcroît de mérites.

Et d'ailleurs, quoi de plus noble qu'une occupation dont Jésus a voulu assumer toutes les fatigues? quoi de plus glorieux que de marcher sur ses traces divines? quoi de plus doux que de tra-

vailler avec Jésus et comme Jésus ? Un Dieu, un Dieu, mes frères, s'est soumis à entreprendre, de tous les travaux, celui-là qui est le plus pénible et le plus bas, le travail manuel; et nous hésiterions à le suivre dans une voie où il est entré si généreusement le premier devant nous!

Mais comment faire pour accomplir véritablement le précepte du travail, pour travailler de manière à acquérir tous les mérites qui sont attachés à cet accomplissement parfait? Imiter Marie. Elle travaillait avec Jésus, et elle mérita d'être couronnée avec lui et par lui : travaillons avec Jésus, travaillons pour lui, travaillons pour son amour, et un jour il posera sur notre tête le diadème réservé à ceux qui auront combattu le bon combat, qui auront fait fructifier les talents confiés à leurs soins. « Courage ! » nous dira-t-il, « courage ! *euge, euge*, serviteur bon et fidèle : parce que tu as été fidèle dans les petites choses, je t'établirai sur de grands royaumes, je te ferai prince du ciel et bienheureux monarque de la Jérusalem éternelle. »

Imiter Marie. Elle interrompait quelquefois son travail pour lever les yeux sur Jésus, pour lui adresser quelques-unes de ces prières courtes et ferventes qui lui valaient de si douces paroles de consolation. Oh ! mes frères, suivons cet exemple : interrompons de temps à autre notre labeur pour lever les yeux au ciel, pour y lancer quelques-unes de ces aspirations brûlantes qui nous ren-

verront des consolations bien douces et un soutien inébranlable.

Enfin, mes frères, dans les découragements, rappelons-nous Nazareth, et disons-nous à nous-mêmes, en répondant à la voix de la paresse et du démon de l'oisiveté : « Je veux travailler avec mon Dieu, je veux travailler pour mon Dieu. »

O Marie, ô sublime modèle des vertus cachées, apprenez-nous à surnaturaliser l'accomplissement d'un devoir pénible à la nature, mais bien glorieux aux regards de la foi. Faites qu'un jour nous méritions d'entendre prononcer ces paroles, qui récompensèrent votre zèle et votre amour du travail : *Veni de Libano, veni, coronaberis.* Venez de cette terre où vous avez travaillé avec moi et pour moi, quittez ce sol arrosé de vos sueurs et de votre sang, montez jusqu'au ciel : une couronne vous y attend, le Dieu qui s'est humilié jusqu'à se faire travailleur, veut lui-même la poser sur votre tête. Ainsi soit-il.

La Médaille de la sainte Vierge.

Dieu avait traité le maréchal Bugeaud comme ceux qu'il aime : il avait mis dans son cœur des tendresses infinies pour tout ce qui est bon et pur, dans son âme des respects pour tout ce qui est grand ; dans sa maison, à son foyer, il avait placé des vertus simples, douces, chrétiennes, pleines d'empire sur son cœur. Il allait au combat portant sur sa poitrine une médaille de la

sainte Vierge, que lui avait donnée sa plus jeune fille ; et tous ceux qui l'entouraient ont pu se convaincre du prix qu'il attachait à ce talisman. Quel bon sourire illuminait son visage, lorsque, le soir, en le quittant, je lui disais : « Maréchal, pensez à Dieu, que l'on prie à Excideuil ! »

Quand il toucha à sa dernière heure, il se recueillit et fit face à la mort bravement, simplement, sincèrement, et tel, en un mot, qu'il avait toujours été. Depuis longtemps son âme était toute chrétienne. Croyant fervent et tranquille, le maréchal Bugeaud se confessa, communia, et bientôt après s'endormit dans l'éternelle paix du Seigneur. (Louis Veuillot.)

---

19 MAI

Marie aux noces de Cana.

—

LA PRIÈRE

Division : Du récit évangélique il résulte deux enseignements : — I. La puissance de l'intercession de Marie : 1° elle n'est rebutée en apparence que pour être éprouvée et nous enseigner le détachement des affections terrestres dans le service du Seigneur ; 2° Jésus fait son premier miracle à sa prière, pour nous rappeler l'indispensable nécessité de recourir à l'intermédiaire de Marie ; 3° Marie est une toute-puissance suppliante ; 4° pour être exaucé par Marie, nous devons conformer notre volonté à celle de son Fils. — II. La

prière 1° est nécessaire pour remplir nos devoirs envers Dieu et nous attirer des grâces dont nous avons besoin ; 2° elle doit être faite en état de grâce, avec un filial abandon, sans se décourager, dans un but salutaire à notre âme.

Et erat mater Jesu ibi.
Et la mère de Jésus était là. (*Evangile selon saint Jean*, ch. II, v. 1.)

Le troisième jour, des noces furent célébrées à Cana en Galilée, et la mère de Jésus y était. Jésus aussi y fut invité avec ses disciples. Sur la fin du repas, le vin venant à manquer, la mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont point de vin. » Jésus lui répondit : « Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi ? Mon heure n'est pas encore venue. » Mais sa mère dit aux serviteurs : « Faites tout ce qu'il vous dira. » Or il y avait en cet endroit six urnes de pierre placées là pour la purification prescrite aux Juifs, contenant chacune deux ou trois mesures. Jésus leur dit : « Remplissez ces urnes d'eau. » Et ils les remplirent jusqu'aux bords. Alors Jésus ajouta : « Puisez à présent et portez au maître d'hôtel. » Ils le portèrent. Dès que ce dernier eut goûté l'eau changée en vin et ne sachant pas d'où elle provenait, sans le demander aux serviteurs qui avaient puisé l'eau, il appelle l'époux et lui dit : « Tout homme sert d'abord le bon vin, et, lorsque les convives sont désaltérés, il leur sert celui qui vaut moins. Mais vous, vous avez gardé le bon vin jusqu'à maintenant. » Ce fut là le

commencement des miracles que Jésus fit à Cana en Galilée et où il manifesta sa gloire, de manière que ses disciples crurent en lui. Après quoi il descendit à Capharnaüm, lui et sa mère, ses frères et ses disciples. Ils n'y demeurèrent que peu de jours.

Tel est, mes frères, le récit évangélique, d'où je crois pouvoir tirer deux considérations pratiques, dont l'une nous montrera la puissance de l'intercession de Marie et l'autre l'efficacité d'une prière revêtue des conditions nécessaires.

I. — Le langage de Jésus à sa divine mère, mes frères, paraît dur et il contraste avec le filial attachement du Sauveur pour Marie. « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? Mon heure n'est pas encore venue » : *Quid mihi et tibi est, mulier? Nondum venit hora mea.* Ces paroles ont exercé la sagacité des interprètes ; mais, quoi qu'il en soit de leurs commentaires et bien que nous puissions y reconnaître la nécessité des épreuves et du détachement dans le service de Dieu, il n'en reste pas moins acquis que la puissance de l'intercession de Marie fut proclamée bien haut aux noces de Cana.

Le premier miracle de Jésus, celui par lequel il inaugura sa vie publique, celui qui manifestera sa gloire, celui dont l'esprit de ses disciples sera tout d'abord frappé et convaincu, ce miracle, Jésus le fait à la prière de sa mère. Le divin Maître semble par là nous inviter à recourir à cette puis-

sante intercession, à cet intermédiaire sans lequel aucune grâce ne descend sur la terre d'exil et de larmes. Il s'en était bien aperçu, lui, le Dieu de charité, de l'embarras cruel au milieu duquel les nouveaux époux allaient se trouver. Sans doute, bien des regards suppliants s'étaient déjà dirigés vers son auguste personne, attendant de sa puissance le miracle qu'elle ne pouvait manquer de faire par amour. Mais Jésus attend, il n'ouvrira la bouche que lorsque Marie aura parlé. Dès que cette divine Vierge s'est tournée vers lui avec une admirable confiance, qu'elle lui a dit ces mots si simples et si touchants : *Vinum non habent*, Jésus fait ce miracle.

Apprenons de là, mes frères, qu'il est indispensable de recourir à notre bonne mère, toutes les fois que nous voulons en obtenir du Seigneur une grâce, quelle qu'elle soit, de quelque nature et dans quelque ordre de choses que vous la supposiez. Établie le canal des miséricordes du Très-Haut, elle désaltère tous ceux qui, ayant soif, racourent à sa bienveillance. O vous tous donc qui êtes altérés, âmes chrétiennes et désireuses de votre perfection, pécheurs qui voulez rentrer en grâce avec votre Dieu, venez à Marie : *Omnes sitientes, venite ad aquas.*

Un saint Père caractérise en deux mots d'une énergique et sublime concision l'intercession de Marie ; il l'appelle une toute-puissance suppliante : *Omnipotentia supplex*. Elle supplie, sans doute ;

mais ses supplications sont des ordres, et ses prières ont une puissance à laquelle rien ne résiste. « Tout est merveille dans vous, ô mère de Dieu ! » s'écrie saint Germain de Constantinople ; « votre puissance et votre autorité n'ont point d'égales parmi les êtres créés : c'est pour cela que votre patronage est bien plus grand que tout ce que nous pouvons imaginer. » — « O bienheureuse vierge Marie, » disait un autre Père de l'Eglise grecque, « obtenez-nous le résultat de nos demandes ; vous le pouvez, car vous avez, auprès de votre divin Fils, cette influence de mère qui n'essuie jamais de refus. Rien ne résiste à votre puissance, tout cède à votre autorité, tout obéit à votre empire : car Celui qui est né de vous, vous a élevée au-dessus de toutes les créatures, et il semble acquitter une dette quand il exauce vos prières. »

Je ne sais, mes frères, si vous avez remarqué la manière dont Marie annonce aux époux qu'ils sont exaucés ; elle me paraît bien instructive, et nous apprend ce que la bienheureuse Vierge demande de nous, lorsque nous la prions : *Quodcumque dixerit vobis, facite:* « Faites tout ce qu'il vous dira. » La volonté de Dieu, son accomplissement sur cette terre comme au ciel, telle est la condition inévitable de l'accomplissement de nos désirs. O âmes pécheresses, soumettez-vous aux ordres du Seigneur, et Marie se fera votre avocate. Ames justes, embrassez amou-

reusement les vouloirs du céleste Époux, et Marie sera votre protectrice. *Quodcumque dixerit vobis, facite.* On demandait un jour à un saint religieux comment il avait pu faire pour parvenir, en si peu de temps et au milieu de tant de dangers, à une perfection aussi éminente que celle dont ses frères étaient les heureux admirateurs. « Je n'ai cherché jamais qu'une chose, » répondit-il, « l'accomplissement de la volonté de Dieu. » Vouloir ce que Dieu veut, ne vouloir que ce que Dieu veut, c'est l'unique moyen d'arriver rapidement à une haute perfection, c'est la seule voie pour rentrer en grâce avec le Seigneur, c'est la meilleure disposition que Marie attend de nous, si nous voulons être ses enfants et ses disciples.

II. — Nous apprendrons aussi à ces mêmes noces de Cana, mes frères, combien est puissante l'action de la prière fervente et confiante sur le cœur de Dieu.

La nécessité de la prière est fondée sur une foule de motifs ; mais, je vous l'avoue, il me répugnerait de paraître entreprendre ici la démonstration de cette indispensable nécessité. La prière est quelque chose de si beau, de si doux, de si glorieux pour l'homme, que je ne saurais vous développer des preuves tendant à vous convaincre et à vous faire agir selon vos convictions. Qu'il est beau, mes frères, qu'il est admirable de voir l'homme appelé à remplir un devoir en

priant! Oh! comme la prière le surnaturalise, l'élève rapidement au-dessus des choses créées, le fait pénétrer jusqu'au sein même de l'auguste Divinité, dans ce sanctuaire impénétrable où habite la splendeur de la gloire éternelle! Votre cœur, bien mieux que votre esprit, l'a compris, mes frères, et vous êtes heureux de pouvoir élever votre esprit et votre cœur vers Dieu pour lui rendre tous vos devoirs, le remercier de ses bienfaits, adorer sa grandeur, implorer le pardon de vos péchés et solliciter de nouvelles grâces.

J'ai dit les raisons principales de la nécessité pour le chrétien de prier. Dévouement, reconnaissance, adoration, pardon des péchés, obtention de nouvelles grâces : voilà les motifs que je m'en voudrais presque de développer plus longuement. Mais, laissez-moi vous en conjurer instamment, mes frères, estimez-le donc à son prix, ce privilège que la bonté divine vous accorde. C'est par lui, c'est par le moyen de la prière que s'établit, entre Dieu et vous, entre le ciel et la terre, une communication glorieuse et sanctifiante, une chaîne divine dont chaque anneau est un tissu de bienfaits et de grâces. N'allez pas faire comme ces impies dont l'ingratitude révolte les anges, qui ne savent pas ce que c'est que prier. Quelle différence peut-il donc y avoir entre l'homme qui ne prie pas et la brute? Tous deux usent des biens de Dieu, ils se nourrissent de ses dons, profitent de ses grâces. Que dis-je?

il y a une différence : la brute agit selon son instinct, et l'impie, avec sa raison, n'est qu'un monstre d'ingratitude.

Pour être exaucée néanmoins, notre prière doit revêtir certaines conditions indispensables, dont je vais vous esquisser rapidement les caractères. D'abord, il faut, pour mériter d'être écouté, vivre dans un état de grâce qui rende notre âme agréable à Dieu, qui puisse lui valoir la faveur d'être écoutée de son Seigneur et Maître, le roi des cœurs purs.

Il faut ensuite parler à Dieu avec une tendre confiance et un filial abandon : un père saurait-il refuser à ses enfants quelque chose que ceux-ci lui demandent justement ? Or le Sauveur se plaît à nous représenter notre Créateur sous la figure du père de famille ; et, sous mille formes diverses, nous voyons, à travers chacune des paraboles de Jésus, éclater la tendresse de Dieu vis-à-vis de nous.

Il faut encore que nous ne nous découragions point et que nous persévérions dans la prière : qui sait si le Seigneur ne veut pas éprouver notre constance et notre foi ? A ce propos, je vous rappellerai le trait suivant, que j'emprunte à la vie de saint François de Sales, d'autant plus volontiers que, s'adaptant merveilleusement au sujet que je traite en ce moment, il réunit encore cet avantage de nous donner une preuve évidente de la puissante intercession de Marie.

Pendant que le doux et suave évêque de Genève, encore jeune, étudiait à Paris, il fut assailli d'une tentation si violente, que son âme était prête à tomber dans le désespoir et que son corps lui-même dépérissait à vue d'œil. Le démon lui suggérait que Dieu ne l'aimait plus et l'avait mis d'avance au rang et au nombre des réprouvés. La tentation dura deux longues et cruelles années. Marie seule devait le délivrer et le consoler. Un jour donc que le jeune étudiant entrait dans l'église de Saint-Étienne du Mont, il se sentit inspiré de courir aux pieds d'une statue de Marie, la même devant laquelle il avait déjà fait le vœu de virginité. Accablé de douleur, il se prosterne, et là, dans l'effusion d'une ardente prière, au milieu des sanglots, il conjure la sainte Vierge de lui obtenir au moins d'aimer Dieu sur la terre, s'il est destiné à le haïr éternellement... L'épreuve était finie : la consolatrice des affligés versa dans l'âme ulcérée du pauvre jeune homme le baume d'une suave consolation. La tentation disparut, et, avec l'aide de Marie, François de Sales devint un grand évêque et un grand saint. Il ne passa jamais un seul jour de sa vie sans réciter, dévotement et avec la plus grande confiance, le chapelet en l'honneur de sa divine mère et puissante intermédiaire auprès de Jésus.

Enfin, mes frères, persuadez-vous bien que Dieu ne vous accordera jamais que ce qui est le plus utile à votre salut. Soumettez-vous donc

d'avance à sa divine volonté avant de prier, et votre prière montera comme un encens d'agréable odeur aux pieds du trône de l'Éternel ; un jour vous en retrouverez la récompense et les mérites au séjour de délices et de gloire que vous vous serez préparé par votre foi et par votre piété.

Nous prenons tous la résolution à vos pieds, ô Toute-Puissance suppliante, de ne passer aucun jour de notre vie sans remplir l'important devoir de la prière, surtout le matin pour offrir à Dieu notre journée, et chaque soir pour l'en remercier. Mais nous prenons aussi celle de prier par votre intercession et votre intermédiaire, fondés que nous sommes sur cette parole si expressive et si vraie d'un saint Père : *Ad Jesum per Mariam*, « à Jésus par Marie ! »

Ainsi soit-il.

Confiance en la prière.

« En ce moment-ci, » écrivait un soldat à un de ses parents, » nous avons soixante kilomètres de tranchées en zigzag. La plus grande partie est taillée dans le roc. Je t'assure que c'est fatigant... »

Il termine en disant : « J'ai un scapulaire et une médaille de la sainte Vierge ; prie Dieu pour moi et souviens-toi de moi au saint sacrifice. »

La pensée que contient cette dernière ligne, se trouve dans une quantité innombrable de lettres. Comme tous ceux qui prient sincèrement, avec foi,

avec cœur, nos soldats de Crimée ont reconnu la force de la prière.

Après l'assaut du 18 juin, un jeune soldat écrivait à sa sœur, qui habite Bourg :

« Le 18, nous avons attaqué la tour Malakoff, dont la possession nous rendait maîtres de la ville. Cette fois, ma division monta la première à l'assaut. Tu sais peut-être que nous avons échoué. L'artillerie russe couvrait le terrain d'une nappe de mitraille : aussi avons-nous éprouvé des pertes sensibles ; il a fallu battre en retraite. Pendant l'action, au milieu de cette grêle de projectiles, j'ai plus d'une fois pensé à toi en regardant ta petite médaille : Au moins, pensais-je, il y a quelqu'un qui prie pour moi !...

« J'en suis revenu sain et sauf. Une balle morte m'a frappé en pleine poitrine ; mais elle n'a pas eu seulement la force de me percer ma capote.

« Tu es mon bon ange gardien, saint Joseph écoute tes prières.

« Ton frère, G*** »

20 MAI

Marie pendant la vie publique de Jésus

PRATIQUE DE LA VIE INTÉRIEURE

Division : Le silence des évangélistes nous enseigne 1° que Marie estimait la vie intérieure par-dessus tout, et qu'elle cherchait toutes les occasions de l'entretenir en elle. Cet amour de Marie pour la vie intérieure avait été figuré dans les personnes de Judith et d'Anne la prophétesse ; 2° que l'esprit intérieur est infiniment estimable, puisque tous les saints l'ont pratiqué, tous les docteurs l'ont enseigné. Pour l'acquérir, il suffit de s'entretenir en la présence de Dieu et de chercher l'image de Dieu partout dans la création. Exemple de saint Louis de Gonzague.

Omnis gloria ejus filiæ Regis ab intus,
Toute la gloire de cette fille du Roi très haut et très puissant des cieux vient de la beauté de son intérieur. (*Psaume* XLIV, v. 14.)

La vie publique du Sauveur était commencée, mes frères. Le zèle, qui le dévorait, le portait à parcourir les villes et les bourgades de la Judée en faisant le bien. Les aveugles voyaient, lès boiteux marchaient, les paralytiques étaient guéris, les morts ressuscitaient, les pauvres étaient évangélisés ; enfin, le royaume de Dieu s'établissait par l'action divine dans les âmes, et la bonne nouvelle promise au genre humain commençait à se répandre sur la face de l'univers

ravi. Marie s'associa à cette vie évangélique de son Fils, comme elle s'était associée à sa vie cachée pendant les trente premières années du Sauveur. Heureuse d'avoir été autorisée par son Dieu à s'attacher à des pas aussi divins, à assister à la fondation d'une Église dont elle était la reine et la mère, Marie suivit Jésus dans toutes ses œuvres apostoliques.

Et cependant, mes frères, le saint Évangile ne fait mention de la mère de Jésus qu'à de courts et rares intervalles. Nous la voyions apparaître hier aux noces de Cana, témoin et occasion du premier miracle. Une fois encore il sera parlé incidemment d'elle, lorsqu'on viendra dire à Jésus que sa mère et ses frères le cherchent. Tout le reste du temps, le silence le plus absolu couvre cette partie de la vie de notre mère. Si nous n'étions pénétrés du plus profond respect pour l'inspiration divine qui dicta les saints Évangiles, il semble, mes frères, que nous aurions comme un droit de nous étonner et de nous affliger d'un silence qui concerne notre bonne et douce mère.

Mais ne laissons pas ceci sans explication, et comprenons que l'Esprit-Saint a voulu par là nous apprendre, en premier lieu, combien Marie estima la vie intérieure, et, en second lieu, combien nous devons l'aimer et la pratiquer nous-mêmes, à son exemple : double réflexion qui va faire tout le partage de cet entretien.

I. — Le silence du récit évangélique nous

donne une leçon bien belle et sublime au plus haut point. Mais elle est très difficile à comprendre, et il n'en est qu'un fort petit nombre, même parmi les serviteurs les plus dévoués de Marie, qui sachent l'entendre et surtout la pratiquer. Écoutons-la, mes frères, et n'imitons pas ceux qui ferment l'oreille de leur cœur à la douce voix de l'Époux divin, qui aime le silence, pour être entendu et compris. Marie nous est représentée, par la réserve des écrivains sacrés, silencieuse et humble pendant la vie publique du Sauveur. La vie intérieure fut son bonheur et son unique souci, au milieu des traverses comme au milieu des joies de la prédication évangélique.

Voulez-vous savoir, mes frères, par quels moyens cette divine Vierge entretenait en elle l'intérieur ? Elle continuait ce que le saint Évangile nous dit de ses méditations au pied de la crèche : *Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo.* Elle recueillait, avec un soin qui eût pu paraître minutieux, s'il n'eût eu pour objet et pour but les choses de Dieu, toutes les paroles de son Fils. Suivant toujours la direction de ses regards, elle cherchait à deviner les pensées qui le faisaient agir. Chacune des actions du bon Maître était pour elle le sujet d'une attention scrupuleuse. Puis elle se retirait dans son intérieur, au fond de son cœur immaculé ; et là, elle trouvait son bonheur à méditer continuellement sur tout ce qu'elle voyait et entendait au dehors.

Tout ce qui n'était pas Dieu ne lui paraissait pas digne d'attirer, même un instant, son attention. Elle s'était bâti un sanctuaire intime, où elle s'entretenait sans cesse en sa divine présence, et alimentait ainsi le feu de son amour sacré et adorable, qui avait tant fait pour se répandre et se faire aimer.

Cette sollicitude que déploya la bienheureuse Vierge pendant la vie publique du Sauveur, pour conserver et accroître l'esprit intérieur, avait été figurée dans l'ancienne loi par Judith, et plus récemment encore par la prophétesse Anne.

Judith, dit l'Écriture, se fit un appartement secret au haut de sa maison, où elle s'enfermait avec ses servantes, portant un cilice et jeûnant tous les jours de sa vie (*Judith*, VIII, 5, 6). A cet exemple, Marie se construisit un asile intérieur, où elle occupait continuellement son esprit à l'oraison. La vie de la bienheureuse vierge Marie, remarque à ce propos Denys le Chartreux, fut éminemment contemplative. Elle éloignait d'elle tout bruit extérieur, toute préoccupation inutile, priant sans cesse et s'appliquant à la pratique parfaite de toutes les vertus. Le sommeil lui-même, fait observer à son tour saint Bonaventure, est bien pour nous un tombeau où est enseveli, avec notre raison, notre libre arbitre et par conséquent la faculté de mériter ; mais je ne crois pas qu'il en ait été ainsi de Marie : son âme, en ce moment, tendait vers Dieu, et sa contemplation était encore

plus parfaite que la nôtre dans l'état de veille : *Ego dormio, et cor meum vigilat* (*Cantique* v,2).

Anne la prophétesse ne sortait jamais du temple, servant Dieu nuit et jour dans les jeûnes et les prières. (*Luc*, II, 36, 37.) Oh ! mes frères, si Anne, ne sortant jamais du temple, mérite nos louanges, que dire de l'admirable conduite de la sainte mère de Dieu, qui cultiva si soigneusement l'esprit d'oraison, la ferveur de l'âme et l'intention dirigée avec application vers Dieu ?

II. — Il ne suffit pas, mes frères, d'apprécier à sa juste valeur l'esprit de foi de Marie : je veux encore vous convier à son imitation ; et, dans ce but, je me hâte de vous exposer les motifs et les moyens de la vie intérieure.

Il n'entre ni dans mon dessein, ni même dans mon sujet, de vous énumérer longuement les mille raisons que les ascétiques ont trouvées, sans épuiser la matière, pour prouver la nécessité de l'esprit intérieur. Il me suffira parfaitement, pour vous convaincre, de vous rappeler l'exemple de tous les saints. Je dis « tous les saints », car tous, sans exception, ont mis tous leurs efforts et toute l'énergie de leur volonté à entretenir, à augmenter en eux l'esprit intérieur. — L'unanimité des enseignements vient se joindre à l'unanimité des exemples.

Tous les maîtres de la vie spirituelle s'accordent à dire que, sans cet esprit intérieur, il n'y a point de sainteté ni de perfection possibles On

dira toujours d'un saint : C'était un homme d'oraison, un homme d'intérieur. Au contraire, si la désolation couvre la face de l'univers, si la légèreté des âmes empêche l'accroissement du règne de Dieu, c'est qu'il n'y a presque personne qui se recueille et vive dans ce recueillement : *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde.*

Je le sais cependant, mes frères. A ce seul mot de vie intérieure, les esprits s'effrayent, les volontés se font difficiles, les résolutions se rebutent. Il semble que la difficulté est insurmontable, que l'impossibilité est absolue. Rien n'est néanmoins plus facile, avec le secours de la grâce et de la bonne volonté. Prenez, une bonne fois, la résolution de vivre selon les règles, ainsi que je vais vous les indiquer, et vous serez intérieurs, vous serez saints.

Le premier moyen de vivre intérieurement est de conserver soigneusement la présence de Dieu. *Ambula coram me et esto perfectus,* disait autrefois le Seigneur à son serviteur fidèle : « Marche en ma présence, et tu seras parfait. » Et, mes frères, il n'est pas difficile de comprendre combien cet exercice peut favoriser singulièrement la perfection. Dieu me voit, Dieu m'entend, Dieu me regarde : quel sujet de réflexions et de méditations perpétuelles ! quelle arme contre les assauts du démon ! quel encouragement dans les peines et les traverses de la vie !

Le second moyen est de chercher Dieu partout dans la création. C'est un exercice que les saints affectionnaient beaucoup, et qui peut nous rendre les mêmes services qu'il leur a rendus à eux-mêmes. La création tout entière nous est un moyen d'arriver sans cesse à Dieu, en reflétant à nos yeux une de ses mille grandeurs. Saint Paul l'écrivait aux Romains : « Les choses invisibles, c'est-à-dire, les perfections de Dieu, sont rendues visibles et palpables par les objets qu'il a créés » : *Invisibilia enim ipsius, per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur.*

Les cieux, avec leurs millions d'étoiles, avec la révolution harmonieuse de leurs astres, avec leur magnifique parure d'or, nous chantent la gloire du Très-Haut. La terre, avec sa fécondité, sa verdure, ses fleurs et ses fruits, nous parle de sa bonté. La mer, qui étend devant nos yeux émerveillés une vaste nappe azurée, dont l'horizon ne nous indique pas le terme, nous raconte l'immensité de Dieu. Les créatures, dont les beautés nous charment et nous enivrent, peuvent servir à nous rappeler la beauté même du Seigneur, qui a pu créer des êtres capables de nous ravir à un si haut degré, sans rien perdre de sa propre excellence et de ses qualités éminentes. Enfin, mes frères, voulez-vous devenir rapidement des saints? cherchez Dieu partout, conservez le souvenir de sa présence, et vous serez vraiment animés de l'esprit intérieur.

Marie est pour nous, mes frères, un si parfait modèle de cet esprit, que tous les saints se sont plu à se mettre sous sa protection plus spéciale pour l'acquérir. Je me contenterai de rappeler ici l'exemple de saint Louis de Gonzague. Ce jeune et angélique saint pratiqua de très bonne heure la vie d'oraison ; mais il eut très grand soin aussi de pratiquer de bonne heure la dévotion envers la Reine des cœurs purs. A peine âgé de neuf ans, le jeune enfant cherchait, dans son imagination et dans son cœur, ce qu'il pourrait faire de plus agréable à sa divine Reine. Un jour qu'il se trouvait aux pieds de son autel, à Florence, il fit solennellement, en son honneur, vœu de virginité perpétuelle. Tant de candeur et d'amour attirèrent sur Louis les faveurs les plus signalées de son auguste protectrice, et il ignora, au dire de son confesseur, jusqu'aux révoltes de la chair, qui humilient les plus grands saints, et même n'éprouva jamais aucune de ces pensées mauvaises qui tourmentent la jeunesse et font tant de victimes de l'enfer. Heureuse de seconder son amour pour la vie intérieure, la Reine des anges lui accorda encore le désir de la vie religieuse et la pensée d'entrer dans la Compagnie de Jésus, où il était attiré, disait-il, parce qu'on y faisait une profession spéciale d'honorer et d'aimer la très sainte Vierge. C'est saint Louis de Gonzague qui ne pouvait entendre prononcer le saint nom de Marie sans que son visage se colorât d'une ai-

mable rougeur et que des larmes arrivâssent à ses yeux. Quand on lui demandait s'il aimait la sainte Vierge, il se contentait de répondre avec une admirable et touchante ingénuité : « Elle est ma mère !!! » Puissions-nous l'imiter !

Ainsi soit-il.

La Mère de Blonay.

La révérende mère Marie-Aimée de Blonay, l'une des premières religieuses de la Visitation, qui fut successivement supérieure du monastère de Bellecour et de celui de l'Antiquaille, à Lyon, puis de celui de Bourg en Bresse et de celui d'Annecy, éprouva dès sa plus tendre enfance les heureux effets de la dévotion à la très sainte Vierge. Elle était encore au berceau, lorsque sa pieuse mère la mit en mourant sous la protection de la sainte Vierge et de sainte Anne. Dès que cette enfant de bénédiction eut appris ce qu'avait fait sa mère, elle fit un petit oratoire et y plaça les images de ses deux patronnes. Son plaisir était de s'y retirer deux ou trois fois le jour, pour y faire sa prière et ses petits ouvrages, comme si ç'avait été sous les yeux de sa mère. Cette assiduité fut si agréable à la sainte Vierge, qu'elle voulut bien lui servir de mère et de maîtresse, et lui enseigner elle-même la pratique des vertus qui ont brillé en elle avec tant d'éclat. A l'âge de quinze ans, Marie-Aimée, assistant aux vêpres dans l'église de sa paroisse, ressentit une tris-

tesse extraordinaire de se voir obligée de céder la préséance à la dame d'une terre dont ses ancêtres avaient été seigneurs ; et, pour ne pas marcher à sa suite, elle résolut de sortir la dernière de l'église. Comme il lui fallait attendre longtemps, elle s'endormit et vit en songe une troupe innombrable de jeunes filles qui suivaient la sainte Vierge montant au temple. Elle voulut se joindre à la troupe ; mais il lui sembla que la sainte Vierge la rebutait et lui disait d'un ton sévère : *Vous n'êtes pas assez petite pour moi, qui ai choisi d'être abjecte et la dernière dans la maison de Dieu.* Après cela, la Reine des vierges monta quinze marches, sur chacune desquelles son pied laissait une vertu écrite en gros caractères d'or, dans l'ordre suivant : sur la première, l'humilité ; sur la seconde, la modestie ; sur la troisième, la pauvreté ; sur la quatrième, l'obéissance ; sur la cinquième, la chasteté ; sur la sixième, la crainte de Dieu ; sur la septième, la piété; sur la huitième, la science ; sur la neuvième, la force ; sur la dixième, le conseil ; sur la onzième, l'entendement ; sur la douzième, la sagesse ; sur la treizième, la foi ; sur la quatorzième, la charité. A ce dernier degré, la sainte Vierge disparut ; et Marie-Aimée, se réveillant, fut si confuse de sa vanité, qu'elle promît de n'estimer à l'avenir d'autre naissance que celle des enfants de Dieu. Dès lors, pour parvenir à la sainteté, elle ne cessa jamais de suivre le chemin

des vertus qu'elle avait vues naître sous les pas de la mère de Dieu, en commençant par l'humilité, qui est le fondement de la perfection.

Ce fut encore la sainte Vierge qui lui fit connaître sa vocation à la vie religieuse. A l'âge de dix-sept ans, la veille de Noël, étant en prière devant l'image de Notre-Dame et de sainte Anne, et méditant sur l'adoration des bergers à Bethléem, elle fut tout à coup éclairée d'une lumière intérieure, qui lui fit voir la sainte Vierge et entendre ces paroles : *Ma fille, voici mon fils qui, tout brûlant d'amour, vient chercher une épouse fidèle ; offrez-vous à lui, et il vous acceptera.* Marie-Aimée obéit, et, prosternée devant la crèche, elle abjura les vanités du monde, s'offrit et se donna sans réserve à Jésus-Christ. Dès ce moment, tout occupée de la pensée de la vie religieuse, elle fit part de son projet à saint François de Sales, qui, après l'avoir examinée avec soin, la confirma dans sa bonne résolution et l'admit dans sa congrégation naissante, malgré les contradictions que le monde lui suscita pour la détourner de sa vocation.

---

21 MAI

Marie rencontre Jésus sur le chemin du Calvaire.

—

PARDON DES ENNEMIS

DIVISION : 1° Marie se montre héroïque en abordant, en contemplant, en suivant Jésus, non moins qu'en s'unissant à son sacrifice ; 2° Marie nous apprend à pardonner et à oublier les offenses. Elle nous apprend à aimer nos ennemis.

O vos omnes qui transitis per viam, attendite, et videte si est dolor sicut dolor meus.

O vous tous qui passez par le chemin du Calvaire, arrêtez votre attention, et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur. (*Lamentations de Jérémie*, ch. I, v. 12.)

C'est sur la voie douloureuse, mes frères, que je veux ce soir attirer votre attention. Nous y trouverons notre bonne et tendre mère, et nous recueillerons de sa bouche quelques nouveaux enseignements. Mais, vous le savez déjà, les mystères de la Passion du Sauveur demandent à être médités avec le cœur plus encore qu'avec l'esprit, et je m'en voudrais de vous faire suivre de longs raisonnements dans un sujet qui ne demande que de simples réflexions. Ouvrez donc votre cœur, mes frères, préparez-le à des émo-

tions douloureuses : nous allons rappeler à notre souvenir les souffrances de Marie et celles de notre divin Sauveur.

Pour procéder avec quelque ordre dans une méditation où les sentiments succèdent aux sentiments, où les pensées se pressent et se heurtent à l'envi, il me semble, mes frères, qu'il serait à propos de considérer, dans une première réflexion, les sentiments généreux qui animèrent le cœur de Marie à la vue des souffrances ignominieuses de son divin Fils, pour ensuite nous appliquer les leçons qu'elle nous y donne et l'imiter dans sa générosité.

I. — La haine infernale des Juifs déicides allait s'assouvir. Heureux et fiers d'avoir obtenu de Pilate une sentence de condamnation, ils avaient posé sur les épaules du bon Maître une croix lourde et infamante. Puis, l'attachant avec des cordes d'ignominie, ils traînèrent cette victime auguste sur la voie qui conduisait au Calvaire.

Le divin Maître marchait lentement sur cette route pénible. Les cailloux blessaient ses pieds, les épines et les ronces embarrassaient sa marche pesante, la poussière aveuglait ses yeux sacrés, le sang coulait de toutes parts, et ses genoux se dérobaient fréquemment sous lui. Les plis de sa robe traînante gênaient pour lors ses pas, et, le poids horrible d'une croix qu'il lui fallut longtemps traîner tout seul s'ajoutant à tant de faiblesse, il tombait de temps à autre la face contre

terre. Les anges se voilaient la face de leurs ailes, ils frémissaient d'épouvante, en le voyant étendu tout ensanglanté sur la poussière du chemin. Mais les hommes déicides ricanaient affreusement, des blasphèmes horribles retentissaient aux oreilles très pures du Roi des vierges, les coups de fouet étaient déchargés avec une rage vraiment satanique sur tout son corps, qui n'était plus guère qu'une seule plaie. « Il est Dieu, et il ne saurait se tirer de nos mains!... Christ, prophétise-nous donc quel est celui qui t'a frappé?... » Mille outrages plus infâmes encore le forçaient à se relever et à continuer une route que ses faiblesses perpétuelles rendaient, à chaque moment, plus pénible.

Ce fut, mes frères, sur cette route de larmes et de sang que Marie vint à la rencontre de son bien-aimé Fils. Avertie de ce qu'on préparait à son Jésus, elle accourut. Oh! mes frères, quelle langue pourrait redire la première impression qui déchira son cœur maternel, à la vue du spectacle navrant dont elle fut tout à coup le témoin!

Est-ce bien là, ô Marie, Celui que vous connaissiez si beau? Où est cet éclat de beauté divine, reflétée habituellement sur son visage auguste? Tout son corps, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, n'est plus qu'une plaie horrible, ouverte et saignante. Il paraît le dernier des hommes. Je vous vois, ô ma tendre mère, vous approcher de Jésus!... Mais quoi! on vous re-

pousse, on vous rejette aux rangs de la populace, vous qui êtes sa mère ! Barbares soldats, ne la voyez-vous pas, cette mère accablée de douleur ? Pourquoi la réduire à suivre votre condamné qui est son fils, sans pouvoir lui apporter consolation, secours ni appui ?

Marie arrive au milieu de la foule, dit à cette occasion un illustre et pieux cardinal, elle entend retentir ces cris : « Qu'il soit mis à mort ! qu'il soit crucifié ! » *Crucifigatur*. (*Matth.*, XXVII, 23.) Elle voit tous les apprêts du plus ignominieux supplice : la croix, les clous, la lance. Cent soldats romains, rangés sur deux lignes, donnent à cette scène déjà si déchirante un nouvel appareil de terreur et d'effroi. Au milieu d'eux marche Jésus-Christ, chargé de l'instrument de son supplice. A ses côtés paraissent deux malfaiteurs qui vont subir le même sort. Les princes des prêtres, les docteurs de la loi, un grand nombre de pharisiens, environnent aussi la victime ; ils jouissent d'avance des douleurs qu'elle va endurer, et triomphent lâchement de sa défaite volontaire. Hors des rangs se trouvent une multitude de femmes pieuses, qui remplissent l'air de leurs cris et de leurs lamentations ! Grand Dieu ! où se trouve Marie ? Hé ! je la vois qui accompagne aussi son divin Fils. Elle le suit à la trace de son sang. « Où allez-vous, vous qu'un ange avait appelée bénie entre toutes les femmes, vous qui êtes aujourd'hui la plus infortunée de tous les mères ?

où allez-vous, Marie? — Je vais aussi sur le Calvaire, avec l'amour de ma vie et la vie de mon amour. — Ah ! n'allez pas sur cette triste montagne ; le spectacle qu'elle doit offrir, ne peut être supporté par des yeux maternels. » Mais tout doit être étrange dans cet événement, annoncé depuis plus de quarante siècles. Marie porte aussi dans son cœur une croix plus pesante encore que celle qui repose sur les épaules meurtries de Jésus. Aussi sera-t-elle bientôt crucifiée avec lui, sinon de corps, du moins par les dispositions de sa volonté : *Tollebat et mater crucem suam, et sequebatur eum crucifigenda cum ipso.* Son Fils l'aperçoit au milieu de la foule, et saint Laurent Justinien lui fait tenir ce langage à sa mère : « Hélas ! mère tendre, de quel côté portez-vous vos pas? Que produira votre présence sur le Calvaire ? Vous souffrirez de tous mes tourments, et j'endurerai tous les vôtres. » *Heu ! quò properas? quò venis, mater? Cruciaberis, et ego tuo.* Elle ne le voit plus entouré d'hommages et de respect, comme elle le vit en plusieurs circonstances. Les anges, les bergers et les mages l'adorèrent à Bethléem ; Siméon et Anne la prophétesse, dans le temple ; des nuées de peuple, sur les places publiques, sur les rivages, sur les montagnes et dans les lieux les plus solitaires. Mais ici, il n'est plus qu'un objet de risée, de malédictions et d'injures. C'est au milieu de ce concert d'outrages qu'il arrive au Calvaire et que Marie l'y suit.

Quel spectacle ! quelles scènes déchirantes ! Oh ! que Marie doit souffrir à cette rencontre si douloureuse pour le cœur d'une mère ! Ah ! il me semble que les entrailles de Marie durent frissonner d'épouvante, que toutes les forces de son héroïque maternité durent un instant frémir contre les infâmes persécuteurs, contre les atroces bourreaux de Jésus !... Mais qu'ai-je dit ? Ai-je donc pu oublier que le regard du Sauveur, en rencontrant celui de sa mère, lui avait bien éloquemment enseigné la résignation et le pardon ? ai-je pu douter un instant que Marie n'ait uni son sacrifice à celui de son Fils ?

A qui vous comparerai-je, ô Vierge, fille de Sion, à qui vous assimilerai-je ? *Cui comparabo te, Virgo, filia Sion ? cui assimilabo te ?* A votre divin Fils : car, ainsi que le chante la sainte église, pendant que Jésus ensanglante l'autel du sacrifice salutaire, Marie immole son cœur, dont elle fait l'émule de la douleur de son divin Fils.

Il est rapporté dans l'histoire d'Espagne qu'un roi vaillant de ce pays, nommé Alphonse, soutenait, par sa bravoure et sa présence, le courage des habitants de Cartera, assiégée par Maroccius, roi des Maures. Dans une sortie contre les assiégeants, le fils d'Alphonse tomba malheureusement entre les mains de l'ennemi. Aussitôt Maroccius le fit charger de fers et attacher à un poteau, à la porte de la ville. Puis il envoya un héraut au roi d'Espagne, pour lui dire de choisir

entre la reddition de la place ou la mort de son fils unique. L'héroïque prince n'hésita pas un seul instant : l'amour de ses sujets et de sa patrie l'emporta sur la voix du sang. « Que mon fils meure, puisqu'il en est ainsi, » s'écria-t-il aussitôt, « pourvu que les habitants de Cartera vivent » : *Moriatur filius! cives vivant!* Et, détachant aussitôt l'épée qu'il portait suspendue à son côté, il la tira du fourreau et la jeta lui-même du haut des murailles, jusque dans le camp des Maures, en criant : « Frappez mon fils avec cette arme », *illo gladio meum filium jugulate.*

Ce fait héroïque me rappelle ces paroles de saint Antonin, s'adressant à la très sainte Vierge : « O femme forte, vous conformâtes si bien votre volonté à celle de Dieu, vous désiriez si ardemment le salut du genre humain, que j'oserais presque dire : Si personne ne se fût trouvé là pour crucifier Jésus, afin d'accomplir le salut du genre humain et la volonté de Dieu, s'il l'eût fallu, vous eussiez vous-même placé Jésus sur la croix. Quelle générosité ! quel héroïsme ! »

II. — Recueillons de cette conduite de Marie à l'égard du Sauveur un nouvel enseignement, et apprenons, sur cette même route du Calvaire, à pardonner nos ennemis, comme Marie pardonna et aima les infâmes bourreaux de son Jésus.

Son cœur héroïque lui suggéra tout d'abord des sentiments de pardon et d'oubli, elle pardonna de toute son âme aux persécuteurs de son bien-

aimé. Sa charité lui inspira d'avance ce que le Verbe fait chair devait dire à son Père : *Pater, dimitte illis : non enim sciunt quid faciunt.* Le savent-ils, se disait Marie, ces infortunés, ce qu'ils font ? Pourraient-ils, s'ils le savaient, s'ils le connaissaient, traiter de la sorte cet agneau de mansuétude, le plus doux des enfants des hommes, celui qui n'eût pas éteint la mèche qui fume encore, achevé de rompre le roseau à demi brisé ? Auraient-ils pu le traiter comme un scélérat, s'ils eussent bien compris que cet homme était descendu des splendeurs célestes, pour se faire homme comme eux, les racheter et les sauver, en versant jusqu'à la dernière goutte de son sang précieux ? Oh ! si les bourreaux du bon Maître avaient pu lire dans le cœur de Jésus et de Marie, ils y auraient vu le pardon et l'oubli.

Ils y auraient vu, en outre, des sentiments encore plus généreux, des sentiments de tendresse et d'amour, qui les eussent touchés sans peine : car ils auraient vu que Jésus allait mourir pour eux, et que Marie s'unissait de grand cœur à son sacrifice pour les sauver et les faire jouir de la gloire et du bonheur du ciel, en sa compagnie maternelle.

Quelle leçon sublime, mes frères ! et à quel moment ! Résisterons-nous à prendre une résolution sincère, ferme, efficace, de pardonner et d'oublier les offenses, d'aimer nos ennemis ? Quelque grave que soit jamais l'insulte ressentie, oserions-nous

bien la mettre en comparaison des outrages faits à notre Sauveur et à notre mère ? Oh ! oui, la haine la plus envenimée doit expirer devant ce spectacle, devant cette Passion qui a valu le pardon à tout le genre humain, et qui ne nous le vaudra qu'autant que nous pardonnerons, rejetant généreusement loin du cœur tout fiel et toute rancune contre notre frère.

La loi du talion s'applique ici avec une rigoureuse justice. *Dimittite, et dimittemini* : « Pardonnez, et il vous sera pardonné, » est-il écrit dans nos saints livres. Ne l'oubliez pas, mes frères ; et, si vous voulez porter avec vérité le beau nom de chrétien, méditez ces paroles que Jésus a introduites dans la prière que nous devons réciter chaque jour : *Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris*. L'histoire de l'Église raconte qu'à une époque barbare, les souverains pontifes avaient parfois beaucoup de peine à obtenir des pardons réciproques et la paix entre les princes chrétiens. Un de ces derniers, blessé cruellement par un de ses plus mortels ennemis, ne pouvait se résoudre à oublier son offense, encore moins à aimer celui qu'il haïssait. Il assistait au saint sacrifice, célébré par le Pape, quand, arrivé au *Pater*, le pontife l'invita à le réciter à haute voix avec lui. Lorsqu'ils en furent arrivés aux paroles que j'ai déjà citées, le Pape s'arrêta ; le prince, n'y faisant point d'attention, continuait toujours, et dit : *Di-*

mitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribu snostris. — « Oh ! malheureux, que faites-vous ? « dit le Pape ». Ne comprenez-vous donc pas que vous venez de prononcer votre propre condamnation ? » — Le prince barbare le comprit, et pardonna. Puissions-nous l'imiter, en nous unissant aux sentiments du Cœur divin de Marie pour pardonner et aimer plus aisément !

Ainsi soit-il.

Saint Jean Gualbert.

Ce saint; si célèbre par le généreux pardon qu'il accorda à son ennemi, obtint en récompense un merveilleux pouvoir sur le cœur de Marie. On peut en juger par la grâce qu'il obtint pour un pécheur mourant. De son temps, demeurait à Florence un nommé Florent, homme d'une éloquence remarquable, mais qui malheureusement s'était donné à la simonie qui infectait ce siècle. Florent tomba gravement malade ; et, désespérant de sa guérison, il pria avec larmes ses amis d'appeler auprès de son lit de mort Jean Gualbert, des mains duquel il voulait recevoir l'habit monastique, afin de mourir pénitent. Jean se rendit à l'appel du mourant ; mais, pour éprouver ses dispositions, il différa pendant quelques jours de satisfaire à ses désirs. L'ayant trouvé constant, il lui donna l'habit religieux, et peu de jours après le malade se rétablit si bien, qu'il put se promener dans le cloître du monastère, en se

soutenant avec un bâton. Peu après, il retomba malade et fut réduit à la dernière extrémité. Jean Gualbert le visita de nouveau avec ses moines. Tous restèrent auprès de lui, et firent de ferventes prières pour son heureux passage à l'éternité. Cependant Florent, les yeux hagards, se mit à tirer les couvertures du lit et à s'en couvrir la tête. Jean lui demanda pourquoi il agissait ainsi. Alors le moribond pâlit, et répondit en tremblant qu'il voyait le démon, que ses yeux étaient terribles, que de sa bouche sortaient d'immenses globes de flammes, et de ses narines des tourbillons de soufre et de noire fumée. Jean se fit montrer par le malade l'endroit où était son ennemi ; il prit la croix des mains de celui qui la tenait, en frappa avec force le démon, qui s'enfuit aussitôt. Florent, rassuré de sa terreur, s'écria : « Grâce à Dieu ! grâce à Dieu ! le démon a disparu ; et voici la bienheureuse Vierge, mère de Dieu, accompagnée de saint Pierre et de saint Benoît ! » A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'il rendit doucement le dernier soupir, heureux d'avoir été assisté à ses derniers moments par ce dévot serviteur de Marie, qui lui obtint de la Mère de miséricorde un secours si particulier au moment de la mort.

---

22 MAI

Marie au pied de la croix.

LE PÉCHÉ

Division : I. Le martyre de Marie fut : 1° généreux ; 2° entier ; 3° indescriptible ; 4° persévérant. — II. Nous devons concevoir la plus vive horreur pour le péché, parce que : 1° il renouvelle les souffrances de Jésus ; 2° il le crucifie de nouveau ; 3° il peut avoir les plus funestes résultats pour nos âmes ; 4° il est le plus haut degré de cruauté et d'ingratitude.

Fili mi ! fili mi ! quis mihi tribuat ut ego moriar pro te ?

Mon fils ! mon fils ! qui me donnera de mourir à ta place ? (*Au second livre des Rois*, ch. XVIII, v. 33.)

Le moment prédit par Siméon était arrivé : le glaive allait percer l'âme de Marie. « O bienheureuse Vierge », s'écrie ici saint Bernard, « votre âme a été véritablement percée par une épée : car, en perçant la chair de votre Fils, elle a pénétré jusqu'à vous. »

Il ne saurait entrer dans mon dessein, mes frères, de vous redire en détail toutes les horreurs et toutes les sublimités du Calvaire. Transportons-nous-y, et étudions avec un vif sentiment d'admiration l'étendue du martyre de Marie. Il est vrai qu'aucune langue ne pourrait rendre, aucune

intelligence ne saurait concevoir les inexprimables douleurs de Marie. Sa tristesse était profonde comme la mer. Mais, du moins, appliquons nos esprits et nos cœurs pour méditer, dans une première réflexion, la nature du martyre de notre mère, et, dans une seconde pensée, l'horreur qu'il doit nous inspirer pour le péché, qui en a été la cause.

I. — Voici le calvaire de Marie, Jésus est sur la croix, Marie est à ses pieds ! Plus généreuse que ne le fut Agar, mère d'Ismaël, selon la remarque de sainte Mechthilde, elle consent à voir mourir son divin Fils. Agar, se trouvant dans le désert et n'ayant pas de quoi nourrir son enfant, le mit au pied d'un arbre, l'embrassa tendrement et s'éloigna, en levant au ciel ses yeux pleins de larmes et s'écriant : « Je ne verrai point mourir mon enfant, » *non videbo morientem puerum.* (Gen., XXI, 16.) Marie, au contraire, fait preuve d'une force et d'une constance héroïques : elle demeure au pied de la croix, où est attaché son Fils bien-aimé. Elle ne peut arracher les clous qui le tiennent au gibet; elle ne peut ni baiser ni bander ses plaies ; elle ne peut soutenir sa tête penchée et sans appui ; elle ne peut essuyer ses yeux baignés dans le sang ; elle ne peut lui donner à boire, quand il s'écrie : *Sitio,* et qu'on ne lui présente que du fiel et du vinaigre. Toutefois, elle demeure là, ferme, courageuse, immobile comme le rocher que les vents ni les eaux ne peuvent

mouvoir ; immobile avec la Divinité, elle se réjouit de voir son Fils offert en holocauste pour le salut du monde.

Marie souffrit tout ce que souffrit son divin Fils. Crucifiée avec lui, elle supporta tous les tourments de la croix, comme si elle y eût été attachée réellement à côté de Jésus. Les clous qu'on a enfoncés dans les mains et les pieds sacrés du Sauveur, on les a enfoncés dans son cœur de mère. La robe qu'on lui a enlevée en rouvrant toutes ses plaies, le fiel dont on l'a abreuvé, la lance dont on a percé son côté ; les blasphèmes, les imprécations, les mépris solennels qu'on lui prodigue, sont autant de coups de glaive qui déchirent et transpercent l'âme de la mère des douleurs. Voulez-vous, d'ailleurs, avoir quelque idée de la tristesse de Marie? tâchez de mesurer son amour. Plus on aime, plus on souffre de voir souffrir l'objet aimé. Or, quel amour fut plus tendre, plus vif, plus parfait que celui de Marie ? Jamais un cœur de mère n'avait tant aimé, jamais Dieu n'avait donné tant de capacité et de prise à la souffrance : jamais aussi nulle créature ne souffrit ce que Marie souffrait aux pieds de son Fils crucifié. Sa douleur fut vaste comme la mer ; elle résuma en elle seule tout l'amour des anges et toutes les souffrances des martyrs, dont elle mérita, sur le Calvaire, de devenir la reine. Oh ! mes frères, essayez de plonger dans cet océan d'amertumes : vous n'en toucherez jamais le fond. Tentez d'en

mesurer la largeur et l'étendue : vous n'en apercevrez jamais les bords. « Regardez et voyez s'il est une douleur semblable à la douleur de Marie » : *Attendite, et videte si est dolor sicut dolor meus.*

Je continue, mes frères, à emprunter la parole au pieux et savant prince de l'Eglise, et je reprends ses considérations si touchantes là où je les ai laissées hier. « Si du moins », s'écrie l'éminent cardinal Villecourt, « les bourreaux de Jésus l'eussent laissé respirer quelques instants sur le Calvaire ! mais ils pressent le supplice, comme s'ils appréhendaient qu'il ne s'effectuât pas. La foule, ivre de rage et de fureur, entoure la victime, l'étend sur la croix, et bientôt Marie entend les coups de marteau qui enfoncent les clous dans les pieds et les mains de son Fils ; chaque coup retentit et fait écho dans son cœur maternel. Soudain, elle voit la croix élevée, puis enfoncée dans la terre, et l'objet de toute sa tendresse suspendu par ses propres blessures sur cet instrument de mort. Dieu ! quel spectacle pour le cœur d'une mère, que la vue d'un tel fils aussi cruellement traité ! Ah ! c'est ici, vierges, femmes et mères sensibles, que j'en appelle à votre cœur. Ce n'est pas vous qui révoquerez en doute le martyre de Marie. En ce moment, Jésus fixe tous les regards et absorbe l'attention de tous les spectateurs. Quelques-uns compatissent à ses souffrances ; le plus grand nombre est là pour les

augmenter. Mais la mère est méprisée, dédaignée, oubliée, délaissée; seulement le bien-aimé disciple partage sa sensibilité entre le fils et la mère, dont la douleur est plus profonde que l'Océan : *Magna est velut mare contritio tua.* (*Thren.*, II, 13.) Si du moins elle la soulageait par quelques larmes ; mais, dit saint Ambroise, cet Evangile qui nous la représente debout, ne nous indique point qu'elle ait pleuré : *Stantem illam lego, flentem non lego.* On vit des hommes qui paraissaient courageux et qui prirent la fuite à ce spectacle ; Marie, plus intrépide qu'eux, demeura immobile, alors même que le sang de son Fils pouvait rejaillir jusque sur elle : *Stabat ante crucem mater, fugientibus viris, intrepida.* La charité immense qu'elle avait pour tous les hommes, fixait ses regards sur des blessures auxquelles elle n'ignorait pas qu'était attaché le salut du genre humain : *Spectabat piis oculis vulnera per quæ sciebat omnibus futuram redemptionem.* Digne mère d'un tel fils, elle ne laissa rien apercevoir en elle qui dégénérât de la noblesse du sacrifice et de la victime : on pouvait ne pas épargner sa vie, quand on l'arrachait à Celui qu'elle avait enfanté ; mais la vue des bourreaux ne saurait l'effrayer ni la faire pâlir. Peut-elle jamais souffrir dans son corps plus qu'elle ne souffre maintenant dans son cœur ? *Stabat non degeneri mater spectaculo, quæ non metuebat peremptorem.* Le fils était sus-

pendu à la croix, et la mère s'offrait aux persécuteurs : *Pendebat in crucè filius, mater se persecutoribus offerebat.* Mais pourquoi, héroïque mère, ne pas au moins porter vos regards ailleurs ? Agar s'éloigne d'Ismaël pour n'être pas témoin de ses souffrances et de son dernier soupir. Et qu'était Ismaël comparé à Jésus ? Ah ! mes frères, Marie a de tout autres sentiments et un tout autre courage. Tandis que Jésus arrose de son sang l'autel de la croix et s'offre comme victime d'expiation pour les péchés du monde coupable, Marie, rivalisant de zèle et d'amour pour les hommes, immole son cœur à l'instant où Jésus sacrifie son corps. Mais n'a-t-elle pas montré une constance assez soutenue et assez intrépide ? O Marie ! qu'est-il nécessaire que vous assistiez jusqu'à la fin à cette scène sanglante ? Que pouvez-vous désormais pour ce fils adorable, si ce n'est augmenter ses douleurs ? Vous n'arrêteriez pas les torrents intarissables de ce sang si pur ; vous ne fermeriez pas ces plaies auxquelles vous ne sauriez atteindre ; vous n'adouciriez pas ces souffrances qui ne peuvent être plus cruelles. Mais il faut que la mère du Rédempteur assiste au sacrifice de la Rédemption jusqu'à ce qu'il soit achevé, parce qu'il faut que le même glaive immole les deux victimes à la fois ; il faut que toutes les blessures dispersées sur le corps de Jésus se trouvent réunies dans le cœur de Marie : *Singula vulnera Jesu corpori dispersa, in uno corde sint*

unita. Il faut que cette courageuse mère soit non seulement au pied de la croix, mais en quelque sorte sur la croix de Jésus-Christ : *O Domina mea,* s'écrie saint Bonaventure, *ubi stabas ? numquid tantum juxta crucem ? imo in cruce cum Christo crucifixa eras.*

II. — Je n'ai jamais mieux compris l'héroïque générosité de Marie que sur le Calvaire. Il suffit, ce me semble, de contempler notre bonne mère sur ce plateau d'ignominies, pour être saisi de confusion à sa vue. On serait tenté de fuir sa présence, et de se cacher loin de ses regards, tant il nous paraît naturel de penser que nous lui inspirons une horreur invincible. Nous sommes tout couverts de sang de son Fils : car, nous aussi, nous avons enfoncé dans ses plaies des clous douloureux ; nous lui avons brutalement arraché sa robe sanglante ; nous l'avons dressé, devant Marie, sur la croix qui faisait horriblement craquer tous ses os, qui froissait tous ses nerfs, qui répandait tout son sang.

L'héroïsme de la bienheureuse Vierge éclata néanmoins avec une violence inénarrable ; elle pardonna généreusement aux bourreaux : ils ne savent pas ce qu'ils font, pensait-elle généreusement après et avec son divin Fils. Elle nous pardonnera de même à nous, et de très grand cœur, pourvu que nous écoutions ses maternelles recommandations, que nous prenions pitié des souffrances de notre Dieu, que nous ne méprisions

pas les larmes de notre mère, que nous fuyions devant le péché comme à l'aspect d'un serpent perfide et venimeux.

Voyez, mes frères, ce que le péché a coûté à notre Dieu ; voyez combien le spectacle que nous avons contemplé sur le Calvaire est capable de nous inspirer une profonde horreur pour ce monstre horrible, la cause des tourments endurés par Jésus. Écoutez les cris féroces, les hurlements barbares des bourreaux, des ennemis, des persécuteurs de l'Homme-Dieu : Qu'il meure ! qu'il meure ! qu'il soit crucifié comme un vil scélérat ! Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous ! nous ne reconnaissons d'autre roi que Satan ! nous préférons Barrabas, le voleur insigne, l'assassin de nos frères ! Délivrez-nous de ce Jésus, qui se dit notre roi et que nous abhorrons comme notre plus cruel ennemi ! Qu'il meure ! *Tolle ! crucifige ! Nolumus hunc regnare super nos !* etc. Écoutez encore, mes frères, ces coups de marteau qui enfoncent des clous, ces décharges de fouet qui labourent la chair adorable du Fils de Dieu, qui la font voler en sanglants lambeaux ! Voyez tous ces mouvements imprimés à la croix avec un froid calcul, ou du moins avec une insouciance barbare : ils font balancer la croix dans les airs, la laissent retomber lourdement dans la fosse préparée à cet effet, et travaillent ainsi en tous sens le corps de Jésus-Christ. Voilà, mes frères, voilà l'ouvrage du péché !

Toutes les fois que nous sacrifions à un mauvais plaisir, toutes les fois que nous nous laissons vaincre par la nature et la chair, préférant au service de Dieu des satisfactions honteuses et abominables, toujours alors nous avons crié comme les Juifs, nous avons blasphémé comme eux, nous avons frappé comme ces atroces bourreaux ; nous avons crucifié Jésus, notre Dieu, notre ami, notre frère : *rursum crucifigentes.*

Cette seule considération me paraît amplement suffire, mes frères, pour vous détourner du péché, sans qu'il soit besoin de considérer les suites terribles de ces offenses mortelles ou vénielles, sans qu'il soit nécessaire de développer les motifs d'intérêt qui doivent nous inspirer l'horreur du péché, si funeste dans ses résultats. Les saints l'avaient bien compris, et vous savez qu'on raconte que Mgr de la Mothe, évêque d'Amiens, avait coutume, chaque fois qu'il se présentait à confesse, de faire en esprit trois stations pour s'exciter à la douleur et au bon propos : il montait d'abord au ciel, où il contemplait avec regret le trône vide et la couronne qu'il avait perdus ; il descendait ensuite aux enfers, où il frémissait d'épouvante, en apercevant la place que les démons lui avaient préparée ; enfin, remontant sur la terre, il gravissait la pente du Calvaire, il s'agenouillait au pied de la croix, embrassait les membres du divin condamné, collait amoureusement ses lèvres sur les plaies sanglantes, et, contemplant

Jésus cloué sur l'arbre d'ignominie, il se disait : « Voilà ton ouvrage ! »

Imitez cet exemple, enfants de la mère des douleurs, prosternez-vous sous l'effusion du sang divin ; que cette vue vous fasse bien prendre en horreur ce péché mortel, si honteux et si coupable que l'intelligence humaine se perd dans la considération d'une semblable cruauté, que les anges ne peuvent comprendre comment les hommes poussent si loin l'ingratitude.

Nous vous le promettons, ô Marie, en songeant à vos amertumes sur le Calvaire : nous éviterons, comme la vipère la plus venimeuse, l'ombre même d'un péché mortel. Bénissez et soutenez notre résolution, placée sous votre maternelle égide.

Ainsi soit-il.

Les Ressorts de la Providence.

Combien d'âmes justes jouissent du bonheur éternel, qui ont dû leur salut à leur persévérance dans la dévotion à la sainte Vierge ! Mais voici un trait particulier qui renferme quelque chose d'unique et bien capable de nous inspirer la fidélité à nos résolutions. — En l'année 1603, un homme plongé dans toute sorte de vices priait devant une image de la sainte Vierge, dans l'église de Saint-Lamends, à Valladela. Dans un moment de ferveur et d'indignation contre sa vie criminelle, il se laissa emporter à prononcer contre lui-même cette imprécation : « Ma très sainte mère, si je

tombe encore dans tel péché, je veux mourir de la main du bourreau. » Hélas ! il eut la lâcheté d'y tomber, manquant ainsi à la promesse solennelle qu'il avait faite à la reine des cieux. Quelque temps après, chose singulière ! — et qui n'admirerait ici les secrets jugements de Dieu et les ressorts de la Providence ? — quelque temps après, un meurtre est commis ; celui dont nous parlons est accusé d'en être l'auteur ; quoiqu'il fût innocent, toutes les apparences sont contre lui, il paraît convaincu, on le condamne à mort. Un religieux est appelé pour l'aider à bien mourir, et, comme ce Père connaissait son innocence, il lui conseille d'interjeter l'appel, de demander la confrontation des témoins pour faire voir l'erreur de ce premier jugement, et il lui garantit un succès infaillible. « Non, non, mon père, » répondit le condamné ; « permettez-moi de n'en rien faire. C'est Dieu qui m'a condamné par l'organe des hommes : le juge se trompe, mais Dieu ne se trompe pas ; et j'ai cent fois mérité la mort par mes péchés, surtout par mon indigne lâcheté à l'égard de la très sainte Vierge : aussi j'aime mieux mourir, pour satisfaire à la justice divine. Si j'échappe de cette affaire, mes méchantes habitudes reprendront leur premier empire. » Il persista dans cette généreuse résolution, et mourut avec les plus vifs sentiments de repentir, content de réparer son infidélité par cette héroïque persévérance.

23 MAI.

Marie adopte saint Jean pour son fils.

—

DÉVOTION FILIALE ENVERS MARIE

Division : — I. Marie est notre mère : 1° elle nous a enfantés sur le Calvaire au milieu des douleurs ; 2° elle nous aime parce qu'elle retrouve en nous les images et les membres de son Fils ; 3° elle a transporté sur nous l'affection qu'elle a pour Jésus.—II. Pour mériter d'être enfant de Marie, il faut ressembler véritablement à son Fils par la charité, la modestie, et surtout par la pureté.

Cum vidisset ergo Jesus matrem, et discipulum stantem quem diligebat, dicit matri suæ: Mulier, ecce filius tuus ; deinde dicit discipulo : Ecce mater tua.

Jésus, ayant vu sa mère et le disciple qu'il aimait debout au pied de la croix, dit à sa mère : Femme, voici votre fils ! Il dit ensuite à son disciple : Voici votre mère ! (*Évangile selon saint Jean*, ch. XIX, v. 26 et 27.)

Un jour, mes frères, un jeune saint, qui était arrivé en très peu d'années aux plus sublimes vertus, laissait éclater avec transports la tendresse toute filiale qu'il éprouvait pour la reine des anges ; et quelqu'un lui ayant demandé pourquoi il aimait tant la très sainte Vierge, cet ange de la terre, en regardant le ciel et laissant apercevoir sur son visage le céleste épanouissement de son amour, dit cette parole :

« La Mère de Dieu, c'est ma mère. *Mater Dei mater mea est.* C'était là, mes frères, le secret du bonheur de saint Louis de Gonzague, le secret de la tendresse qu'il éprouvait pour la sainte Vierge. Nous aussi, nous pourrons dire, en regardant le ciel : La sainte Vierge, c'est ma mère ! la Mère de Dieu, c'est ma mère ! »

Étudions ce soir la maternité de cette auguste reine, et, après en avoir apprécié les motifs, appliquons-nous à comprendre de quelle manière nous pourrons mériter de porter le titre d'enfants de Marie et d'en jouir pour le salut.

I. — Saint Jean représentait sur le Calvaire la foule des chrétiens ; et lorsque Marie consentit à adopter pour son fils le disciple que Jésus lui recommandait, elle adopta en sa personne tous les autres fidèles.

Ceci posé, j'entre dans le cœur de la question, et je me demande d'abord pourquoi Jésus-Christ veut attendre ce dernier moment pour nous confier à la maternelle sollicitude de sa divine mère? On a bien répondu que c'était afin de compenser quelque peu la perte qu'elle allait faire ; mais cette solution, toute bonne qu'elle soit, n'est point entièrement satisfaisante. En voici une autre qui doit fonder notre dévotion filiale envers Marie sur des motifs inébranlables. Jésus voulait nous faire don du cœur de sa mère, et nous en faire un don parfait, comme tout ce qui vient de lui. Pour cela, il attend que les entrailles de Marie soient

émues et violemment agitées, que son âme attendrie soit capable des plus inaltérables et des plus profondes impressions. Vous l'avez sans doute remarqué, mes frères, lorsque l'âme est surexcitée par une passion violente vers un objet quelconque, elle reçoit aisément les mêmes impressions de tous les objets qui lui sont présentés pendant ce même temps. L'âme est excitée : il ne reste plus qu'à l'appliquer à d'autres buts, que son émotion lui rendra plus faciles à atteindre. C'est donc le moment où le cœur de Marie était déchiré par la douleur, que Jésus choisit pour en diriger les tendresses vers ses enfants ! O mère de douleurs, vous nous avez enfantés au milieu des souffrances, et nous nous en réjouissons, car l'expérience prouve que plus le fils a coûté à sa mère, plus il attire ses affections.

Voulez-vous maintenant, mes frères, que nous méditions quelques-uns des motifs qui inspirent l'amour de Marie envers les hommes ? Je me borne à vous en rappeler deux principaux : d'abord, elle aime à retrouver en nous les images de son Fils, et c'est pour elle un puissant motif de nous aimer. Au jour de la création, le Seigneur avait dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance »; *faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram*. Le Verbe, qui s'est fait chair, s'est proposé quelque chose de semblable dans l'œuvre de la rédemption : il a voulu que nous lui devinssions sembla-

bles pour mériter d'entrer en participation de l'héritage qu'il nous destine ; il s'est rendu notre modèle, afin que nous fissions comme il a fait : *Quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis*. En sorte qu'on a pu dire, avec infiniment de raison, que le chrétien est un autre Jésus-Christ, *Christianus alter Christus*.

Mais il y a plus encore, mes frères : nous ne sommes pas seulement les images vivantes du Fils de Dieu, nous sommes aussi ses membres, et nous composons avec lui un corps dont il est le chef auguste. Voilà, mes frères, le second motif de l'affection maternelle de Marie pour les hommes. Elle voit en nous des images de son Jésus, elle retrouve en nous les membres de son Fils. O bonne et tendre mère, je n'ai pas de peine à comprendre, après cela, pourquoi vous avez reporté si vivement sur vos enfants adoptifs la vive tendresse que votre cœur éprouvait envers Jésus.

L'affection de Marie pour son tendre et divin Fils n'a point de modèle sur cette terre : il faut remonter jusqu'au ciel pour trouver l'exemplaire sur lequel cette auguste reine modela sa conduite. Marie aima Jésus comme le Père céleste aime son Fils : elle l'aima, par conséquent, d'un amour inénarrable et presque infini. D'un autre côté, nous savons que, sur le Calvaire, elle transporta cet amour sur les hommes; nous savons que, lorsque Jésus-Christ lui eut dit : *Femme, voilà votre fils*, elle accepta l'adoption que son premier-né

et son unique enfant lui proposait, et qu'elle nous aima désormais comme ses propres enfants. Quel sujet de joie pour les hommes, mes frères, que de songer à la tendresse infinie de cette divine mère envers eux, que de se savoir aimés comme d'autres Jésus !

II. — Suffit-il, mes frères, de savoir que Marie nous affectionne avec une tendresse vraiment maternelle, pour ne plus nous mettre en peine de mériter sa protection et son amour ? Ce serait une grave erreur de le croire. Mais laissons ici parler l'éloquent évêque de Meaux, et méditons sa touchante doctrine :

« Ne pensez pas, chrétiens, que Marie admette indifféremment tout le monde au nombre de ses enfants. Il faut passer par une épreuve bien difficile, avant que de mériter cette qualité. Savez-vous ce que fait la bienheureuse Marie, lorsque quelqu'un de ses fidèles l'appelle sa mère ? Elle l'amène en présence du Sauveur : « Çà ! » dit-elle, si vous êtes mon fils, il faut que vous ressembliez « à Jésus, mon bien-aimé. » Les enfants, même parmi les hommes, portent souvent imprimés sur leurs corps les objets qui ont possédé l'imagination de leurs mères. La bienheureuse Marie est entièrement possédée du Sauveur Jésus : c'est lui seul qui domine son cœur, lui seul règne sur tous ses désirs, lui seul occupe et entretient toutes ses pensées ; elle ne pourra jamais croire que vous soyez ses enfants, si vous n'avez en votre âme

quelques linéaments de son fils. Que si, après vous avoir considérés attentivement, elle ne trouve sur vous aucun trait qui ait rapport à son Fils, ô Dieu ! quelle sera votre confusion, lorsque vous vous verrez honteusement rebutés de devant sa face et qu'elle vous déclarera que, n'ayant rien de son Fils, et, ce qui est plus horrible, étant opposés à son Fils, vous lui êtes insupportables !

Au contraire, elle verra une personne — descendons dans quelque exemple particulier — qui, pendant les calamités publiques, telles que celles où nous nous voyons à présent, considérant tant de pauvres gens réduits à d'étranges extrémités, en ressent son âme attendrie et, ouvrant son cœur sur la misère du pauvre par une compassion véritable, élargit en même temps ses mains pour le soulager. Oh ! se dit-elle incontinent à elle-même, il a pris cela de mon Fils, qui ne vit jamais de misérables, qu'il n'en eût pitié : « J'ai compassion de cette troupe, » disait-il, et en même temps il leur faisait donner tout ce que ses apôtres lui avaient gardé pour sa subsistance, qu'il multipliait même par un miracle, afin de les assister plus abondamment.

Elle verra un jeune homme qui aura la modestie peinte sur le visage ; quand il est devant Dieu, c'est avec une action toute recueillie; lui parle-t-on de quelque chose qui regarde la gloire de Dieu, il ne cherche point de vaines défaites, il s'y porte incontinent avec cœur. « Oh ! qu'il est aimable !»

dit la bienheureuse Marie : « ainsi était mon Fils; lorsqu'il était en son âge, toujours recueilli devant Dieu ; dès l'âge de douze ans, il quittait parents et amis, pour aller « vaquer, » disait-il, « aux affaires de son Père. » (S. Luc, II, 49.)

Surtout, elle en verra quelque autre dont le soin principal sera de conserver son corps et son âme dans une pureté très entière ; il n'a que de chastes plaisirs, il n'a que des amours innocents ; Jésus possède son cœur, il en fait toutes les délices : parlez-lui d'une parole d'impureté, c'est un coup de poignard à son âme ; vous verrez incontinent sa pudeur et sa modestie se révolter contre de telles propositions. Voilà, chrétiens, voilà un enfant de la Vierge : comme elle s'en réjouit ! comme elle s'en glorifie ! comme elle en triomphe ! avec quelle joie elle le présente à son bien-aimé, qui est, par-dessus toutes choses, passionné pour les âmes pures !

C'est pourquoi excitez-vous, chrétiens, à l'amour de la pureté ; vous, particulièrement, qu'une sainte affection pour Marie a attirés dans une association qui s'assemble sous son nom, pour se perfectionner dans la vie chrétienne. C'est votre zèle qui a aujourd'hui orné ce temple sacré, dans lequel nous célébrons les grandeurs de la majesté divine. Mais considérez que vous avez un autre temple à parer, dans lequel Jésus habite et sur lequel le Saint-Esprit se repose : ce sont vos corps, mes chers frères, que le Seigneur a sanctifiés,

afin que vous eussiez du respect pour eux ; sur lesquels il a versé son sang, afin que vous les tinssiez nets de toute souillure ; qu'il a consacrés, pour en faire les temples vivants de son Saint-Esprit, afin que, les ayant ornés en ce monde d'innocence et d'intégrité, il les ornât en l'autre d'immortalité et de gloire.

Il est rapporté dans la Vie de sainte Mechthilde que cette amante de Jésus, lisant un jour ces divines paroles du Sauveur mourant à sa très sainte mère : « Femme, voilà votre fils ! » se sentit inspirée de demander au Fils de Dieu de vouloir bien lui faire la même grâce qui fut accordée à saint Jean, pour qui ces paroles furent prononcées sur le Calvaire, et qu'il lui plût de dire en sa faveur à la sainte Vierge : « Femme, voilà votre fille ! » Elle n'eut pas plus tôt fait cette prière, qu'elle obtint l'objet de sa demande.

Elle entendit l'adorable Sauveur la recommander lui-même spécialement aux soins de sa divine mère, en considération du sang qu'il avait répandu et de la mort qu'il avait endurée pour l'âme de cette fille, qui était son épouse par les saints engagements qu'elle avait pris avec lui. Mechthilde, comblée de joie et de confiance, fut portée à faire la même demande à Notre-Seigneur en faveur de ceux qui l'en prieraient, et le divin Sauveur daigna lui faire entendre qu'il ne la refuserait jamais à quiconque la lui demanderait avec ferveur. Demandons-la lui donc, et prions-

le qu'il veuille bien nous donner à Marie pour ses enfants, en la choisissant nous-mêmes pour notre mère.

O Marie, ô notre aimable et aimée mère, nous nous jetons avec une confiance filiale entre les bras de votre protection toute-puissante. Gardez-nous à l'abri de votre manteau virginal, éloignez de nos âmes les appas du vice, façonnez nos cœurs sur le modèle de celui de votre Fils, afin que nous ayons part au même héritage, sous la garde de la même maternité. Ainsi soit-il.

La Pécheresse convertie.

Saint Liguori raconte qu'une grande pécheresse, appelée Hélène, étant entrée dans une église, le hasard, ou plutôt la Providence, qui dispose tout pour le bien de ses élus, voulut qu'elle entendît un sermon sur la dévotion du rosaire. Frappée de tout ce que le prédicateur dit de l'excellence et des admirables effets de cette sainte pratique, elle eut envie d'en avoir un, et elle alla l'acheter après le sermon. Mais, pendant assez longtemps, elle le tenait soigneusement caché, de peur qu'on ne le vît et qu'on ne tournât sa dévotion en ridicule. Elle commença ensuite à le réciter ; et, quoique ce fût d'abord sans dévotion, la sainte Vierge lui fit trouver tant de goût dans cette prière, qu'elle ne pouvait se lasser de la dire. Par sa fidélité à cette pieuse pratique, elle mérita que Celle qui est appelée à juste titre le Refuge des

pécheurs, jetât sur elle un regard de miséricorde et lui fît concevoir une telle horreur de sa vie passée, que sa conscience ne lui donnait aucun repos. Déchirée jour et nuit par ses cuisants remords, elle ne put résister à la voix de la grâce qui la pressait de recourir au sacrement de pénitence, comme à l'unique remède aux maux de son âme. Elle va donc se jeter aux pieds du ministre du Seigneur, et lui fait l'aveu de ses crimes, mais avec tant de marques de contrition et une si grande abondance de larmes, que le confesseur en était dans l'admiration et ne pouvait assez bénir Dieu de la grande miséricorde dont il avait usé envers cette brebis égarée. La confession finie, Hélène alla se prosterner au pied d'un autel de Marie, et pénétrée des sentiments de la plus vive reconnaissance : *Ah ! très sainte Vierge*, lui dit-elle, *il est vrai que j'ai été un monstre jusqu'ici ; mais vous, dont le pouvoir est si grand auprès de Dieu, aidez-moi à me corriger. Je me donne à vous, et je veux employer le reste de mes jours à faire pénitence.* Hélène ne fut pas infidèle à ses promesses : sa prière finie, elle rentra chez elle, brisa pour jamais les funestes engagements qui la retenaient dans le désordre, distribua aux pauvres tout ce qu'elle avait, et embrassa un genre de vie très austère. De terribles tentations venaient souvent l'assaillir ; mais, avec le secours de Marie, elle en sortit toujours victorieuse. Elle fut favorisée de plu-

sieurs grâces surnaturelles, et même du don de prophétie. Jésus et Marie lui apparurent à ses derniers moments ; elle eut le bonheur de mourir de la mort des saints, en invoquant le nom de Celle qui avait arraché son âme à l'enfer. (*Paraph. du* Salve Regina.)

---

24 MAI.

Marie à la résurrection du Sauveur.

DÉVOTION ENVERS LES AMES DU PURGATOIRE.

DIVISION : — I. La résurrection du Sauveur remplit de joie le cœur de Marie. Cette joie est en proportion de ses douleurs passées, elle est indescriptible, elle s'explique quelque peu par les tendresses de Jésus en lui apparaissant. — II. La joie de Marie à la résurrection nous apprend à prier pour les âmes du purgatoire. Cette dévotion est fondée : 1° sur la charité ; 2° sur la nécessité d'exercer le zèle. Rôle de Marie envers les âmes du purgatoire.

Transivimus per ignem et aquam, et eduxisti nos in refrigerium.
Nous avons passé par le feu et par l'eau ; et vous nous avez conduits en un lieu de rafraîchissement. (*Psaume* LXV, v. 12.)

Le troisième jour qui suivit l'ensevelissement de Jésus au sépulcre de Joseph d'Arimathie, les saintes femmes s'y rendirent. Mais elles trouvèrent la pierre déplacée et le tombeau

vide. Pendant qu'elles étaient dans la consternation de cette déconvenue, voici que deux hommes leur apparurent, vêtus d'un habit éclatant de blancheur. Elles, effrayées, n'osaient lever les yeux ; mais les anges leur dirent : « Pourquoi cherchez-vous avec les morts. Celui qui vit ? Il n'est plus ici, il est ressuscité. Rappelez-vous donc les paroles qu'il vous a dites, lorsqu'il était encore dans la Galilée: Il faut que le Fils de l'homme soit livré entre les mains des pécheurs, qu'il soit crucifié et qu'il ressuscite le troisième jour. » Les saintes femmes se ressouvinrent de ces prédictions, et, sortant du sépulcre, elles annoncèrent toutes ces choses aux onze apôtres et aux disciples.

Quant à Marie, la tradition la plus autorisée, appuyée, du reste, sur une raison facile à comprendre, nous apprend que son divin Fils la favorisa de la première de ses apparitions. Méditons ce soir, mes frères, la joie que dut ressentir cette divine mère à la résurrection du Sauveur. Cette considération nous amènera naturellement à parler de la dévotion envers les âmes du purgatoire, dont Marie est d'ailleurs l'auxiliatrice toute-puissante.

I. — Essayerai-je, mes frères, de vous dépeindre en quelque manière la douleur excessive et incompréhensible dont le cœur de Marie fut inondé, lorsqu'elle vit déposer dans son sépulcre le corps bien-aimé du Sauveur ? Jésus lui est ravi,

et lorsque, le soir elle rentra à Jérusalem, elle n'y trouva plus que des souvenirs et des traces sanglantes. Son fils n'y était plus. Sans doute, les femmes pieuses, qui accompagnaient Jésus-Christ sur la voie douloureuse ; sans doute, saint Jean, son fils d'adoption, devaient s'empresser autour d'elle. Mais la douleur de Marie était grande comme la mer ; et, loin de l'adoucir, les consolations de la terre ne faisaient qu'augmenter sa violence. Quelles heures, mes frères, quelles nuits, quelle longue journée dut passer cette mère triste et souffrante ! Les instants lui pesaient comme des heures, les heures comme des jours, et les jours comme des siècles.

Le moment arriva enfin où, selon la prédiction du Psalmiste, ses plaintes furent converties en joie : *Convertisti planctum meum in gaudium mihi.* Marie, dit un saint docteur, priait avec larmes, lorsque tout à coup le Seigneur parut devant elle, vêtu d'une blancheur éblouissante, le visage brillant de beauté, de lumière et de gloire. Marie a reconnu son Fils ! ! !.... Ici, mes frères, je renonce à vous peindre l'échange sublime qui s'opéra entre ces deux âmes si unies l'une à l'autre, parce qu'il est des sentiments qui se refusent à l'analyse et à la description, même la plus infidèle et la plus terne. C'est bien le moment de rappeler la parole inspirée que l'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son cœur n'a jamais ressenti ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment.

La sainte Écriture nous représente quelques figures de la joie que dut éprouver l'admirable Vierge à la résurrection de Jésus, mais elles sont toutes bien pâles et fort éloignées de la réalité. Tobie, voyant arriver son fils qu'il croyait perdu à tout jamais, laisse éclater son allégresse en paroles pleines de reconnaissance; mais qu'était le jeune Tobie à côté du Verbe fait chair ? Le père de l'enfant prodigue, voyant revenir au foyer paternel le fils qui s'en était éloigné, met en mouvement toute sa maison; il tue un veau gras, il s'écrie : « Voici que mon fils qui était mort, est ressuscité ! » Mais, encore une fois, qu'était-ce qu'un enfant ingrat, en comparaison du fils accompli que Marie recouvrait ?

S'il s'agissait de vous décrire sa douleur, les paroles se presseraient sur des lèvres habituées à son expression, parce que les larmes sont beaucoup plus fréquentes ici-bas que les joies. Mais, pour dépeindre une félicité aussi grande, les paroles manquent, le langage humain est forcé de s'avouer impuissant à redire ce dont il faut laisser aux anges et à Dieu lui-même le soin de nous expliquer quelque peu, un jour, dans l'enivrement des joies de la patrie.

J'emprunte ici, mes frères, la parole à celui des orateurs chrétiens qui me paraît avoir le mieux rendu quelque chose des sentiments de Marie à la résurrection : « Ma mère ! ah ! voilà sans doute la première parole, la seule parole peut-être que

prononça d'abord le Sauveur. » Ma mère ! ô parole bien douce au cœur de Marie, qui guérit toutes ses blessures, qui soulage tous ses maux, et qui verse dans son âme des torrents de délices ! Ma mère ! on ne lui donnera donc plus ce nom qu'elle reçut au pied de la croix, ce nom qui la confondait avec les femmes ordinaires, et qui avait été pour elle comme la lie du calice d'amertume. Ma mère, voilà votre fils : *Ecce filius tuus* (S. Jean, XIX, 26). Le voilà, ce fils, qui revient à vous, après avoir dormi quelques heures dans les bras de la mort ! Vous avez partagé ses douleurs et sa gloire; vous avez eu, sur le Calvaire, son dernier regard et sa dernière pensée : il vous doit aujourd'hui sa première visite, sa première apparition... Ma mère, voici votre Fils ! embrassez-le : *Ecce filius tuus !*

Ce n'est plus, à cette heure, un disciple qui vient prendre en votre cœur la place de son maître ; c'est ce fils que vous avez pleuré et que rien ne pourrait remplacer pour vous : reconnaissez à ses plaies encore vives, à son cœur entr'ouvert, à son front encore sillonné de glorieuse cicatrices, Celui que vous avez porté dans vos entrailles, Celui qui est vraiment votre Fils : *Ecce filius tuus !*

Oh ! quelle joie ! oh ! quelle douceur pour Marie de revoir en face ce Jésus qu'elle aime si tendrement ! Elle ne se rappelle plus — car, vous le savez, mes frères, un instant de bonheur fait

oublier bien des années de souffrances — elle ne se rappelle plus ni les persécutions qu'elle partagea jadis avec ce Dieu enfant, ni les angoisses de son cœur au jour où elle le perdit, ni le douloureux accomplissement des prophéties de Siméon : elle a tout oublié, parce qu'elle a revu son Fils. Elle sait qu'il est ressuscité pour ne plus mourir, et cette pensée ajoute encore à son bonheur. Peut-être aura-t-elle encore quelques jours mauvais à passer sur la terre, mais que lui importe ?. Son Fils ne doit plus souffrir. Peut-être sera-t-elle condamnée plus tard aux tourments de l'exil ; peut-être lui faudra-t-il demeurer ici-bas, quand Jésus sera dans les cieux ; mais encore une fois, que lui importe ? Son Fils ne doit plus souffrir.

Voilà, mes frères, tout ce que nous pouvons dire sur la joie de Marie dans la résurrection de son Dieu, de son Fils : faibles paroles, qui n'expriment pas assurément les sentiments qui se pressaient dans son cœur ! Mais, s'il s'est trouvé parmi les hommes un prophète pour égaler les lamentations aux douleurs, il n'y en a point, il n'y en aura jamais qui puisse exprimer complètement le bonheur ici-bas. Le langage des mortels manque de termes pour peindre la félicité ; il n'en manque pas pour rendre l'infortune. Disons donc simplement et avec l'Église que la joie de Marie fut égale à sa douleur : *Secundum multitudinem dolorum meorum, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.*

II. — Ce fut donc, mes frères, une bien douce allégresse pour Marie que de voir son Fils glorieusement sorti du sépulcre, de l'entendre répéter, avec une douceur infinie, ces deux mots qui la plongeaient dans l'extase et le ravissement : Ma mère ! ma mère ! Mais cette joie, précédée d'une aussi mortelle tristesse, me fournit une occasion bien naturelle de vous exhorter à une dévotion bien faite pour attendrir nos cœurs, pour nous conquérir des amis puissants et dévoués dans le ciel, enfin, pour nous faire exercer ici-bas un ministère de zèle et de charité fructueux et agréable au Seigneur.

Vous le savez, mes frères, et la foi vous l'enseigne : il y a, entre le ciel des bienheureux et l'enfer des réprouvés, un lieu d'expiation et de souffrances, où les âmes justes achèvent de payer ce qu'elles doivent à la majesté souveraine de Dieu outragée dans sa justice. Là, ces âmes souffrent des tourments que l'espérance de les voir finir peut seule les aider à supporter ; elles soupirent sans cesse après la goutte d'eau qui éteindra ces feux dévorants, et poussent des cris lamentables, se plaignant de l'oubli où leurs frères de la terre les ont laissées : « Ayez pitié, ayez pitié de nous, au moins vous qui êtes nos amis ! » *Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me.* (Job, XIX, 21.)

Eh bien ! mes frères, ces pauvres âmes, tou-

chées par la main du Seigneur, vous pouvez les soulager efficacement ; serez-vous sourds à leurs prières ? Hâtez-vous de les secourir. Vous seriez si heureux de délivrer une âme, une seule âme du purgatoire ! car, vous ne l'ignorez point, sauver une âme, c'est prédestiner la sienne : *Animam salvasti, animam tuam prædestinasti.* Cette âme, ainsi délivrée par nos suffrages, nous serait désormais toute dévouée, et nous compterions au ciel un ami, un protecteur, dont la reconnaissance ne nous ferait certes jamais défaut. Prenons donc aujourd'hui la résolution ferme et sincère, chrétiens, de renouveler notre dévotion envers les âmes du purgatoire, de ne point oublier surtout les âmes de nos parents, de nos amis, de nos bienfaiteurs, de tous ceux envers qui nous avons pu contracter quelque dette de reconnaissance ; mais n'oublions pas non plus de prier, d'une manière toute spéciale, pour les âmes les plus abandonnées ; celles à qui personne ne songe et que tout le monde délaisse. Dieu alors nous récompensera.

Comme j'en ai l'habitude, mes frères, même dans les sujets qui paraissent le plus s'éloigner de Marie, je me plais à ramener votre attention sur cette auguste Vierge et sur le rôle qu'elle joue dans l'œuvre de la Rédemption. Ici, cette méthode ne m'est point difficile, car la bienheureuse Reine du ciel commande en souveraine au purgatoire.

Entre l'Église du ciel et celle de la terre, écrit un pieux auteur, il en est une troisième, dont les membres, échappés aux périls de celle-ci, soupirent après la félicité de celle-là. Communiquant néanmoins avec l'une et l'autre, à raison des secours qu'ils en reçoivent, c'est par Marie principalement qu'ils les attendent ; c'est vers vous, Marie, surtout, qu'ils élèvent leurs mains suppliantes ; c'est à Marie qu'ils adressent de préférence leurs vœux et leurs soupirs. Si elle est, en effet, la mère des miséricordes et le canal de toutes les grâces de son divin Fils, pour qui ressentira-t-elle plus de compassion, à qui s'empressera-t-elle davantage de tendre une main secourable, sinon à ceux dont les maux sont si extrêmes, et en même temps les dispositions si parfaites ?

Elle le disait, d'ailleurs, elle-même à sainte Brigitte : « Je suis la mère de toutes les âmes du purgatoire. Par mes prières, j'atténue la rigueur des peines qu'elles ont à endurer pour l'expiation de leurs fautes. Il n'y a aucune peine dans le purgatoire qui, par mon intercession, ne devienne plus douce et plus supportable. »

Disons-lui dès lors avec le grand saint Alphonse de Liguori : Reine du ciel et de la terre, mère du Roi du monde, ô Marie ! ô vous, la plus grande et la plus élevée d'entre toutes les créatures, il n'est que trop vrai, il y a sur la terre bien des ingrats qui vous méconnaissent et qui ne vous

aiment point ; mais, en revanche, il y a au ciel des légions d'anges et de bienheureux qui vous bénissent sans cesse. Et même ici-bas encore, combien d'âmes brûlent du feu divin de votre amour ! Ah ! puissé-je être à jamais de ce nombre! puissé-je ne jamais cesser, ô souveraine tout aimable, de vous servir, de vous louer, de vous honorer et de propager votre amour ! Vous avez charmé un Dieu ; vos attraits l'ont, pour ainsi dire, arraché du sein de son Père, pour le faire devenir votre fils : comment, misérable ver de terre que je suis, comment ne vous aimerais-je point ? Oui, ma divine mère, je veux vous aimer, je veux travailler de tous mes efforts à vous faire aimer de tous. Accueillez donc favorablement le désir qui m'anime, et aidez-moi à l'accomplir. Je sais que ceux qui vous servent sont agréables aux yeux de Dieu ; je sais qu'après la gloire de son nom, il ne désire rien tant que de vous voir honorée et aimée des hommes. C'est de vous, ô ma souveraine, que j'attends tout mon bonheur, le pardon de mes fautes, la persévérance dans le bien, l'assistance à l'heure de la mort, l'allègement du purgatoire, et enfin le paradis.

Ainsi soit-il.

Marie console les âmes du purgatoire.

Marie dit elle-même à sainte Brigitte [1] : « Je suis la reine du ciel, la mère de miséricorde, la

[1] *Révél.*, liv. IV, ch. x.

joie des justes, l'échelle des pécheurs ; il n'y a nulle peine en purgatoire qui, par mon secours, ne soit rendue plus douce et plus facile à supporter.» Et, dans une autre circonstance,elle ajouta : « Je suis la mère de Dieu, la mère de ceux qui sont en purgatoire, parce que toutes les peines qui sont infligées aux pécheurs pour l'expiation de leurs fautes, sont adoucies à ma prière. » Et Notre-Seigneur lui-même, parlant à Marie, lui dit, comme le rapporte encore sainte Brigitte : « Vous êtes ma mère et la consolatrice de tous ceux qui sont en purgatoire. »

Une pieuse tradition nous apprend, dit le docteur Gerson, que,le jour de son assomption, Marie amena avec elle dans le ciel un grand nombre d'âmes du purgatoire. Denys le Chartreux assure qu'une semblable faveur se renouvelle le jour de Pâques, où Marie descend dans ce lieu d'expiation pour délivrer plusieurs des infortunés qui gémissent loin de Dieu [1].

Dans une apparition de la sainte Vierge au pape Jean XXII, elle lui dit, comme il le rapporte dans la bulle que le savant Benoît XIV a déclarée authentique: « ... Si, parmi les religieux ou confrères du Carmel qui quitteront le siècle présent, il s'en trouve dont les péchés auraient mérité le purgatoire, je descendrai comme leur tendre mère au milieu d'eux le *samedi* après leur mort, je délivrerai ceux que j'y trouverai, et je les ramè-

[1] *Serm.* II, *de Assompt.*

nerai sur la montagne sainte, dans le séjour heureux de la vie éternelle. » Paul V dit formellement que « le peuple chrétien peut croire pieusement ce qu'on dit du secours que reçoivent les âmes des confrères du Mont-Carmel, savoir : que la très sainte Vierge les aidera par ses prières, par ses mérites et sa protection spéciale après la mort, surtout le samedi. »

---

25 MAI.

Marie à l'Ascension du Sauveur.

LE CIEL

DIVISION : — I. Marie monte au ciel en esprit avec son Fils; pour cela : 1° elle fonde son espoir sur la conformité de ses souffrances aux souffrances du Sauveur ; 2° elle immole sa volonté ; 3° elle offre à Dieu le sacrifice de sa séparation ; 4° elle a été imitée par les saints. — II. État et grâce du mystère de l'Ascension : 1° il n'y paraît plus d'infirmité ; 2° il rend conforme à la nature divine ; 3° il unit à Dieu et détache de la créature ; 4° il est admirable, parce qu'il fortifie et purifie.

Vado parare vobis locum.
Je vais vous préparer une place. (*Évangile selon saint Jean*, ch. XIV, v. 2.)

Le Seigneur Jésus, après avoir instruit ses disciples, les mena hors de la ville jusqu'à Béthanie, et, ayant levé les mains, il leur

donna sa bénédiction ; et, en les bénissant, il se sépara d'eux. Ils le virent s'élever en haut ; une nuée le déroba à leurs yeux, et il monta au ciel, où il est assis à la droite de Dieu. Comme ils le regardaient monter au ciel, deux hommes vêtus de blanc se présentèrent soudain à eux, et leur dirent : « Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder en haut? Ce Jésus, qui vient de s'élever du milieu de vous dans le ciel, en reviendra de la même manière que vous l'y avez vu monter. »

Glorieuse mère de mon Dieu, qu'il dut vous coûter de voir s'éloigner et se séparer de vous ce Fils bien-aimé ! Oh ! que l'exil va vous paraître long et prolongé ! Et nous, ô Marie, nous sommes toujours si attachés à la terre, à la vallée des larmes et du deuil ! Aidez-nous à convaincre notre esprit, à persuader notre cœur, afin que nous recueillions les précieux enseignements de l'ascension du Verbe fait chair.

Pour mieux profiter de ces leçons, mes frères, nous partagerons cet entretien en deux réflexions principales, où nous étudierons, à la suite de deux grands maîtres de la vie spirituelle, d'abord la manière dont Marie monte au ciel en esprit avec son Fils, et, en second lieu, la grâce du mystère de l'Ascension à laquelle nous devons participer.

I. — Il ne paraît pas douteux, observe sagement le P. Grou, quoique les Actes des apôtres n'en disent rien, que Marie n'ait été présente à la glorieuse ascension de son Fils. Elle conversa

donc et elle mangea même avec lui, ainsi que les apôtres et d'autres disciples, pour la dernière fois. Elle vit son corps, porté sur un nuage, s'élever de terre, tout resplendissant de gloire ; elle accompagna en esprit ce cher Fils, et monta avec lui au ciel, ne pouvant en être séparée du cœur et de la pensée.

Elle comprit alors mieux que jamais ces paroles qui avaient été dites : « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît, et qu'il entrât par cette voie dans sa gloire ? » *Nonne oportuit pati, Christum et ita intrare in gloriam suam !* Elle s'en fit l'application à elle-même ; et elle fonda sur ses propres souffrances, dont son Fils avait été l'unique objet, la douce espérance de le rejoindre dans le séjour de la gloire.

Que fut la terre pour Marie, depuis que Jésus en eut disparu ? continue l'illustre et spirituel ascétique ; qu'y vit-elle qui pût l'attacher ? Rien absolument. Il emporta avec lui au ciel toutes les affections de sa sainte mère, qui ne fit plus que languir dans l'amoureuse impatience de le revoir. Dès lors, elle commença à souffrir un nouveau genre de tourments, qu'elle n'avait pas encore éprouvé : tourment tout à la fois délicieux et insupportable, tourment doux et violent, qui acheva de la faire mourir à elle-même, mais d'une mort lente, qui la consuma insensiblement. Ah ! combien de fois s'écria-t-elle : Hélas ! pourquoi mon pèlerinage est-il prolongé ? Que fais-je ici-bas ?

Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est ! Mais la volonté de mon Fils m'y retient ; qu'il m'en coûte de m'y soumettre ! Marie aima assez cette divine volonté pour la préférer à son propre bonheur, qui lui était désormais assuré ; et elle entra par là, mais d'une manière excellente, dans la disposition des bienheureux, toujours prêts à sacrifier leur félicité au moindre signe de la volonté de Dieu. Tel fut donc le sacrifice qu'elle fit réellement à chaque moment, pendant les quinze années, ou davantage, qu'elle vécut encore. Ainsi, après avoir sacrifié son Fils mourant sur la croix, elle le sacrifia encore triomphant dans le ciel ; et elle mourut continuellement au désir ardent qu'elle avait de le revoir. Pour se former une juste idée de ce genre de souffrances, il faudrait être à Jésus ce qu'il était à Marie, et comme sa créature et comme sa mère. Son Fils l'attirait avec une force inconcevable, et en même temps la tenait éloignée de lui. C'était, en un sens très véritable, comme une espèce de peine du dam, causée par l'amour réciproque du fils et de la mère.

Nous ne sommes pas assez spirituels, mes frères, pour concevoir une telle peine. Quelques saints qui, sur la fin de leur vie, en ont eu le sentiment, ont avoué que, malgré ses délices, elle surpassait tout ce qu'ils avaient souffert jusqu'alors, et que nulle torture n'était comparable à celle de l'amour pur aux prises avec le délai de la jouissance d'un Dieu infiniment aimable.

La peine qui en résulte, les désirs qu'elle fait concevoir sont si violents, que nous ne saurions le croire, si nous n'en avions des milliers d'exemples authentiques. Sans vous parler de sainte Thérèse, s'écriant qu'elle mourait de regret de ne pouvoir mourir, j'appellerai encore une fois votre attention sur l'angélique serviteur de la Reine des anges, Louis de Gonzague.

Ce jeune saint s'étant dévoué au service des malades, son compagnon fut la première victime de sa charité. Le voyant à l'agonie, Louis dit à un de ses frères : « Oh ! que je serais charmé de faire un échange avec Bondi et de mourir à sa place, si Notre-Seigneur voulait me faire cette faveur ! » Puis il ajouta, en s'adressant au P. Bellarmin : « Je crois, mon Père, que les jours qui me restent sont en petit nombre. » Ce Père lui ayant demandé sur quels fondements il parlait ainsi: « C'est », répondit-il, « que je me trouve un désir extraordinaire de travailler au service de Dieu; et mon désir est si vif, que je me figure que Dieu ne m'accorderait pas cette grâce, s'il ne devait bientôt m'enlever de ce monde. » Il eut quelque scrupule de ce grand désir de la mort, mais il s'y livra avec joie, quand son confesseur l'eut assuré que le désir de s'unir à Dieu n'était point un mal, surtout quand il est accompagné de résignation à la volonté divine, et que plusieurs saints avaient eu ce désir.

Tombé dangereusement malade, il répétait souvent avec saint Paul : « *Cupio dissolvi et esse*

cum Christo, je désire être réduit en poussière et « me réunir à Jésus-Christ; » et avec le Psalmiste : *Quam dilecta tabernacula tua !* » Qu'ils sont « aimés vos tabernacles, ô grand Dieu ! » Mon âme ne désire autre chose que cette sainte demeure, elle ne soupire qu'après le moment d'y être reçue pour l'éternité. Ah ! Seigneur, je languis et je meurs dans l'ardeur du désir de vous être uni pour toujours. Vous ne savez pas la bonne nouvelle que j'ai eue? répétait-il ensuite : je mourrai dans huit jours ! Aidez-moi, je vous prie à réciter le *Te Deum* pour rendre grâce à Dieu de la faveur qu'il me fait. Mes frères, *lætantes imus*, *lætantes imus*, nous partons joyeux. » Enfin l'heure dernière allait sonner, le front de Louis était radieux de bonheur. Le Père provincial arrive,et demande au jeune saint des nouvelles de sa santé. « Nous prenons notre route, répond celui-ci. — Et pour aller où ? — En paradis. — En paradis ? répliqua le Provincial. – Oui, mon Père, en paradis, si mes péchés ne m'en empêchent pas; oui, j'espère par la miséricorde de Dieu y arriver. » — Peu de temps après, il prononça d'une voix à peine intelligible le doux nom de Jésus, et expira.

II. — Il nous reste, mes frères, à méditer la grâce du mystère de l'Ascension et la manière d'y participer avec Marie et comme Marie. J'emprunte pour cela la doctrine du séraphique fondateur des séminaires en France, de M. Olier, de si vénérable mémoire :

« L'état et la grâce du mystère de l'Ascension est un état de triomphe et de gloire achevée, c'est un état où il ne paraît plus rien d'infirme. En Notre-Seigneur Jésus-Christ, après sa résurrection, il y avait encore quelques marques d'infirmité. Il semblait se dépouiller quelquefois de sa gloire parfaite, de sa consommation et de sa totale ressemblance avec Dieu son Père. Il rendait encore sa nature visible et palpable à ses apôtres, mangeant avec eux et leur disant : *Palpate et videte : quia spiritus carnem et ossa non habet, sicut me videtis habere.* (S. Luc, XXIV, 39.) Mais, du jour de son Ascension, sa gloire ne souffre plus d'interruption ni de suspension, l'éclat n'en est plus supportable aux yeux des hommes ; étant entré en la splendeur de Dieu son Père, il demeure caché dans son sein, il ne tombe plus sous nos sens ; et quoiqu'il y conserve les qualités de la nature humaine, il ne les assujettit plus à notre infirmité ; il y est l'esprit vivifiant, étant parfaitement entré en la vertu et en la nature de son Père, glorieux, spirituel, tout-puissant : ce qui fait même qu'étant entré en ses états intérieurs et intimes, il envoie avec lui son Saint-Esprit ; il entre en la fécondité et en l'unité du Père, pour donner son Esprit au dehors; et comme le Verbe éternel, qui est infiniment un avec son Père, par un principe intérieur et identique, produit le Saint-Esprit avec lui et en lui, de même Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui est extérieur à

Dieu par sa nature humaine, se réunissant à lui et rentrant dans l'unité parfaite avec lui, produit le Saint-Esprit, et avec lui l'envoie hors de lui à ses apôtres, ce qui est la merveille admirable de la divine Ascension.

« De là vient qu'une âme qui entre en cet état de la divine Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ, a part aux grâces qui furent accordées à la très sainte Vierge. Elle reçut, comme le chante l'Église au jour de l'Ascension, une participation de la divinité, selon le désir que, dans l'Écriture sainte, Dieu témoigne avoir que nous soyons faits participants de la nature divine, *divinæ consortes naturæ.* (II Petr., I, 4.)

« État admirable de l'âme, entièrement rendue conforme et entièrement semblable à Dieu, et, comme disent les saints, parfaitement *déiforme*, c'est-à-dire, tout ardente d'amour et lumineuse de la clarté de Dieu.

« L'âme, en cet état, ne déchoit plus de l'union ou de l'unité en Dieu, pour descendre à la bassesse de l'infirmité humaine; vous ne la voyez plus épanchée en passion et en amour-propre ; elle n'admet plus dans son fond la transformation en la créature. Elle ne laisse plus prendre racine en elle à l'amour des choses périssables, qui fait qu'on se transforme en la créature, qu'on se voit en elle, qu'on la voit en nous, et qu'ainsi on déchoit de cette parfaite ressemblance à Dieu et à Jésus-Christ monté au ciel, où, étant tout trans-

formé et consommé en son Père, il nous attire avec lui à la transformation et consommation en Dieu. C'est pourquoi il disait à sainte Magdeleine : « Ne me touchez point, car je ne suis pas encore « monté à mon Père. (Joan., xx, 17.) Attendez que « je sois dans l'état où je vous attirerai en mon « Père, et à la transformation et consommation « en lui. » C'est ce qu'il fait au très saint Sacrement, où, étant entré en sa vertu, il consomme et transforme en lui les âmes : *Non me mutabis in te, sed tu mutaberis in me.* L'âme, en l'état de la résurrection, doit craindre l'attache et même l'approche des créatures, de peur de déchoir, de se laisser transformer en elles, et de devenir participante de leur profanation. On le voit par là, l'état de la divine Ascension est celui des âmes parfaites et consommées intérieurement en Dieu, dans l'être et dans la vie duquel elles sont passées par la vertu d'une union parfaite et très intime. »

En méditant avec attention, mes frères, cette doctrine un peu relevée que je livre à vos réflexions les plus profondes, on se surprend à dire : Oh ! l'état admirable ! et à comprendre pourquoi l'Église supplie son Époux pour la délivrer de ses maux, au nom de son admirable Ascension. *Per admirabilem Ascensionem tuam !* Cet état, si digne d'admiration, cause aux âmes des désirs de sanctification inconcevables. Afin de nous exciter toujours davantage à l'envie d'y parvenir, ajoutons aux motifs déjà médités les suivants, par lesquels je termine

L'âme en cet état est impénétrable aux traits du monde, elle n'est plus susceptible de l'imperfection des créatures, elle est en soi parfaitement séparée de l'être profane ; elle possède une paix et un repos divin ; elle est dans l'immutabilité extérieure, inébranlable à toute chose, et c'est à une âme en cet état qu'on peut dire hardiment ces paroles du Psalmiste : « Il ne vous arrivera point de mal, et aucun fléau n'approchera de votre tabernacle. » *Non accedet ad te malum, et flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo.* (Ps xc, 10.) Vous diriez qu'elle est déjà, par une heureuse anticipation, dans un état d'éternité.

Cet état est un état de pureté admirable, où l'âme n'a plus de mélange avec l'être profane, ni plus d'épanchement sur lui. Elle peut voir, autour de soi, son vieil homme et sa chair se changer et s'altérer ; mais, toujours intime et toujours intérieure à elle-même, elle ne déchoit point de son état, elle demeure ferme, elle fait même toujours de nouveaux progrès, et ce n'est qu'en sa chair que se trouve l'altération : *Licet is qui foris est, noster homo corrumpatur : tamen is qui intus est, renovatur de die in diem.* (II. Cor., IV, 16.)

O Marie, rendez-nous participants de cet admirable état, de cette grâce qui nous exemptera des faiblesses, nous conformera à la nature divine, nous unira à Dieu en nous détachant de la créature, nous fortifiera et nous purifiera. Nos cœurs

sont ouverts devant le trône de vos miséricordes versez vos trésors avec une maternelle profusion.

Ainsi soit-il.

Vision consolante.

Rien de plus propre à nous inspirer une entière confiance en Marie que la vision dont fut favorisé le frère Léon, compagnon et inséparable ami du grand patriarche saint François. On en trouve la relation dans la *Chronique des frères mineurs* (lib. VI, cap. XVII). Ce serviteur de Dieu se vit transporté à l'improviste, dans une immense plaine qui semblait devoir être le théâtre du jugement général, lequel était sur le point de commencer. Les anges traversaient les airs, ils s'abaissaient sur la terre pour ouvrir les sépulcres et ils en retiraient une multitude innombrable de morts. On voyait au milieu de ce vaste espace deux échelles très hautes, dont l'une était blanche et l'autre rouge. Ces deux échelles, de la terre, sur laquelle était leur point d'appui, atteignaient le ciel. A la cime de l'échelle rouge se tenait Jésus-Christ, avec un visage courroucé et les yeux enflammés d'une juste indignation. Sur quelques échelons inférieurs était le patriarche saint François, qui, se tournant vers les frères réunis en grand nombre au milieu de la plaine, leur criait à haute voix : « *Venite, fratres, venite, ascendite ad Dominum, qui vocat vos : confidite, ne vos timeatis; venite.* « Venez, mes très

chers frères, « disait le saint patriarche, » venez pleins de courage, montez vers Jésus-Christ, qui vous appelle ; ayez confiance et ne craignez pas. » Les religieux, encouragés par l'invitation de leur père, accouraient en foule autour de l'échelle, et se mettaient en mesure d'en franchir les échelons. Mais quoi ! les uns au troisième échelon, les autres au dixième, d'autres au milieu de l'échelle, tombaient misérablement et se précipitaient sur le sol. Saint François, à la vue de ce spectacle lamentable, tournait ses regards vers Jésus-Christ, et par de ferventes prières se mit à implorer sa bonté en faveur de ses enfants. Mais le divin Rédempteur, se montrant plus enclin à la justice qu'à la miséricorde, ne se laissait point toucher par les supplications de saint François. Alors le saint patriarche, descendant quelques échelons, se rapprocha du pied de l'échelle, et, rempli d'une grande ferveur de piété, il se mit à dire : « Ne vous laissez point aller au désespoir, mes bien-aimés frères, courez vers l'échelle blanche, franchissez-en les échelons avec un grand courage, ne craignez pas : par cette échelle, vous pourrez entrer dans le paradis. » Pendant que le saint parlait ainsi, on vit apparaître au sommet de l'échelle la Vierge Marie, couronnée de douces splendeurs ; et les religieux, montant par cette échelle, entraient tous heureusement dans la gloire du paradis. Ce fait montre d'une manière évidente combien est fondé sur la vérité ce sen-

iment de saint Ignace, martyr, que ceux qui ne sont pas sauvés par la miséricorde de Dieu le sont par celle de la Vierge Marie : *Quos non salvat Dei justitia, salvat sua intercessione Mariæ misericordia.* Ce qui nous fait voir qu'il n'y a pas de moyen plus efficace pour arriver au salut éternel que la protection de la mère de Dieu.

---

26 MAI

Marie au Cénacle

DÉVOTION AU SAINT-ESPRIT.

DIVISION : — I. Marie se trouve au Cénacle, parce qu'elle doit former et enfanter tous les élus, que le rôle du Saint-Esprit est de rendre semblables à Jésus-Christ. — II. 1° Effets et dons du Saint-Esprit dans les âmes ; 2° moyens de l'attirer et de le conserver.

Spiritus adjuvat infirmitatem nostram : nam, oremus, quid sicut oportetn, escimus; sed ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.

L'Esprit-Saint aide notre faiblesse : car ce que nous demandons dans nos prières, lui-même le demande pour nous avec des gémissements ineffables. (*Saint Paul aux Romains*, ch. VIII, v. 26.)

Jésus-Christ, montant au ciel, commanda à ses apôtres d'attendre dans Jérusalem les dons du Saint-Esprit, qu'il leur avait promis

tant de fois. La promesse du Sauveur fut accomplie le jour de la Pentecôte, c'est-à-dire, cinquante jours après Pâques et dix jours après l'Ascension. Il se fit tout à coup un grand bruit comme d'un vent impétueux, dont fut remplie toute la maison où les disciples étaient assemblés, en union de prières avec Marie, la mère de Jésus. Ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils parlaient différentes langues, selon que le Saint-Esprit les faisait parler.

C'est de ce miracle, si célèbre et si fécond en heureux résultats, que je me propose de vous entretenir ce soir, mes frères. Nous étudierons d'abord quel fut le rôle de Marie au jour de la Pentecôte, et, en second lieu, quels enseignements théoriques ou pratiques nous devons retirer de la méditation de ce mystère.

I. — Pour bien apprécier le rôle que joue Marie au jour de la Pentecôte, il suffit, mes frères, de bien réfléchir sur l'attention que l'écrivain sacré a eue de rappeler sa présence au Cénacle. Les évangélistes, dit un pieux auteur, auquel j'emprunte ces quelques considérations préliminaires, parlent rarement de Marie ; mais aussi quand ce nom sacré arrive sous leur plume, c'est toujours pour quelque révélation importante, pour l'accomplissement de quelque grand mystère. Quand saint Luc nous dit que les disciples persévéraient dans la prière en union avec Marie, mère de Jésus, *cum Maria, matre Jesu*, c'est que le Saint-

Esprit lui a donné l'ordre de nommer, en cet endroit, Celle qu'il a choisie, parmi toutes les créatures, pour en faire son épouse.

Que devait opérer la descente du Saint-Esprit sur les hommes ? Dieu l'envoyait pour faire de tous des prédestinés, de vives et fidèles images de Jésus-Christ Or saint Augustin nous assure que,pour être conformes à l'image du Fils de Dieu, tous les prédestinés doivent d'abord être cachés dans le sein de la divine Vierge, où, étant gardés, nourris, entretenus, agrandis par cette douce mère, ils sont enfantés à la gloire, au moment de leur mort, qui est proprement, suivant le langage de l'Église, le jour de leur naissance.

Que ce soit par Marie que le Saint-Esprit forme les élus, que ce soit dans Marie qu'ils prennent naissance, il est impossible d'en douter. Jetez, s'écrie le Saint-Esprit, jetez vos racines dans mes élus : *Et in electis meis mitte radices*. Eccl., XXIV, 13). Marie, qui a produit, avec le Saint-Esprit, la plus grande des merveilles, l'Homme-Dieu, est destinée à produire tous les élus que les mérites de Jésus-Christ doivent conduire au ciel.

L'Église est la terre natale des élus. Aujourd'hui, cette même Église, qui va recevoir sa naissance dans les embrassements sacrés du Saint-Esprit, se trouve toute renfermée dans le Cénacle. Je puis donc affirmer que le Cénacle est la vraie tente de Jacob, la réunion des enfants d'Israël selon l'esprit : car enfin, si ces paroles n'ont pas été

écrites en vain, si l'Eglise n'a pas erré en les appliquant à Marie : « Habite dans Jacob, qu'Israël soit ton héritage, étends tes racines dans mes élus » ; *et in Jacob inhabita, et in Israel hæreditare, et in electis meis mitte radices ;* n'est-il pas évident que Marie, après Jésus-Christ, occupe la première place dans l'Église, la première place dans le cœur des prédestinés et des élus ?

Quelqu'un pourrait-il concevoir le Cénacle sans la présence de Marie? Comment ! le Sauveur mourant a dit à son Église, représentée en la personne de saint Jean : *Ecce mater tua !* « voilà votre mère ! » et Marie ne serait pour rien dans la naissance de l'Église !

Je le sais, ce n'est pas parce que Marie a prié avec les apôtres que le Saint-Esprit est venu visiter la terre. Non : il existait une promesse divine qui devait s'accomplir infailliblement. Mais, pour l'instruction de tous les siècles, Dieu a voulu que Marie se trouvât dans le Cénacle. Son recueillement, sa ferveur répandaient sur les apôtres un baume divin ; sa prière, vive, ardente, rendait celle des apôtres plus efficace et plus puissante. Ils apprenaient, pour la transmettre à leurs successeurs, cette vérité importante, que, Marie étant l'épouse du Saint-Esprit, c'est par elle que tous les amis de Jésus obtiennent la communication des lumières et de l'amour que le Saint-Esprit répand continuellement dans les âmes.

Quelle est donc, mes frères, conclut le même

orateur sacré, quelle est donc la conduite d'une âme véritablement jalouse d'attirer dans elle les précieux dons par lesquels le Saint-Esprit signale sa venue dans le monde ? Cette âme imite l'Église, qui, tous les jours, dans sa liturgie, nous apprend à demander le Saint-Esprit par l'intercession de Marie. Cette âme, désireuse de participer à ces dons éminents, ne cesse de se représenter le Cénacle et d'y contempler, par les yeux du cœur encore plus que par ceux de l'esprit, la divine mère de Jésus, soutenant par sa présence, et surtout par son ardente prière, la faiblesse des apôtres et des disciples destinés à devenir bientôt ses enfants. Cette âme prie Marie, elle invoque Marie, elle va au Saint-Esprit par Marie.

II. — Mais toutes ces considérations, quelque pieuses et quelque solides qu'elles soient, ne suffiraient peut-être pas pour nous exciter à la dévotion envers le Saint-Esprit. Cette dévotion est bien peu pratiquée, et le démon s'efforce de nous en détourner, comme d'un culte spécial qui pourrait avoir les plus grandes et les plus heureuses conséquences dans l'affaire de notre salut.

Vous ne l'ignorez pas, mes frères, le Saint-Esprit joue le plus grand rôle dans l'œuvre de la sanctification des âmes ; et, malgré cela, son culte particulier est assez négligé par la foule des chrétiens. Il est rapporté, aux Actes des apôtres, que saint Paul, étant venu à Éphèse, y trouva quelques disciples, auxquels il adressa cette

question : « Avez-vous reçu le Saint-Esprit, depuis que vous avez embrassé la foi ? » Ceux-ci lui répondirent : « Nous n'avons pas seulement entendu dire qu'il y eût un Saint-Eprit. » Ce serait injurier les fidèles que de leur prêter cette réponse aujourd'hui ; mais, hélas ! tous connaissent-ils le Saint-Esprit ? Pour combien d'entre eux ce Dieu d'amour est-il un Dieu inconnu ?

Ne pouvant entrer dans de longs détails, que ne comporte point ce simple entretien, je me bornerai, mes frères, à vous esquisser rapidement le rôle de cette adorable personne de la sainte Trinité dans l'œuvre de la sanctification, à vous énumérer ses dons, et à étudier en quelques mots les moyens de l'attirer et de le conserver en nous.

L'Esprit-Saint, mes frères, descendant dans nos cœurs, les purifie de leurs péchés, les orne de la grâce sanctifiante et les remplit de vertus. C'est un esprit de charité : à ce titre, il anime d'un ardent amour pour Dieu, pour le ciel et pour tout ce qui peut concourir à notre salut. Esprit de lumière, il éclaire notre esprit, le dirige dans la connaissance si importante de notre fin et des moyens à employer pour y parvenir le plus sûrement. Esprit de sagesse, il nous détache des biens de la terre, détourne notre attention du néant des choses humaines, et la guide vers les biens éternels, seuls solides, seuls éternels, seuls vraiment dignes d'estime. Enfin, et surtout, c'est un esprit de force. Ah ! mes frères, vous

avez besoin, et très grand besoin, de la force divine : tant d'ennemis vous entourent, travaillant de tout leur pouvoir à vous entraîner avec eux dans l'abîme ! Le démon vous présente de dangereux et trompeurs appâts ; le monde parle à votre cœur, à votre amour-propre, vous inspire un dangereux respect humain pour le *qu'en dira-t-on ;* la chair enfin, cette ennemie domestique que vous portez sans cesse avec vous, qui ne vous laisse pas un instant, ne s'avoue jamais domptée et vaincue. Nous avons donc tous besoin de l'Esprit de force pour résister au démon, mépriser le monde et dompter la chair.

« L'Esprit du Seigneur », dit Isaïe, « reposera sur lui : esprit de sagesse et d'intelligence, esprit de conseil et de force, esprit de science et de piété ; et il sera rempli de l'esprit de la crainte du Seigneur. » *Requiescet super eum Spiritus Domini: spiritus sapientiæ et intellectus, spiritus consilii et fortitudinis, spiritus scientiæ et pietatis ; et replebit eum spiritus timoris Domini.* (Isaïe, XI, 2, 3.) Le prophète énumère ainsi les sept dons que le Saint-Esprit répand dans une âme. Ces dons ne sont pas proprement des vertus, mais plutôt une faculté, une aptitude pour bien faire, pour pratiquer la vertu et en produire des actes. Les quatre dons de sagesse, d'intelligence, de science et de conseil, ont pour objet l'entendement, et font leur séjour dans cette faculté de l'âme. Les trois autres, savoir : la force,

la piété et la crainte de Dieu, ont pour objet direct la volonté ou le cœur. C'est là qu'ils établissent leur siège. Mais entrons dans quelques détails

Le don de sagesse nous permet de contempler les choses divines et éternelles.

Le don d'intelligence nous fait pénétrer les choses difficiles et obscures, surtout celles qui se trouvent dans la sainte Écriture.

Le don de conseil dirige nos démarches et nos actions.

Le don de force nous fait surmonter tous les obstacles qui s'opposent à notre salut, et la mort elle-même.

Le don de science nous fait connaître ce qui conduit au salut et la manière de bien user des moyens qui nous sont accordés pour cela.

Le don de piété nous fait respecter et aimer Dieu et le prochain.

Le don de crainte de Dieu renferme tous les autres dons, car cette crainte nous fait éviter le péché et pratiquer la vertu.

Saint Grégoire, parlant de ces sept dons ineffables, dit : « L'Esprit-Saint avertit, excite, instruit : il avertit la mémoire, il excite la volonté et il instruit la raison. Afin de nous préserver de la folie, il nous donne la sagesse ; afin de nous préserver de la stupidité, il nous donne l'intelligence; afin de nous préserver de la légèreté et de la précipitation, il nous donne le conseil ; afin de

nous prémunir contre la crainte, il donne la force à nos âmes ; afin de nous garder de l'ignorance, il nous donne la science ; afin de nous préserver de l'endurcissement, il nous donne la piété ; et afin de nous préserver contre l'orgueil, il nous donne la crainte de Dieu. »

Mais, pour jouir de tous ces dons inénarrables, il est nécessaire de recourir à certains moyens qui nous sont suggérés par les maîtres de la vie spirituelle. Les voici en abrégé :

Une prière fervente ne peut manquer d'attirer le Saint-Esprit, qui descendit sur les apôtres, alors qu'ils persévéraient dans l'oraison avec Marie, la mère de Jésus.

Une ardente charité fait descendre le Saint-Esprit jusqu'à l'âme, élève l'âme jusqu'à lui et les unit : car le Saint-Esprit, étant tout charité, établit sa demeure dans les cœurs pleins de charité.

Une profonde humilité est la voie qui amène à nous le même Esprit de science et d'intelligence.

Enfin, la pureté le retient dans notre âme, car, ainsi que le dit saint Basile : « Comme les images des objets ne peuvent être ni reçues ni vues dans un miroir terni, de même l'homme ne peut recevoir le Saint-Esprit et sa lumière, à moins qu'il ne rejette le péché et les affections de la chair. » Voilà pourquoi le grand Apôtre écrivait aux Éphésiens : « Ne contristez pas le Saint-Esprit, dont

vous avez reçu le sceau au jour de la rédemption. » *Nolite contristare Spiritum sanctum Dei, in quo signati estis in diem redemptionis.* (S. Paul aux Eph., IV, 30.)

Nous vous en conjurons, au nom de Marie, votre épouse fidèle et aimée, descendez dans nos cœurs, ô vous, le père des pauvres, le distributeur des dons célestes, la lumière des cœurs, la meilleure des consolations, l'hôte aimé de nos âmes, doux rafraîchissement qui soulage dans le travail, amortit les feux brûlants et console dans les pleurs. Ainsi soit-il.

Saint François de Sales.

Saint François de Sales avait pour Marie une dévotion toute particulière, un amour tendre, une confiance toute filiale. « Toutes les fois », disait-il, que j'entre dans un lieu consacré à cette auguste reine, je sens par un tiraillement de cœur que je suis chez ma mère, car je suis bien le fils de Celle qui est le refuge des pécheurs [1]. »

Lorsqu'il disputait contre les hérétiques, il se recommandait toujours à la très sainte Vierge, avec une confiance entière, par les prières que lui adresse l'Église : *Cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo.* Il réclamait en toute occasion son assistance, et, prêchant à tous cette salutaire confiance : « Je trouve », disait-il, « tout mon secours dans le saint Sacrement et

[1] *Année de la Visitation*, 27 août.

dans la Mère de Dieu.» — « Oh ! que je sens bien », ajoutait-il [1], « quel bonheur c'est d'être enfant, quoique indigne, d'une si glorieuse mère ! Entreprenons de grandes choses sous sa protection ; et, si nous sommes tendres dans son amour, elle nous obtiendra ce que nous désirerons. » De là ses visites à Saint-Étienne des Grès, lorsqu'il étudiait à Paris ; et, plus tard, ses pèlerinages à Lorette, à Notre-Dame-de-la-Compassion, à Thonon, à divers autres sanctuaires de Marie, et la joie qu'il éprouvait de rencontrer dans la visite de son diocèse beaucoup d'églises dédiées à la sainte Mère de Dieu.

Un jour que, pour essayer de gravir une colline fort escarpée sur laquelle était située une église de la très sainte Vierge, il s'était mis les pieds tout en sang, ses gens voulurent l'arrêter, le faire renoncer à une course aussi pénible : « Il est vrai, » leur répondit-il, « que je suis très fatigué ; mais si c'est pour moi un sujet de honte de n'être pas assez accoutumé à la fatigue pour le service de Dieu, ce m'est un sujet de joie d'avoir répandu mon sang au service de la Mère de Dieu. »

Tel était le dévouement de ce saint évêque à Marie, qu'il en parlait dans toutes ses conférences, partout où il en pouvait trouver l'occasion.

[1] Déposition de sainte Chantal.

27 MAI

Vie de Marie après l'Ascension.

DÉVOTION A L'EXERCICE DU CHEMIN DE LA CROIX

Division : I. Marie adoucit sa douleur par le souvenir de son Fils, par la visite des lieux saints, par le chemin de la croix, dont elle refaisait continuellement les stations. — II. Nous devons faire le chemin de la croix, en union et à l'exemple de Marie : 1° à cause des motifs puissants qui nous y engagent, savoir : le renouvellement de nos cœurs, le moyen de plaire au Cœur de Jésus et à celui de Marie ; 2° à cause des avantages qui y sont attachés, savoir : de dissiper les ténèbres de l'esprit, de convertir le cœur, de nous aider à méditer la Passion, de nous rendre parfaits, de nous attirer beaucoup d'indulgences, de nous faciliter la réparation.

Adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus.
Nous l'adorerons à l'endroit même où ses pieds s'arrêtèrent. (*Psalm.* CXXXI, v. 7.)

La fin de la vie de Marie, qui se prolongea comme une longue agonie, ne fut plus pour elle qu'un crucifiant et interminable martyre d'amour. Oh ! qui lui donnera les ailes de la colombe, à cette âme languissante ? elle volerait vers son bien-aimé, elle lui dirait qu'elle l'aime et qu'elle meurt loin de lui : sans doute il aurait alors pitié de ses défaillances et de ses langueurs, il la laisserait reposer sur son sein. D'autres fois,

en voyant quelques disciples assez heureux pour mourir, Marie leur disait : « Ames fortunées, partez ! volez à mon bien-aimé, dites-lui que je languis d'amour, que je meurs à chaque instant de ne pouvoir mourir pour le rejoindre et ne plus le quitter. » Alors, pour calmer les feux dévorants qui lui faisaient endurer les plus navrantes douleurs, elle se rendait aux lieux que son Fils avait sanctifiés de sa divine présence.

Nous allons étudier, mes frères, le grand moyen dont Marie se servait pour adoucir les crucifiantes ardeurs de son amour ; et nous appliquant la pratique, nous en déduirons par quelques réflexions les motifs et les avantages de la dévotion au chemin de la croix, fait à la suite de la Vierge des douleurs.

I. — S'il est en vos âmes, s'écriait un éloquent évêque de Jérusalem, quelques fibres que puissent émouvoir la compassion et l'amour, voyez, je vous en adjure, et considérez attentivement quelles douleurs éprouvait la bienheureuse et très pure Vierge de Nazareth, après le retour de son Fils dans les cieux. Comprenez comme son amour la crucifiait, comme ses brûlants désirs la consumaient, lorsqu'elle repassait en son cœur ce qu'elle avait entendu, vu et connu d'un si aimable fils. Pour moi, je crois que l'esprit le plus pénétrant, le cœur le plus intelligent dans les secrets de l'amour, que toutes les puissances réunies de l'âme humaine ne peuvent nous mettre à

même de comprendre ce martyre sans trêve de l'amour, ces impétueux élancements vers son Fils, ces soupirs et gémissements inénarrables que formait l'Esprit-Saint dans ce cœur, le plus sensible et le plus tendre qui fut jamais, ainsi réduit et suspendu entre le ciel et la terre comme sans objet et sans soutien.

Pour consoler ses ennuis et le délai de ses espérances, elle revoyait souvent Bethléem et le divin berceau ; Nazareth, avec l'atelier où son fils avait travaillé sous ses yeux et au milieu de ses adorations ; Cana, où elle avait obtenu de lui son premier miracle.

Mais ce qu'elle revoyait le plus souvent et avec le plus de sentiments joyeux et tristes, c'était le chemin que Jésus avait suivi pour arriver à la montagne de son sacrifice, où elle avait partagé ses douleurs et ses humiliations. Vous savez, mes frères, ce qu'on entend par le chemin de la croix. Pris à la lettre, c'est l'espace que parcourut, sous le fardeau de la croix, notre aimable Rédempteur, c'est-à-dire, depuis le palais de Pilate, où il fut condamné, jusqu'au lieu du Calvaire, où il fut crucifié. On y compte cent soixante et un pas. Ainsi, faire simplement le chemin de la croix, c'est parcourir le même espace ; le faire en esprit et en vérité, le faire en chrétien, c'est y marcher pénétré des sentiments que doit inspirer une voie sanctifiée par les pas de Jésus-Christ et toute baignée de son sang. C'est ce qu'était en usage de

pratiquer la très sainte Vierge, après la mort de son cher Fils, mais surtout après l'ascension, comme le rapporte Adricome, et selon une constante tradition, confirmée par la révélation que cette mère de pitié en fit à sainte Brigitte. La bienheureuse Vierge Marie, dit encore Léon X, se fit un devoir de visiter souvent les lieux de la passion de son cher Fils: *Beata Virgo loca Passionis continue visitavit.* (Ex bulla Leonis X, ann. 1517.)

Suivons-la, mes frères, cette Vierge des douleurs, méditant le long de la Voie douloureuse. Au sortir du jardin des Olives, où son Jésus a été livré par un apôtre, elle se rend au palais de Pilate, où elle entend condamner à mort ce divin Fils : pas une pensée de vengeance, pas un ressentiment ne s'élève pour lors dans son cœur ; elle unit son sacrifice à celui de Jésus, et s'offre à lui pour le salut des pécheurs.

Lorsqu'on charge la croix sur les épaules meurtries et ensanglantées de l'Homme-Dieu, Marie voudrait pouvoir l'aider à porter ce bois infâme et lourd.

En le voyant tomber sous ce poids écrasant, son cœur maternel se déchire horriblement, et cependant deux sentiments se partagent son âme : l'amour pour Jésus et la plus tendre charité pour le pécheur, bourreau de son Fils.

La rencontre de Jésus, loin de consoler son cœur, ne fait qu'aggraver ses tortures, à cause du

triste état où elle le voit réduit et de l'impuissance où elle se trouve de le soulager.

Combien elle enviait, cette tendre mère, la place du Cyrénéen ! combien elle aurait voulu pouvoir porter comme lui la croix de son divin Fils ! Elle la portait dans son cœur, et par là elle aidait son Jésus mieux que Simon de Cyrène.

En revoyant Véronique s'approcher de Jésus et lui présenter le voile dont elle essuie cette face adorable, son cœur est ému ; elle est heureuse d'apercevoir, au milieu de cette foule qui insulte le bon Maître, un cœur qui compatit à ses souffrances, qui le fait avec courage, affrontant généreusement le mépris et les insultes de ceux qui entourent Jésus.

Plus le douloureux voyage de Marie avance, plus sa charité envers les hommes éclate visiblement : elle sait que Jésus tombe pour obtenir aux pécheurs la force de se relever ; elle prend de là la résolution de venir en aide aux âmes coupables et repentantes.

Lorsque le divin Sauveur a rencontré Marie, il ne lui a rien dit, et voici qu'il console les filles de Jérusalem. Marie ne s'en offense point ; elle lit dans le cœur de Jésus, et s'unit à ses sentiments de tendre miséricorde pour les hommes.

A la troisième chute du Rédempteur, Marie renouvelle son sacrifice et se dispose au drame effrayant du Calvaire.

On arrache les vêtements de Jésus, et, en enle-

vant les lambeaux de sa chair adorable, on arrache des lambeaux du cœur de Marie, qui souffre sans se plaindre.

Lorsque les clous attachent le corps sacré à la croix, Marie se laisse crucifier intérieurement à ses côtés. Pourrait-elle souffrir en meilleure compagnie ?

Au pied de la croix, elle nous enfante de nouveau au milieu des plus atroces douleurs ; elle nous adopte avec une maternelle effusion pour ses fils bien-aimés, pour les frères de son Jésus mourant.

Jésus est mort. On le remet entre les bras de sa douce mère, qui le contemple avec amour, qui le baise avec respect, qui l'adore dans une extase de douleur.

Mais elle n'a pas même la triste consolation de conserver entre ses bras le corps inanimé de Jésus. Il faut s'en séparer ; il faut qu'il soit renfermé dans le sépulcre, où elle ne pourra plus le couvrir de baisers, où elle sera même privée de sa vue. Cette nouvelle épreuve, elle l'accepte avec la même résignation et le même amour que les autres. Rien ne peut altérer son héroïque soumission à la volonté de Dieu, ni la longueur ni la continuité des souffrances.

I. — Si Marie, cette vierge admirable, cette mère si remplie non seulement de tendresse, mais de l'amour le plus pur et le plus fort qui ait jamais existé pour son divin Fils ; si Marie, qui

conservait si profondément gravées dans son cœur les moindres circonstances des souffrances de Jésus, aimait cependant à venir méditer ses douleurs aux lieux mêmes où elles avaient été endurées ; combien nous, dont le cœur est si dur, si froid, lorsqu'il s'agit de Dieu, lorsqu'il s'agit des souffrances de Jésus, n'avons-nous pas besoin de nous exciter de temps à autre par la vue de ces souffrances !

Les motifs qui doivent nous porter à cette dévotion, sont des plus puissants. D'abord, les papes l'ont regardée comme le moyen le plus propre et le plus efficace pour procurer le renouvellement des mœurs, pour exciter et entretenir la ferveur dans tous les lieux où elle serait établie.

En second lieu, c'est que cette dévotion plaît infiniment au Cœur de Jésus, qui désire tant de nous voir compatir à ses peines, puisqu'il nous commande en mille manières de lui rendre ce devoir si juste de notre reconnaissance.

Enfin, c'est le moyen de procurer quelque satisfaction au Cœur de Marie, qui méditait continuellement sur les souffrances de ce cher Fils, avec compatissance, tendresse, générosité et consolation.

Mais, observe le pieux orateur auquel j'emprunte ces considérations, comme rien n'a tant de pouvoir sur nous que notre propre intérêt, rien ne sera plus capable de nous porter à cette dévotion que ses fruits et ses avantages, qui sont immenses.

Elle dissipe les ténèbres de notre entendement, et l'éclaire des lumières les plus pures, qui nous font juger des choses, non selon les apparences, mais comme en a jugé la Sagesse même, et selon les exemples que l'Homme-Dieu a donnés pendant sa vie et à sa mort, où il nous fait voir que toute notre grandeur et notre félicité consistent à estimer, à aimer et à rechercher ce que le monde fuit, méprise et abhorre.

Elle convertit et échauffe nos cœurs, qui, quelque endurcis et froids qu'ils puissent être, ne sauraient s'empêcher de se briser, de s'attendrir, de s'embraser, en considérant tantôt l'excès d'amour du Père céleste, qui, pour racheter de vils esclaves, réduit dans l'état le plus déplorable son Fils bien-aimé ; tantôt l'excès d'amour du Fils, qui s'offre à son Père pour être la victime du monde, et s'abandonne, en cette qualité, à toute la rigueur de sa justice. De là, ces saints transports de l'Église, qui, après avoir médité la mort de son divin Époux, ne peut trouver des termes assez énergiques pour témoigner les sentiments de sa reconnaissance et de sa compassion. O bonté ineffable du Fils de Dieu à l'égard des pécheurs, s'écrie saint Bernard à la vue de Jésus-Christ souffrant ! *O ineffabilem Filii Dei erga peccatores charitatem !*

Un autre avantage de cette dévotion, c'est de nous aider dans la contemplation du mystère de la Passion, qu'elle rend facile à toute sorte de personnes.

Le chemin de la croix est encore le moyen le plus efficace pour remporter la victoire sur nos passions, la route la plus sûre pour arriver bientôt au sommet de la perfection. L'horreur du péché, qui a causé à Jésus-Christ tant de douleurs ; la crainte de le commettre, pour ne pas les renouveler autant qu'il est en nous ; l'esprit de mortification, afin de lui devenir semblables ; l'amour de l'humilité et de l'abjection, le pardon des injures, le mépris du monde, la patience dans les maux, le renoncement à tout : voilà ce qu'on trouve ordinairement dans l'exercice du chemin de la croix. Si vous voulez, dit saint Bonaventure, attirer sur vous grâce sur grâce, croître de vertu en vertu, livrez-vous tous les jours à ce saint exercice. La méditation de la Passion nous fait triompher des séductions du monde, des artifices du démon, des tentations de la chair. Elle nous fait mourir entièrement à notre propre volonté ; et nous élevant, pour ainsi dire, au-dessus de nous-mêmes, elle nous orne tellement de toutes les vertus surnaturelles, que nous devenons semblables, non seulement aux anges, mais à Dieu même : *ut jam non solum reddat ipsum angelicum, sed divinum.*

Vient à la suite de tous ces avantages celui des indulgences, si extraordinaires qu'elles surpassent de beaucoup toutes celles qui aient jamais été accordées à aucun exercice de piété.

Ajoutons à tant de motifs qui nous pressent

d'entrer dans le chemin de la croix et de nous livrer entièrement à cette belle dévotion, celui de réparer par là tant d'injures faites, en ces temps malheureux, à la très sainte Trinité, à Jésus-Christ sur la croix, à ce même Jésus dans le sacrement de son amour, à l'auguste mère de Dieu et aux saints, en un mot, à tout ce que la religion a de plus sacré.

Demandons donc, mes bien-aimés frères, à Marie de nous instruire ; demandons-lui de nous conduire et de nous guider dans cette voie de douleurs et d'humiliations. Conjurons-la de mettre dans notre cœur quelques-uns des sentiments qui remplissaient son cœur si pur et si aimant. Nous ferons, n'en doutons pas, une chose agréable à cette tendre mère, en venant, pendant le mois qui lui est consacré, faire, à son exemple et en union avec elle, le chemin de la croix.

Auguste Reine des douleurs, ô Marie, vous qui, désolée et affligée, avez assisté au sacrifice de votre Fils, venez à notre secours ; et, par votre intercession, faites que nous méditions avec fruit sur la passion et la mort de notre Sauveur, et que sa croix reste toujours gravée dans nos cœurs. Ainsi soit-il.

Sainte Véronique de Milan.

Sainte Véronique de Milan, prévenue dès son enfance d'une tendre dévotion à la sainte Vierge, s'efforçait surtout de lui plaire par l'imitation de

ses vertus. Elle sentit, jeune encore, un vif attrait pour la vie religieuse ; mais, née de parents pauvres, elle n'avait point appris à lire ; persuadée néanmoins que Dieu l'appelait à cet état, elle prenait sur son repos de la nuit pour s'instruire, le jour elle s'occupait à des travaux manuels : elle réussit sans le secours d'aucun maître. Un jour que la lenteur de ses progrès l'avait jetée dans une grande inquiétude, la sainte Vierge voulut bien la consoler : « Bannissez toute inquiétude, » lui dit-elle ; « il suffit que vous connaissiez trois lettres : la première, c'est la pureté du cœur, qui consiste à aimer Dieu par-dessus tout, à n'aimer les créatures que pour lui ; la seconde, c'est de ne point s'impatienter des défauts du prochain, mais de les supporter avec patience et de prier Dieu pour lui ; la troisième, c'est d'avoir chaque jour un temps marqué pour méditer sur la passion de Jésus-Christ. » Ces consolantes paroles ranimèrent le courage de Véronique. Elle s'appliqua plus ardemment encore à la prière, à l'étude, et surtout à la pratique de ces vertus que la sainte Vierge lui avait spécialement recommandées. Elle entra chez les augustines de Sainte-Marthe de Milan, où elle se distingua par sa ferveur dans tous les exercices ; la volonté de ses supérieures était l'unique règle de sa conduite. Elle prévenait ses compagnes par mille manières obligeantes, se regardant comme la dernière d'entre elles. Sa soumission à leur égard était si entière, qu'on

eût dit qu'elle n'avait point de volonté propre. Aussitôt après sa mort, arrivée en 1497, Dieu manifesta sa sainteté par plusieurs miracles. Profitons, comme sainte Véronique, des leçons de notre divine mère, et un jour Marie nous introduira dans les tabernacles éternels.

---

28 MAI

Communions de la très sainte Vierge

BONHEUR DE LA SAINTE COMMUNION.

Division : — I. Les avantages que Marie trouvait dans la communion étaient : 1° l'union intime avec Jésus ; 2° l'union avec le prochain ; 3° la force dont elle avait besoin ; 4° le bonheur anticipé du ciel ; 5° la réunion de toutes les grâces ; 6° un gage de résurrection. — II. Les dispositions que Marie apportait à la réception de la sainte Eucharistie, étaient : 1° une foi vive ; 2° une humilité profonde ; 3° une pureté inviolable ; 4° un respect mêlé de crainte ; 5° une confiance filiale ; 6° un désir ardent ; 7° un amour ineffable ; 8° l'attention à vivre de l'amour de Jésus.

Hic est filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui.

C'est là mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances. (*Saint Matth.*, ch. III, v. 17.)

Pour adoucir et charmer ses douleurs, Marie recourait fréquemment à l'adorable Eucharistie. Elle retrouvait là comme une seconde incarnation. Le Verbe se faisait chair de nouveau

en son sein virginal, et, lorsqu'elle le pressait dans son cœur, elle pouvait s'écrier avec infiniment de raison : « C'est là mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui.*

Ce soir, mes frères, je me propose d'attirer votre attention sur cette circonstance remarquable de la vie de la sainte Vierge, après l'ascension de son divin Fils. Nous comprendrons, dans un premier point, les avantages que Marie trouvait dans l'Eucharistie et que nous pouvons y trouver nous-mêmes ; et, dans un second point, nous énumérerons les principales dispositions que Marie apportait à la réception de cet auguste sacrement, dispositions que nous devons y apporter, nous aussi, à sa suite et à son exemple.

I. — Le premier avantage que Marie trouvait dans la participation aux saints mystères, était une union intime avec son divin Fils. Jésus-Christ avait dit : « Celui qui mange ma chair demeure en moi, et moi en lui. » Marie avait entendu ces paroles consolantes pour son cœur, impatient de jouir du bien-aimé, et elle cherchait dans l'Eucharistie cette commune union qui faisait s'écrier à un saint Père : « Oh ! quelle admirable société ! Celui qui est la beauté s'unit à Celle qui est toute belle ! Moi époux, je suis la beauté même ; et vous, ô mon épouse, âme chérie, vous êtes toute belle. Je suis beau par nature, et

vous par grâce. Tout en moi est beauté, car tout ce qui est beau est en moi; vous, vous êtes toute belle, car il n'y a en vous aucune souillure : vous êtes belle dans votre corps par la pureté et la modestie, belle dans votre âme par l'humilité et la ferveur. O digne compagne d'un digne époux, belle à côté de la beauté même, pure en présence de Celui qui n'a jamais éprouvé la corruption, élevée auprès du Très-Haut, vous êtes l'épouse du Roi éternel. » Marie réalisait par là en elle cette maxime de tous les maîtres de la vie intérieure, que, dans le lieu d'exil, le plus grand mal que nous ayons à craindre est d'être séparé du corps de notre Dieu, comme notre plus grand bien est de le recevoir.

La sainte communion unissait la très sainte Vierge à tous ses fils spirituels, selon le raisonnement inattaquable de saint Cyrille : « Mon corps est uni au corps de Jésus-Christ par la communion; le corps de Jésus-Christ est uni au corps de mes frères : donc mon corps et ceux de mes frères sont réellement unis dans ce sacrement d'amour. » Rappelons-nous ce souvenir plein d'enseignements et recourons souvent à l'adorable Eucharistie, pour y trouver l'accomplissement du second précepte : l'union avec le prochain.

La force dont elle avait besoin, cette mère désolée la trouvait dans la communion à ce pain céleste, figuré par le pain qui fortifia tellement le prophète Élie, qu'il put marcher pendant qua-

rante jours et quarante nuits sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'enfin il arriva à la montagne de Dieu. Saint Thomas, parlant de cette force eucharistique, dit qu'une des raisons pour lesquelles ce divin sacrement nous délivre des tentations et nous les fait surmonter, c'est que l'enfer, le monde et la concupiscence, ayant été vaincus par la mort de Jésus-Christ, et que ce sacrement étant une représentation de sa mort, aussitôt que ses ennemis voient la sainte Eucharistie, tous s'enfuient et disparaissent. Recourons-y donc dans nos faiblesses et dans nos infirmités.

Marie trouvait encore le bonheur dans cette participation au corps adorable de son Fils. Elle partageait la félicité des bienheureux, puisqu'elle était déjà avec Dieu, elle était unie à Dieu, elle était transformée en Dieu. Aussi s'écriait-elle vraiment avec le Sage : «Oui, Seigneur, vous avez donné à votre peuple la nourriture des anges ; vous lui avez présenté le pain du ciel, qui renferme toutes les délices de la plus parfaite suavité. »

Dans la sainte communion, elle rencontrait de plus la réunion de toutes les grâces les plus abondantes et les plus précieuses. « Je suis le pain de vie, » avait-elle entendu dire à son divin Fils ; « celui qui vient à moi n'aura pas faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif.» *Ego sum panis vitæ : qui venit ad me, non esuriet ; et qui credit in me, non sitiet unquam.* (S. Jean, VI,

35.) Je me suis donné sur la croix, pour rendre aux hommes la vie qu'ils avaient perdue par le péché ; je me suis donné dans l'Eucharistie, pour leur conserver cette vie. Le monde, ressuscité par ma croix, conserve sa vie et la perfectionne par l'Eucharistie. J'ai donné ma chair sur la croix, comme un froment qui doit être moulu ; ma chair est devenue le pain eucharistique, pain fortifiant, assurant aux fidèles la vie de la grâce et les conduisant à la vie de la gloire.

Approchez-vous de Jésus-Christ, dit à ce propos saint Ambroise, et rassasiez-vous de lui et désaltérez-vous, car il est la fontaine d'eau vive ; approchez-vous de lui et soyez éclairés, car il est la vraie lumière ; approchez-vous de lui et soyez affranchis, car là où se trouve l'Esprit de Dieu, là est la liberté ; approchez-vous de lui et soyez absous, car il est la rémission des péchés.

Enfin, mes frères, l'Eucharistie procura à Marie les plus ineffables consolations à sa mort et un gage de prompte résurrection. Munie de ce pain de vie, elle partit avec une confiance inébranlable et s'envola vers les cieux, où son Dieu, qu'elle avait reçu, la reçut à son tour et la mit en possession de l'éternité bienheureuse.

Recourons souvent nous-mêmes, mes frères, au sacrement d'immortalité qui déposera dans nos âmes une semence incorruptible, un gage d'immortalité glorieuse, une assurance de la vie future.

Résurrection, immortalité, gloire éternelle : voilà ce que Jésus assure à ceux qui se nourrissent dignement de son corps adorable et de son sang précieux.

II. — J'ai dit *dignement*, mes frères, et ce mot me rappelle que je dois vous entretenir des dispositions que Marie apportait à la réception du sacrement admirable, et des dispositions qu'à son exemple nous devons travailler à acquérir, pour être vraiment dignes de participer aux avantages que je viens d'énumérer si rapidement.

La première disposition de Marie au banquet sacré, c'est sa foi. Elle suivit l'exemple des disciples d'Emmaüs, et, comme eux, désirant de voir Jésus, elle commençait par le reconnaître à la fraction du pain. Plus votre foi sera vive, disait saint Augustin à son peuple, plus vous recevrez l'Eucharistie avec fruit.

Désireuse d'imiter aussi la profonde humilité de Dieu qui se donnait à elle, désireuse aussi de recevoir les grâces que Jésus-Christ ne donne qu'aux humbles, Marie s'abaissait ; elle devenait semblable à un petit enfant, elle, la reine du monde et la mère du Sauveur ! Oh ! quel exemple pour notre orgueil ! Rougissons et humilions-nous. Mais, pour le faire plus parfaitement, nous n'avons qu'à considérer la grandeur du Dieu que nous allons recevoir, notre propre néant, nos péchés et la pauvreté spirituelle de notre intérieur.

Sa pureté n'était pas moins admirable ; l'épouse des Cantiques, figurant cette divine Vierge, n'avait-elle pas dit : « Mon bien-aimé, qui se nourrit parmi les lis, est à moi et moi à lui. » *Dilectus meus mihi, et ego illi, qui pascitur inter lilia.* (II, 16). N'avait-elle pas appris dans les saints livres que la pureté rapproche de Dieu et que les choses saintes sont pour les saints? O mes frères, c'est là une disposition bien importante, ne l'oublions pas. Le pain des enfants ne doit pas être mangé par les chiens, c'est-à-dire par les impurs, et le Lévitique nous en fait une recommandation bien expresse. *Qui fuerit mundus, vescetur ex ea* (VII, 19). « Celui qui sera pur, mangera de ce pain. » Quelle pureté, ajoute ici un pieux commentateur, ne doit pas avoir cette langue qui reçoit son Dieu, ces lèvres teintes de son sang, ces yeux qui le voient de si près, ce cœur qui devient son tabernacle, cette âme dans laquelle il établit sa demeure ! quelle pureté ne doit pas avoir celui qui reçoit le grand Dieu en présence duquel les anges, les chérubins et les séraphins tremblent et se voilent la face de leurs ailes !

Un respect mêlé d'une crainte filiale accompagnait une foule d'autres dispositions dans le cœur de Marie : respect intérieur, dans son âme, dans son esprit, dans son cœur ; respect extérieur, exprimé par tous ses sens, par ses yeux, par ses oreilles, par sa langue, par ses pieds, par ses mains et par tout son corps. C'est en la voyant

ainsi préparée que l'on pouvait s'écrier : « Ceux qui vous craignent, Seigneur, seront grands auprès de vous en toutes choses, car vous bénissez tous ceux qui vous craignent. » *Benedixit omnibus qui timent Dominum.* (*Ps.* CXIII, 13.)

Mais la crainte n'était pas séparée de la confiance entière ; la confiance même l'emportait sur la crainte. Elle voyait venir à elle un Dieu, mais c'était son Fils ! C'était pour elle, comme pour nous, un père, un époux, un ami, un médiateur, un rédempteur, un guide, un sauveur. Enfin, elle avait entendu dire au Psalmiste cette parole consolante : « Mettez toute votre confiance dans le Seigneur, et il vous nourrira. » *Jacta super Dominum curam tuam, et ipse te enutriet.* Elle le fit, et la nourriture céleste descendit dans son âme, la remplit de bonheur et lui procura les plus douces consolations.

Les désirs les plus ardents enflammaient son cœur à l'approche de la table eucharistique. Comme le cerf soupire après les sources d'eaux vives, ainsi l'âme de Marie soupirait après son Dieu. Il me semble l'entendre s'écrier, avec l'épouse des Cantiques, dont nulle créature ne comprit mieux les élans prophétiques : « J'ai cherché celui que mon cœur aime, et je ne l'ai pas trouvé. Je me lèverai, je parcourrai la ville ; je chercherai dans les chemins, sur les places publiques, celui que désire mon âme. » Dans son ardent désir, elle s'adresse à toutes les créatures :

« Avez-vous vu celui que mon cœur aime? Si vous avez-vous vu mon bien-aimé, dites-lui que je languis du désir de le voir. » Ah ! Seigneur, devons-nous dire avec saint Augustin et à l'exemple de notre mère, qui me donnera que vous veniez dans mon cœur, pour en prendre possession, pour en remplir tout le vide, pour y régner seul, pour y demeurer avec moi jusqu'à la consommation des siècles, pour m'y tenir lieu de tout, pour y faire mes plus chastes délices, pour y répandre mille secrètes consolations, pour le rassasier, l'enivrer, me faire oublier mes agitations, mes inquiétudes, mes vains plaisirs, tous les hommes, l'univers entier ; et me laisser tout à vous, pour jouir de votre présence, de vos entretiens, des douceurs que vous préparez à ceux qui vous désirent? Venez, Seigneur, et ne tardez pas : tous les biens m'arriveront avec vous. Méprisé, persécuté, affligé, dépouillé, calomnié, je compterai pour rien mes afflictions, du moment que vous viendrez les adoucir. Honoré, favorisé, élevé, environné d'abondance, les vaines prospérités ne me toucheront plus, ne me paraîtront plus rien, du moment que vous m'aurez fait goûter combien vous êtes doux. *(Soliloques.)*

A la vue de la tendresse que Jésus déployait envers les hommes dans la sainte Eucharistie, l'auguste Vierge sentait s'accroître le feu dévorant qui la consumait. Le sacrement d'amour demande l'amour. Jésus s'y donne tout à nous :

pourrions-nous bien lui refuser quelque chose ? Oserions-nous paraître devant lui, approcher de lui, le baiser, l'embrasser, le recevoir, nous en nourrir, sans l'aimer ? Non, mes frères : nous supplierons Marie de nous prêter son cœur, et nous aimerons le Dieu de l'Eucharistie comme elle l'aima.

Mais la divine mère de Dieu savait que la plus parfaite des préparations pour le recevoir dignement, c'était de vivre toujours de la vie même de Jésus-Christ. Elle travaillait dès lors à pouvoir dire : « Ma vie à moi, c'est Jésus-Christ. » *Mihi vivere Christus.* » (*Philipp.*, I, 21.)

Voilà, mes frères, en abrégé, les principales dispositions que Marie apportait à la réception du sacrement admirable ; voilà par quels moyens elle recueillait les précieux avantages attachés à la sainte communion. Voulons-nous les recueillir à notre tour ? Imitons Marie dans ses ferventes préparations, et mettons nos résolutions à cet égard sous sa protection maternelle. Ainsi soit-il.

Guérison et Conversion.

Un homme riche et haut placé vivait dans une profonde indifférence ; quoique environné d'une famille pieuse, il se refusait à toutes les pratiques de religion, et avouait même n'avoir pas la foi. Retiré dans une maison de campagne, en 1835, dans le département de l'Orne, il fut atteint de douleurs si violentes et si continues, qu'on le crut

sur le point de mourir. Dans ses grandes souffrances, il ne voulait entendre parler ni de prêtre ni de médecin. Sa pieuse compagne désolée ne peut que recourir à Marie, consolatrice des affligés et refuge des pécheurs ; elle se hasarde de lui présenter une médaille de la sainte Vierge, il la rebute ; le mal augmente, elle continue de prier et veut encore une fois lui donner sa médaille ; alors il la reçoit, et aussitôt demande un prêtre. Pendant qu'on va le chercher, le malade prie avec ferveur et demande à Dieu la grâce de faire une bonne confession avant de mourir. Il se confesse avec les sentiments de la plus parfaite conversion ; le danger n'ayant pas cessé, il reçoit les derniers sacrements, proteste que, si Dieu lui rend la santé, il réparera, par une conduite plus chrétienne, les scandales qu'il a donnés. Dès lors les douleurs se calment, et le médecin déclare bientôt qu'il est hors de danger. Voici la lettre qu'il écrivit à sa sœur quelques jours après, le 10 décembre 1835 : « Je puis donc t'annoncer ma guérison et ma conversion miraculeuses ; qui, mieux que moi, peut en juger ? Aussi, je ne veux plus songer qu'à gémir sur ma vie passée et à remercier la divine Providence. Oh ! que d'actions de grâces j'ai à lui rendre ! Mon cœur, mes pensées, tout changea en moi subitement, la foi vint remplacer mes doutes ; et, malgré le souvenir de mes péchés, ma confiance fut entière, du moment où j'eus recours à Marie. Je ne puis douter de sa

protection visible, puisque j'en ai obtenu la santé du corps et celle de l'âme, bien préférable encore. Ma première sortie a été consacrée à aller remercier Dieu à l'église de Champeaux, où j'ai eu le bonheur de communier avant-hier, jour de la fête de l'Immaculée Conception, où j'ai été revêtu du saint scapulaire. Je suis aussi heureux qu'on peut l'être sur la terre, et j'espère obtenir la persévérance, malgré tous les obstacles que je ne me dissimule pas pour l'avenir. La grâce, qui m'a changé, me soutiendra contre le démon et le respect humain. »

Sa ferveur, en effet, ne fait qu'accroître, et il parle avec effusion de cœur des faveurs signalées qu'il a reçues de Dieu par l'intercession de la divine Marie. (*Cité par Mgr Devie*).

---

29 MAI

Mort de la très sainte Vierge.

PRÉPARATION A LA MORT.

Division : I. La mort de Marie fut précieuse devant Dieu et devant les hommes : 1° parce qu'elle mourut pleine de jours ; 2° parce qu'elle connut d'avance l'heure marquée ; 3° parce que Jésus et les apôtres la rehaussèrent de leur présence ; 4° parce qu'elle mourut d'amour. — II. Nous devons nous préparer à la mort : 1° parce qu'elle est certaine ; 2° parce que son heure est incertaine; 3° parce qu'elle est le plus souvent subite;4° parce

que de là dépend notre avenir. — Exemple de saint Louis de Gonzague.

Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus.

De même que le cerf soupire après les fontaines d'eaux vives, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu !

(*Psaume* XLI, V. 1.)

Auprès d'un berceau, mes frères, il faut une mère ; mais, lorsque l'enfant a grandi, les secours maternels lui sont moins nécessaires, et le moment de la séparation sonne enfin. C'est ce qui arriva de Marie après l'ascension de son divin Fils. Elle avait veillé sur le berceau de l'Église naissante ; elle avait encouragé de ses exemples, de ses paroles et de ses soins, les premiers fidèles. Le vœu de son âme va être enfin rempli : vous le savez, mes frères, cette âme soupirait après son Dieu, comme le cerf altéré après les sources d'eaux vives ; Dieu finit son exil et l'appela à lui.

La mort, dit saint Alphonse de Liguori, étant la peine du péché, il semblait que la mère de Dieu, qui était née pure et immaculée, ne devait point sentir ni partager avec les pécheurs les châtiments réservés aux malheureux enfants d'Adam. Mais, Dieu voulant que Marie fût en tout semblable à Jésus, elle devait aussi mourir comme lui ; et, de plus, sa mort devait être pour les justes un exemple de cette mort précieuse que le Seigneur appelle, selon lui-même, une mort pleine de douceur et de félicité.

Ces paroles du plus saint évêque de ces derniers temps me fournissent la division naturelle de cet entretien, que nous partagerons en deux réflexions, examinant d'abord combien la mort de Marie fut précieuse devant le Seigneur, et, en second lieu, comment cette mort est le modèle de la préparation que nous devons apporter à la nôtre.

I. — Ce qui rendit en premier lieu la mort de la très sainte Vierge précieuse devant Dieu et devant les hommes, c'est qu'elle expira pleine de jours et chargée de mérites. Le long exil dont elle avait supporté les amertumes, lui permettait de travailler à la gloire du Seigneur et au salut des âmes. Elle n'en perdit pas une seule minute, et toujours son cœur battit sous l'impression de cette double pensée : Dieu et mes frères ! toujours ses œuvres eurent ces deux buts bien distincts et bien marqués. Aussi mérita-t-elle d'être louée comme mourant chargée de jours et de titres à la reconnaissance du ciel et de la terre. Les disciples de son Fils avaient joui de sa présence, et elle avait coopéré largement à la diffusion de l'Évangile. L'Église tout entière salua donc sa bienheureuse mort avec enthousiasme ; et, pendant que la terre l'accompagnait de ses chants d'adieu, le ciel entonnait ses cantiques de triomphe.

Plusieurs saints, mes frères, ont eu révélation de l'heure de leur mort, et cette faveur singulière

du Tout-Puissant est un signe de l'amitié que Dieu portait à leur âme. Cette faveur ne pouvait, certes, manquer à la mère de Jésus. Son cœur aspirait là où était son trésor : le Tout-Puissant le vit, et députa vers elle ce même archange qui lui avait autrefois annoncé qu'elle était bénie entre toutes les femmes et élue pour devenir la mère de son Dieu. Gabriel dut trouver Marie occupée à se plaindre doucement à son bien-aimé des retards auxquels il la condamnait : Hélas ! devait-elle dire, hélas ! pourquoi mon exil se prolonge-t-il ? *Heu mihi ! quia incolatus meus prolongatus est !* J'ai habité assez longtemps avec les enfants des hommes, mon âme est demeurée dans un trop long exil : *Habitavi cum habitantibus Cedar, multum incola fuit anima mea.* (*Ps.* CXIX, V 5, 6.) — Consolez-vous, ma mère, dit l'ange, votre exil est fini ; le bien-aimé vous appelle, il vous appelle, il vous tend les bras, il veut vous presser sur son cœur et ne plus se séparer de vous. *Tenui eum, nec dimittam.*

« Le temps de son exil étant terminé, » dit Métaphraste, « la mère de la vraie vie était couchée sur son lit funèbre dans Sion. Du haut d'une nue, son Fils convoque ses disciples et ordonne de confier son corps au sépulcre. La bienheureuse mère de Dieu, ayant vu tous les apôtres autour d'elle, comprit aussitôt le motif de leur réunion, et se disposa à satisfaire chacune de leurs demandes. » — « Alors, » dit saint Jérôme, « on entendit, dans

l'endroit où elle reposait, une douce harmonie, qui fut accompagnée, selon les révélations de sainte Brigitte, d'une splendeur soudaine ; ce fut, pour les saints apôtres, le signe que Marie les quittait : alors, redoublant de larmes et de prières, ils élevèrent les mains vers elle et lui dirent d'une voix unanime : « O vous qui êtes notre mère ! « vous nous abandonnez pour monter au ciel : « répandez sur nous votre bénédiction ; et ne « nous oubliez pas, car nous sommes faibles et « malheureux. » Marie, tournant alors les yeux, leur dit, comme pour dernier adieu : « Soyez bénis, mes fils ! jamais je ne cesserai de penser à vous. » Aussi sa mort ne fut point comme celle des autres hommes, accompagnée de deuil et de tristesse, mais brillante d'allégresse et de lumière, rehaussée qu'elle était par la présence de son Fils et celle des apôtres. Saint Denys l'Aréopagite nous en parle en ces termes : « Nous nous trouvâmes réunis avec les apôtres et plusieurs de nos frères, pour voir encore une fois ce corps sacré qui avait donné le jour à l'Auteur de la vie. Là était Jacques, uni par les liens du sang à l'humanité de Notre-Seigneur ; Pierre, le chef suprême des docteurs de la science divine, s'y trouvait également. Quand nous l'eûmes longtemps contemplé, nous voulûmes, d'un commun accord, célébrer par des hymnes la bonté infinie du Seigneur. Marie s'unit à ces cantiques de reconnaissance et d'amour, elle chanta la gloire de

Dieu et sa miséricorde infinie envers sa servante. »

Il me reste à vous parler, mes frères, du plus glorieux privilège qui accompagna la mort de la très sainte Vierge. Le voici : L'amour avait fait la vie de Marie, c'est l'amour seul qui occasionna sa mort. Expirant sans douleur, l'âme de Marie se sépara de son corps dans une extase d'ineffable tendresse. «L'Écriture sainte,» dit un pieux panégyriste de l'auguste Vierge, « nous fait entendre de Moïse que Dieu le traitait avec une si douce familiarité, qu'il mourut dans les suaves embrassements du Seigneur. » On peut dire avec infiniment plus de raison que la bienheureuse Vierge Marie mourut dans le tendre baiser de son divin Fils, c'est-à-dire que son âme se sépara de son corps uniquement par les efforts de l'amour de son Dieu. Le fil de sa noble vie fut tranché par l'ardeur de sa tendresse : car, observe saint Laurent Justinien, personne ne peut expliquer la véhémence de l'amour qui consumait la sainte Vierge, ni l'ardeur de ses désirs, qui ne faisaient de son cœur qu'une vive flamme, ni la force des soupirs qu'elle poussait incessamment vers le ciel.

Lorsque les chants des apôtres furent finis, son âme se détacha doucement de ce corps où elle avait tant souffert, pour se réunir avec la plus douce ivresse au Dieu de son cœur, au bien-aimé dont l'absence avait été si douloureuse et si longue.

II. — N'est-il pas vrai, mes frères, que vous eussiez été heureux d'assister, avec les apôtres et les disciples, au beau spectacle que dut présenter cette heure où, entrevoyant déjà son céleste royaume, Marie adressait à la terre et aux enfants qu'elle y laissait, son derniere sourire ? Les apôtres, dit Nicéphore, recueillirent, en ce moment même, de la bouche de la sainte Vierge, les paroles les plus consolantes et la promesse formelle qu'elle serait auprès de son Fils leur perpétuelle avocate et patronne. Ce langage les releva de leur abattement, et ils se soumirent avec courage à la volonté divine. Si nous avions été admis au bonheur après lequel nous soupirons, nous eussions entendu, mes frères, une leçon bien importante et bien décisive, que je désire vous laisser comme souvenir de la mort de Marie, savoir : la nécessité de se disposer chaque jour à mourir.

Nous aussi, mes frères, nous mourrons ; l'ange du Seigneur viendra frapper à notre porte, et, inexorable, il nous appellera au tribunal de Dieu. Ces paroles sont sérieuses ; l'homme charnel les redoute, le fidèle lui-même craint d'y songer ; c'est pourtant la pensée qui nous garantira du péché et nous permettra d'avancer dans la voie de la perfection, selon cette parole des saints livres : *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis.* « Souvenez-vous de vos fins dernières, et vous ne pécherez jamais. »

Qu'elles sont infortunées, les âmes assez aveu-

gles pour ne point songer à leur avenir ! Malheureux, cette nuit peut-être, on vous redemandera votre compte; et malheur à vous, si, pesé dans la balance inexorable, vous êtes trouvé trop léger ! Prenez garde d'être surpris par cet appel, et préparez-vous journellement, à chaque minute de votre vie, à ce passage du temps vers l'éternité. Craignez, mes frères, craignez les illusions de la jeunesse, de la santé, de la force. Êtes-vous jeunes, vous pourriez mourir au moment que je vous parle, car l'on meurt à tout âge.

De plus, mes frères, et c'est ici une considération que je recommande à vos réflexions les plus sérieuses, on meurt très souvent subitement, beaucoup plus souvent qu'on ne le croit. Je dirais mieux, si j'assurais que presque toutes les morts sont subites. Même dans les maladies les plus longues, on a peine à croire à cette dissolution prochaine ; et, lorsque la mort arrive, on n'est pas prêt.

Préparez-vous donc, mes frères, entretenez souvent la pensée de la mort ; faites toutes vos actions comme si vous deviez mourir après les avoir faites ; dites-vous quelquefois cette parole que les saints nous recommandent : Comment voudrais-je me trouver préparé, si je devais mourir à l'instant même ? Enfin, priez sans cesse, demandez à Dieu la grâce d'une bonne mort, et cette mort si redoutable ne vous surprendra point.

Permettez-moi, mes frères, de terminer cet entretien par un trait emprunté encore à la vie de ce jeune saint dont j'ai eu souvent l'occasion de vous offrir les exemples si parfaitement modelés sur ceux de Marie, sa mère bien-aimée.

Louis de Gonzague se trouvait un jour en récréation avec deux de ses frères et leur maître des novices. La conversation, qui roulait sur des matières spirituelles, vint à tomber sur la préparation à la mort. Après quelques réflexions générales, le Père en vint à interpeller chacun de ses trois fils spirituels individuellement, demandant à chacun d'eux ce qu'il voudrait faire au moment de sa mort, s'il lui était libre de choisir sa situation à cette heure suprême et que Dieu voulût les appeler tous trois à ce moment même où ils parlaient. Le premier dit qu'il voudrait se trouver aux pieds de son confesseur, et le second, en adoration devant le saint Sacrement. « Pour moi, » répondit à son tour le saint novice, « je voudrais me trouver ici en récréation. » Et, comme les trois interlocuteurs manifestaient leur étonnement : « C'est que,» ajouta-t-il avec une admirable ingénuité, « il me semble que je ne puis être plus agréable à Dieu qu'en faisant sa volonté sainte, comme je la fais en ce moment où je me récrée pour lui plaire et lui obéir. »

Quelle vertu et quelle étonnante sécurité ! Soyez-en sûrs, mes bien chèrs frères, Louis de Gonzague n'eût pas parlé de la sorte, si son cœur

n'avait pas été préparé longuement et sans relâche à paraître à tout instant devant son juge.

Profitons de cet exemple, et, comme lui encore, demandons à Marie la grâce de mourir en paix et en grâce avec Dieu, disant avec cet aimable saint : O Marie, ma souveraine, je me jette avec confiance sous votre protection toute particulière et dans le sein de votre miséricorde, aujourd'hui, pour tous les jours de ma vie, et principalement pour l'heure de ma mort. A cette heure dernière, je vous recommande mon âme et mon corps ; je vous livre et je place entre vos mains toutes mes espérances et toutes mes consolations, toutes mes misères et toutes mes angoisses, ma vie et ma mort ; je désire que votre puissante intercession et vos mérites dirigent et règlent toutes mes œuvres, afin qu'elles soient conformes à votre volonté et à celle de votre divin Fils.

Ainsi soit-il.

Marie patronne de la bonne mort.

Comme il n'est point de moment où nous ayons plus besoin des secours du ciel que Celui de la mort, puisqu'il est décisif pour notre éternité et que les ennemis de notre salut font tous leurs efforts pour nous perdre, il n'en est point aussi où les véritables serviteurs de la sainte Vierge ressentent plus visiblement les effets de sa protection. L'histoire des Chartreux nous en fournit un bel exemple. L'an 1313, un saint reli-

gieux de cet ordre, fort dévot à la mère de Dieu, fut attaqué d'une maladie dont il mourut. Quelque temps avant sa mort, il fut vivement tourmenté d'une tentation de désespoir, le démon s'étant présenté à lui avec un livre où étaient écrits tous les péchés qu'il avait commis ; ce qui l'effraya tellement, qu'il en demeura comme hors de lui-même. Lorsqu'il se croyait perdu, la Reine du ciel se fit voir à lui et lui adressa ces paroles, qui calmèrent le trouble de son âme : « Que craignez-vous ? doutez-vous de ma tendresse pour vous et que je veuille vous assister au besoin ? Pour vous en donner des preuves, je vous apporte mon Fils, et soyez assuré que vos péchés vous sont pardonnés. » A ces mots, ce saint religieux se trouva dans une tranquillité parfaite, comblé de joie et de consolations, qui étaient un avant-goût du bonheur dont il allait jouir ; car, peu de temps après, lorsque l'on récitait les prières qu'on a coutume de dire pour les moribonds, et que l'on fut venu à ces mots : *Omnes sancti et sanctæ Dei, orate pro eo,* il s'écriait : « O vous, bienheureux que je vois et qui êtes ici présents, priez pour moi. » En disant cela, il expira.

---

30 MAI.

Résurrection et Assomption de la très-sainte Vierge.

—

RÉCOMPENSES DES MÉRITES ET DES SOUFFRANCES.

Division : — I. Résurrection de Marie : 1° appuyée sur la croyance de l'Église, la tradition et l'enseignement des Pères ; 2° convenable à cause de l'incarnation, de l'immaculée conception, de l'union avec Jésus, des miracles opérés dans ce corps virginal. — II. Assomption de Marie : 1° les apôtres ; 2° le tombeau ; 3° l'assomption ; 4° les visions,

Erit sepulchrum ejus gloriosum.
Son tombeau sera glorieux.
(*Ib.*, ch. xi, v. 10.)

Le pape saint Léon, prêchant aux fidèles de Rome, posait un jour ce principe : Partout où se trouvera la participation à la passion du Seigneur, là se rencontrera aussi, d'une façon incontestable et certaine, l'espérance d'une béatitude assurée. En partant, mes frères, de ce même principe dont nous allons trouver dans Marie l'accomplissement glorieux, nous arriverons à conclure que, personne n'ayant participé comme elle à la passion de son divin Fils, personne non plus n'a pu arriver à une gloire aussi éminente que cette auguste Reine des douleurs.

Pour développer cette pensée si consolante et si féconde, nous allons, ce soir, mes frères, parler de la résurrection de Marie et esquisser rapidement la gloire de son assomption au ciel.

I. — Sans en faire un article de foi, l'Église a mis la croyance à la résurrection de Marie au rang de celles qui lui sont les plus chères, en faveur de qui elle célèbre les fêtes les plus pompeuses et les plus filiales. La tradition s'accorde sur ce point, avec une unanimité que constate l'enseignement de tous les Pères. Nous ne citerons que le témoignage de saint Augustin, comme résumant très bien les autres : « Nous devons croire, » dit ce grand docteur dans un livre sur la résurrection, « que Jésus-Christ, qui, durant sa vie, a traité le corps de sa très sainte mère avec tant d'honneur, qu'il a voulu prendre une partie de sa chair pour s'en former un corps à lui-même, n'aura pas abandonné ce corps virginal au dernier opprobre de la nature humaine, qui est la corruption du tombeau. Il a pu garantir son corps de cette souillure, comme il a garanti son âme de celle du péché. Or, s'il l'a pu, nous ne pouvons douter qu'il ne l'ait voulu, parce qu'il a aimé sa sainte mère plus que toutes les autres créatures. »

Mais entrons nous-mêmes dans le cœur de la question, et examinons au flambeau de la saine logique les raisons de la résurrection de Marie. J'en trouve quatre principales, que j'énonce tout

dabord, pour les développer ensuite. Marie devait ressusciter en corps et en âme, parce qu'elle avait été le temple vivant de Dieu, immaculée dans sa conception, unie avec Jésus, et favorisée d'une foule de privilèges qui réclamaient cette nouvelle faveur singulière.

Le corps de Marie avait été choisi, mes frères, pour être le temple vivant de Dieu lui-même, non plus dans ce sens qui faisait dire à l'Apôtre : « Vous êtes le temple du Saint-Esprit», *templum Dei quod estis vos,* mais dans un sens strict et littéral. Il convenait donc que ce temple, où Dieu lui-même avait résidé, demeurât préservé de la corruption du tombeau. Vous avez lu ou entendu lire dans les livres saints, mes frères, que l'arche d'alliance était faite d'un bois précieux et incorruptible. C'était là l'image du corps virginal de la sainte Vierge, que la pourriture du sépulcre ne devait jamais atteindre. Marie a eu avec son divin Fils cette ressemblance de ressusciter quelques jours après sa mort. Convenait-il donc que cette chair toujours pure, de laquelle un Dieu fait homme avait pris la sienne, et dans laquelle il avait reposé comme dans une nouvelle arche d'alliance, devînt la proie des vers et du tombeau ? Non : aussi Jésus a-t-il épargné à sa mère ces outrages de la mort.

Marie avait été immaculée dans sa conception ; son corps était resté vierge et pur de toute souillure ; le péché d'Adam n'avait pas versé son ve-

nin fatal dans ses membres, que Dieu se réservait d'élever à une si haute dignité, à la coopération du plus grand des miracles, l'incarnation du Verbe. Nous le disions hier avec saint Liguori, mes frères : La mort étant la peine du péché, la mère de Dieu, qui était née pure et immaculée, ne devait point sentir ni partager avec les pécheurs le châtiment réservé aux malheureux enfants d'Adam. Ce n'est que parce que Dieu voulut que Marie fût en toutes choses semblable à Jésus et qu'il permît sa mort. Mais celle-ci n'était point arrivée en vertu du décret universel : « Vous êtes poussière, et vous retournerez en poussière. » *Pulvis es, et in pulverem reverteris.* Non il fallut une loi spéciale pour que la mort atteignît ce corps exempt. Si la mort devait l'atteindre, il n'en pouvait être de même de la corruption et de ses suites hideuses. Non, Seigneur, vous n'avez pas permis que votre Saint connût la dissolution du sépulcre : *Non dabis Sanctum tuum videre corruptionem.*

La troisième raison qui réclamait la résurrection glorieuse de la bienheureuse Vierge, c'est son union intime et ineffable avec Jésus. Jésus et Marie n'avaient qu'une même chair ; le sang qui coulait dans les veines du Sauveur, il l'avait puisé dans le sein de Marie ; cette chair qui lui avait servi à sauver le monde, c'est Marie qui la lui avait formée du plus pur de sa substance. Or, le fils étant ressuscité, il était de sa gloire de pré-

server le corps de sa mère de la corruption. C'est une pieuse croyance de l'Église, dit excellemment le P. Grou, autorisée par la fête qu'elle en célèbre et adoptée par les fidèles, qui se scandaliseraient avec raison s'ils la voyaient, révoquer en doute, que le corps de Marie, exempt de corruption, ne resta pas longtemps dans le tombeau, mais que Jésus-Christ le ressuscita et le transporta au ciel pour y rejoindre l'âme de sa mère. Comme Dieu le Père ne permit pas que la chair de son Fils éprouvât la corruption, il ne paraît pas convenable non plus que Jésus permît rien de semblable à l'égard de la chair de Marie, qui était la sienne.

Enfin, mes frères, Dieu avait déjà trop fait de miracles en faveur de ce corps sacré, pour ne pas le couronner par une résurrection glorieuse : *Et erit sepulchrum ejus gloriosum.* A peine conçu dans le sein de la bienheureuse Vierge, le Seigneur prévient le corps de Marie de ses bénédictions singulières ; il l'exempte aussitôt de la souillure originelle, commune au reste des humains. C'est dans ce même tabernacle qu'il permettra à son Fils de descendre pour y demeurer renfermé neuf mois durant, et y puiser la vie qu'il devait sacrifier pour le salut des hommes. Par un miracle non moins admirable, tout en devenant féconde et mère, Marie demeure vierge et conserve intact son vœu spécial. Après toutes ces merveilles, concevrions-nous, mes frères, que ce

corps qui en a été le théâtre et l'instrument, puisse être un jour réduit en poussière, jeté aux quatre vents du ciel, dispersé, foulé aux pieds, perdu pendant des siècles? Il me semble que ce serait un blasphème de le soutenir.

II. — Jésus-Christ l'avait promis, mes frères : « Là où je suis, là aussi sera mon serviteur.» *Ubi sum ego, illic et minister meus erit.* Cette sentence générale, portée en faveur de tous ceux qui servent Dieu par la foi et les œuvres, devait trouver une application plus spéciale et plus prompte en faveur de Marie, comme nous l'avons compris dans la première partie de cet entretien.

Voici les détails que nous a conservés une antique tradition sur cet événement célébré par l'Église le 15 août, fête de l'Assomption : « Les apôtres réunis avaient assisté aux derniers moments de leur mère; ils l'avaient enseveli religieusement dans un tombeau convenable. Les anges et toute la cour céleste assistaient à ce convoi, qui n'était point le convoi de la mort, mais bien celui de la vie. Mais un d'entre les apôtres manquait à ce rendez-vous de la piété filiale. Il arriva quand déjà le corps de Marie était renfermé dans le sépulcre. Il voulut contempler une dernière fois ses traits bien-aimés. Les apôtres cèdent à ce désir, se rendent au tombeau, et l'ouvrent... Il était vide, et, au lieu du corps de la sainte Vierge, emporté par les anges au ciel, le linceul ne renfermait que des roses et des lis, images de la pu-

reté de cette chair sanctifiée par le mystère de l'Incarnation. »

Un des serviteurs les plus aimés de Marie, saint Jean Damascène, fait ainsi parler son tombeau, alors que les apôtres, l'ayant ouvert, n'y trouvèrent plus que des lis et des roses. La tombe dit : « Pourquoi la cherchez-vous ici, Celle que les chérubins et les archanges ont emportée sur leurs ailes dans les tabernacles du Très-Haut ? pourquoi me demandez-vous compte du trésor qui m'avait été confié ? La terre avait-elle un lieu digne de recevoir les précieux restes de Marie ? Quel roc encore eût été assez fort pour résister à la parole du Ciel ? Dieu appelait Marie, et, de tous les coins de la cité des élus, l'on réclamait la femme privilégiée, la femme bénie, qui avait porté dans son sein le Créateur du ciel et de la terre. A la voix qui l'a réveillée, la Vierge sainte, laissant le suaire qui l'enveloppait, s'est envolée vers les régions célestes, au milieu du brillant cortège des milices angéliques. Les bras étendus, les yeux levés vers son divin Fils qui l'attend, la Vierge en extase s'élève majestueuse, pendant que les chœurs des anges font retentir l'espace des chants de triomphe et des cantiques d'allégresse.

Lève-toi, lève-toi, avait dit le bien-aimé, ô mon amie, ma toute belle, ma colombe, quitte le Liban, monte vers ton époux. Oh ! ouvre-moi ton tombeau, ma sœur, mon immaculée. *Surge,*

amica mea..., aperi, soror mea. (*Cant.*, II et IV.) Et la voyant s'élever dans les airs, les bienheureux se disaient : « Quelle est donc celle qui monte du désert, inondée de délices, appuyée sur son bien-aimé ? Quelle est celle qui s'avance, semblable à l'aurore à son lever, belle comme la lune, choisie comme le soleil ? Sur sa tête, j'aperçois un diadème de douze étoiles, et autour d'elle les anges jettent leurs couronnes. *Mittebant coronas suas.* (*Apoc.*, IV, 10.)

Mais je ne saurais mieux faire que de laisser ici parler une servante de Marie, favorisée par elle de visions à ce sujet.

Sainte Thérèse raconte : « Un jour de l'Assomption, Dieu me fit la faveur, dans un ravissement, de me montrer la glorieuse entrée de la très sainte Vierge dans le ciel, la joie et la pompe avec lesquelles elle y fut reçue et la place qu'elle y occupe ; mais il m'est impossible de décrire ici cette ineffable vision. Tout ce que je puis dire, c'est que la vue d'une telle gloire en répandit une dans mon âme qui y opéra de grands effets, et augmenta, avec mon désir de souffrir de rudes travaux, ma passion pour le service de cette Reine des anges. »

Telle puisse être, mes frères, la conclusion que vous tirerez de cet entretien !

Ainsi soit-il.

Une Vision.

Sainte Marie-Magdeleine de Pazzi, ayant été ravie en extase le 12 du mois d'août, assista en esprit à la résurrection de Marie et à sa glorieuse assomption dans le ciel ; elle aperçut d'abord tous les chœurs des anges rangés autour du sépulcre de la sainte Vierge et montrant la plus vive allégresse ; elle vit ensuite la divine Mère du Sauveur des hommes sortant majestueusement du tombeau et recevant aussitôt les hommages des intelligences célestes. En ce moment, Magdeleine, hors d'elle-même, s'écria : « O Marie, je crains que mon âme ne se sépare de mon corps comme la vôtre, car je ne suis pas encore digne de vous suivre. » Un peu après, voyant la Reine des vierges s'élever dans les airs et entendant les mélodieux cantiques des anges, elle s'écria : « Oh ! que ces chants sont doux ! ils me font défaillir ; cependant je ne puis les comprendre parfaitement ni en rendre compte. Voici en substance ce qu'ils me semblent exprimer : Chargeons-nous de celle qui s'est chargée de toutes les misères humaines ; prenons dans nos mains celle qui a porté dans son cœur toutes les vertus, et, puisqu'elle a porté le Fils de Dieu dans son sein, portons-la au ciel sur nos ailes. » Bientôt, ravie d'admiration, elle répéta neuf fois le répons qui commence ainsi : *O Virginité sainte et immaculée, par quelles louanges vous glorifierai-je?*

etc. Puis, elle ajouta : « Ne semble-t-il pas que l'adorable Trinité a déclaré Marie neuf fois sainte en l'élevant au-dessus des neuf chœurs des anges? O chose vraiment étonnante ! le Père éternel, tout Dieu qu'il est, attire à lui avec la plus grande affection une pauvre petite créature ! et le même amour qui a fait descendre le Verbe pour racheter le monde, fait monter jusqu'à lui une femme rachetée par son sang ! C'est l'amour du Verbe qui l'a porté à s'anéantir, et c'est encore cet amour qui le porte aujourd'hui à exalter sa mère. Le Saint-Esprit ne fut pas plus prompt à descendre dans le sein de Marie pour y former le corps de Jésus, qu'il ne l'est en ce moment à élever dans le ciel cette femme par excellence... »

---

31 MAI.

Couronnement de la très sainte Vierge.

—

PERSÉVÉRANCE

Division : — Couronnement de Marie : 1° exaltée au-dessus de la cour céleste ; 2° reçue par la sainte Trinité ; 3° couronnée par son Fils ; 4° récompensée de ses souffrances. — II. Persévérance : 1° Exhortation à la persévérance, tirée de ses motifs ; 2° moyens de persévérer ; 3° exemple de Marie ; 4° consécration à la très sainte Vierge.

Benedices coronæ anni benignitatis tuæ.

Vous bénirez, Seigneur, le couronnement de l'année que nous tenons de votre miséricorde. *(Psalm.* LXIV, V. 12.)

Elle finit donc ce soir, mes bien-aimés frères, cette douce fête de trente et un jours qui s'est écoulée avec tant de rapidité. J'ai tâché, pendant ce mois béni, de vous retracer en détail les principaux mystères de la vie de la très sainte Vierge. Il m'est doux de songer à l'empressement que vous avez mis à seconder mes humbles efforts, et je suis sûr que Marie aura béni votre assiduité à son service.

Pour que le mois de Marie, s'il finit extérieu-

rement, ne finisse pas dans votre cœur, nous terminerons nos entretiens par la considération de son couronnement dans le ciel, pour en conclure la nécessité de persévérer dans le service de Dieu : double division qui fera le partage de mon dernier discours.

I.— Le ciel, mes frères, c'est par là que le couronnement de Marie nous invite à finir cette série d'instructions. Qu'il dut être beau, ce jour glorieux où l'amour de son Fils lui ouvrit les portes éternelles ! Il vint à sa rencontre, et, franchissant avec lui le parvis sacré, Marie monta lentement dans les splendeurs célestes, recueillant au passage les hommages de toute cette armée qui la saluait sa Reine. Les vierges, les confesseurs, les martyrs, les apôtres, les prophètes, les patriarches, les anges de tous les ordres et de toutes les hiérarchies, s'avançaient vers elle et venaient, à ses pieds, glorifier la dignité incomparable dont Jésus revêtait l'humble vierge de Nazareth.

Enfin elle arriva au trône de l'Éternel ! Le Père la reçut dans ses bras, en l'appelant sa fille bien-aimée ; l'Esprit-Saint l'inonda de ses divines consolations, en la nommant son épouse incomparable ; Jésus, lui, son fils béni, l'enfant de Bethléem et le Dieu du Calvaire, la prit par la main, et, l'appelant doucement sa mère, la fit asseoir à ses côtés, *astitit Regina a dextris tuis,* sur un trône resplendissant de lumière et de beauté ; et, lui montrant le ciel et la terre, il lui dit : « Dé-

sormais, ô ma mère, vous en êtes la reine. Que votre royauté toute-puissante y fasse descendre les trésors de grâce et de miséricorde que je dépose entre vos mains. »

Je laisse parler, mes frères, un pieux panégyriste de Marie, dont la voix retentissait naguère sous les voûtes émues d'un des plus beaux sanctuaires de la capitale : « Ici-bas, Marie n'avait porté d'autre couronne que celle de l'innocence et de la douleur ; Jésus-Christ, il est vrai, quelquefois, avait vu le peuple voulant lui décerner la royauté ; un rayon d'en haut, sur le Thabor, était descendu sur son front, et, dans ses miracles, il avait paru encore entouré d'une auréole de gloire et de splendeur : on avait reconnu Dieu, et l'on était tombé à genoux.

« Mais pour Marie, oh ! vous savez s'il y eut jamais une créature plus humble, plus modeste, plus éprouvée de Dieu. Et son cœur, c'est là que toutes les souffrances s'étaient donné rendez-vous ; le cœur de Marie, de la créature la plus pure, la plus aimée de Dieu, a été un autre Calvaire, où bien des fois Jésus-Christ a ressenti toutes les douleurs qu'elle partageait avec lui.

« Dans ce jour, mes frères, le temps d'exil est fini, la couronne d'épines est mise de côté. Marie est sacrée Reine, Reine du temps, Reine de l'éternité ! Oh ! le beau spectacle, mes frères, que celui d'un fils bien-aimé qui dépose, de ses mains immortelles, sur le front de sa mère, une couronne qui doit durer autant que l'éternité !

« Que la religion est belle, mes frères, cette religion dont la première page nous présente un ange et une vierge : une vierge qui est à genoux et un ange qui la salue ; et qui, en terminant toutes ses solennités, nous montre, pour clore tout ce cercle de grandeur et de magnificence, non plus une vierge et un ange, mais une mère et son fils, une mère et son fils qui est Dieu ; une mère qui entre en possession de l'éternité, et son fils, dont le cœur déborde de joie et de bonheur, qui dépose sur son front la couronne des élus et qui l'élève bien au-dessus de tout ce qui n'est que créé et mortel ; qui la rapproche de sa gloire, au point qu'elle se perd presque dans les splendeurs des saints et de Jésus-Christ même ! »

Oui, voilà, mes frères, le couronnement de Marie ! Ah ! si votre mère était assise sur un trône, vous diriez : « Je ne serai pas oublié : ma mère est toute-puissante ! » Eh bien ! en ce jour, nous pouvons le dire, vous êtes mieux partagés que ne le fut autrefois Jésus-Christ lui-même. La mère de Jésus-Christ était une humble femme de Judée, qui ne pouvait que mêler ses larmes à ses larmes, ses douleurs à ses douleurs ; mais notre mère à nous, ce n'est plus la mère du crucifié : notre mère, c'est la Reine du ciel ; notre mère, c'est Celle qui peut commander à la mort et qui est obéie de la mort elle-même, non par nature sans doute, mais par les grâces et les privilèges que lui accorde son Fils. Eh bien ! mes frères, ces des-

tinées augustes, ces destinées immortelles, elles sont les vôtres ; et si, comme Marie, vous savez vous attacher à l'innocence et à la vertu, vous aurez, vous aussi, votre jour de triomphe, votre assomption glorieuse, votre couronnement au sein de l'éternité. Oui, voilà, mes frères, la grandeur du chrétien ! rien n'est trop élevé au-dessus de lui : Dieu, qui s'unit à lui sur la terre dans son sacrement adorable ; Dieu, qui dépose dans son cœur, sur la terre, le germe de la gloire et de l'immortalité, Dieu veut un jour se l'associer aussi dans les splendeurs des saints, par cette magnificence qui est son triomphe. Voilà la destinée de tous les chrétiens ! Oui, comme Marie, sur les fonts du baptême, ils ont été sacrés rois, sacrés rois non pas pour le temps, mais pour l'éternité.

O Reine du monde, du haut de ce ciel où vous régnez, abaissez sur vos enfants vos regards maternels : nous voulons vous aimer, nous voulons vous servir, pour régner avec vous, dans ce beau ciel que vous inondez de votre sainte présence.

II. — Pour arriver à ce résultat, mes frères, nous n'avons qu'à rappeler souvent à notre mémoire ce mot des saints livres : *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit ;* « celui qui aura bien combattu jusqu'à la fin, celui-là sera glorifié avec Dieu éternellement. » Animez-vous d'une sainte ardeur, redoublez de zèle et d'amour, et prenez, à la fin du mois de votre bonne

mère, les résolutions les plus énergiques pour persévérer dans le chemin de la vertu. Je le sais, mes frères, les épines blessent souvent vos pieds, et le serpent tente de vous séduire. Mais souvenez-vous qu'avec le secours de Marie, qu'à l'ombre de son manteau maternel, vous n'avez rien à craindre. Que les rechutes ne vous découragent point. Dieu connaît bien le limon dont il nous a formés : *Ipse cognovit figmentum nostrum.* Courage ! relevez-vous, et, en effaçant promptement, par une bonne confession, par une contrition bien sincère, les souillures du péché, vous relèverez haut votre front puissant contre l'enfer, et vous arriverez à la gloire promise à ceux qui auront bien combattu les ennemis du Seigneur.

Les principaux moyens de persévérer sont : la vigilance — vous marchez chargé d'or, écrivait saint Jérôme, prenez garde aux voleurs ! — l'attention à considérer sans cesse la fin ; l'application aux choses de Dieu ; le soin de vivre chaque jour comme on voudrait avoir vécu au moment de la mort ; l'union avec Jésus-Christ ; l'observation exacte de la loi de Dieu, sans laquelle le prophète avoue qu'il aurait péri ; la présence de Dieu, la confiance inébranlable en la Providence divine, le désir de sa perfection, enfin et surtout l'amour de Dieu : *Ama, et fac quod vis ;* « aimez, » disait excellemment saint Augustin, « aimez, et faites tout ce que vous voudrez. »

L'exemple de Marie nous est encore un puissant stimulant à la persévérance. La voilà dans le ciel, disait le P. Grou, en terminant son beau travail sur l'intérieur de la très sainte Vierge, que je recommande à vos continuelles méditations ; la voilà donc dans le ciel en corps et en âme, jouissant de toute la gloire, de tout le bonheur, de toute la puissance qu'un Dieu peut accorder à sa mère. Mais prenons garde que Jésus ne l'a pas récompensée ainsi, précisément parce qu'elle était sa mère, mais parce qu'elle avait été parfaitement fidèle à la grâce en tous les moments de sa vie, et qu'elle avait accepté et souffert avec courage les épreuves attachées à la maternité divine. Ce n'est pas ses faveurs purement gratuites que Dieu couronne en nous, mais nos vertus et nos mérites acquis par sa grâce. De même que l'union hypostatique n'est point le titre en vertu duquel la sainte humanité de Jésus-Christ a reçu une récompense en quelque sorte infinie, mais que, comme dit saint Paul, c'est parce qu'il s'est humilié et qu'il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, que son Père l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom : ainsi ce n'est pas tant la qualité de mère de Dieu que celle de chaste, d'humble et fidèle servante du Seigneur, qui a mérité tant d'honneur et de gloire à Marie. Son amour pour Dieu, son oubli, son mépris d'elle-même, sa charité pour les autres, n'ont point eu

d'égale parmi les créatures : c'est uniquement pour cela que son bonheur est sans égal.

Ainsi, en admirant ce que Dieu a fait de grand pour Marie, admirons, autant que nous le pouvons, ce que Marie a fait de grand pour Dieu. Notre mesure de grâce est et sera toujours moindre que la sienne, mais aussi Dieu exige et attend moins de nous : il est infiniment juste, il ne prétend point moissonner ce qu'il n'a pas semé, mais aussi il veut que tout ce qu'il a semé produise son fruit; et c'est ce fruit qui, par notre bonne volonté, par l'immensité de nos désirs, bien plus encore que par nos œuvres, peut augmenter à l'infini; c'est ce fruit, dis-je, qu'il recueillera en son grenier, et qui sera la mesure de notre récompense.

Vierge sainte, nous nous mettons sous votre protection spéciale, nous nous consacrons de tout notre cœur à l'imitation de vos vertus. Nous nous proposons, fermement et inviolablement, avec le secours de la grâce de votre Fils, de pratiquer toutes vos dispositions intérieures : votre pureté d'intention, votre humilité, votre union avec Dieu, votre charité pour le prochain. Demandez à Jésus-Christ qu'il mette en nous ces dispositions, et que, vous voyant toujours pour modèle devant les yeux, nous travaillions persévéramment, chaque jour de notre vie, à vous ressembler sur la terre, pour jouir de la vue de votre triomphe au ciel.

Et maintenant, mes frères, prosternons-nous [1] aux pieds du trône de notre mère. Je vous le dis comme au premier jour de ce mois béni qui va finir : *Adeamus cum fiducia ad thronum ;* allons avec confiance au trône de la grâce, afin d'y obtenir miséricorde.

Acte de consécration à la très sainte Vierge pour la clôture du mois de Marie.

Très sainte Mère de notre Dieu, reine et modèle des vierges, après avoir parcouru, pendant ce saint mois, toute la suite de vos mystères, après avoir admiré ce que Dieu a fait pour vous et ce que vous avez fait pour lui, nous venons aujourd'hui renouveler à vos pieds la consécration solennelle que nous avons déjà faite de notre personne à votre service. Vous avez bien voulu nous permettre de vous appeler notre mère bien-aimée et de nous ranger sous le blanc étendard de votre virginité ! ô mère toute aimante : recevez-en, une fois encore, nos bumbles remerciements. Notre cœur est à vous, il vous appartient tout entier, et notre plus grand bonheur est de le sentir battre pour votre amour, de sentir qu'il vous

[1] Il sera bon de réciter l'acte de consécration qui va suivre, à genoux, devant l'autel de Marie paré avec le plus de magnificence possible, d'un ton de voix solennel et pénétré.

aime comme l'enfant aime sa mère. O notre protectrice aimée, veillez sur ceux qui se disent vos enfants, étendez sur nous le manteau de votre royale protection, afin de nous préserver des mille séductions du monde, et de nous donner cette force et cet appui qui nous conduiront jusqu'à la patrie céleste, où nous désirons vous aimer et vous bénir sans fin.

Ainsi soit-il.

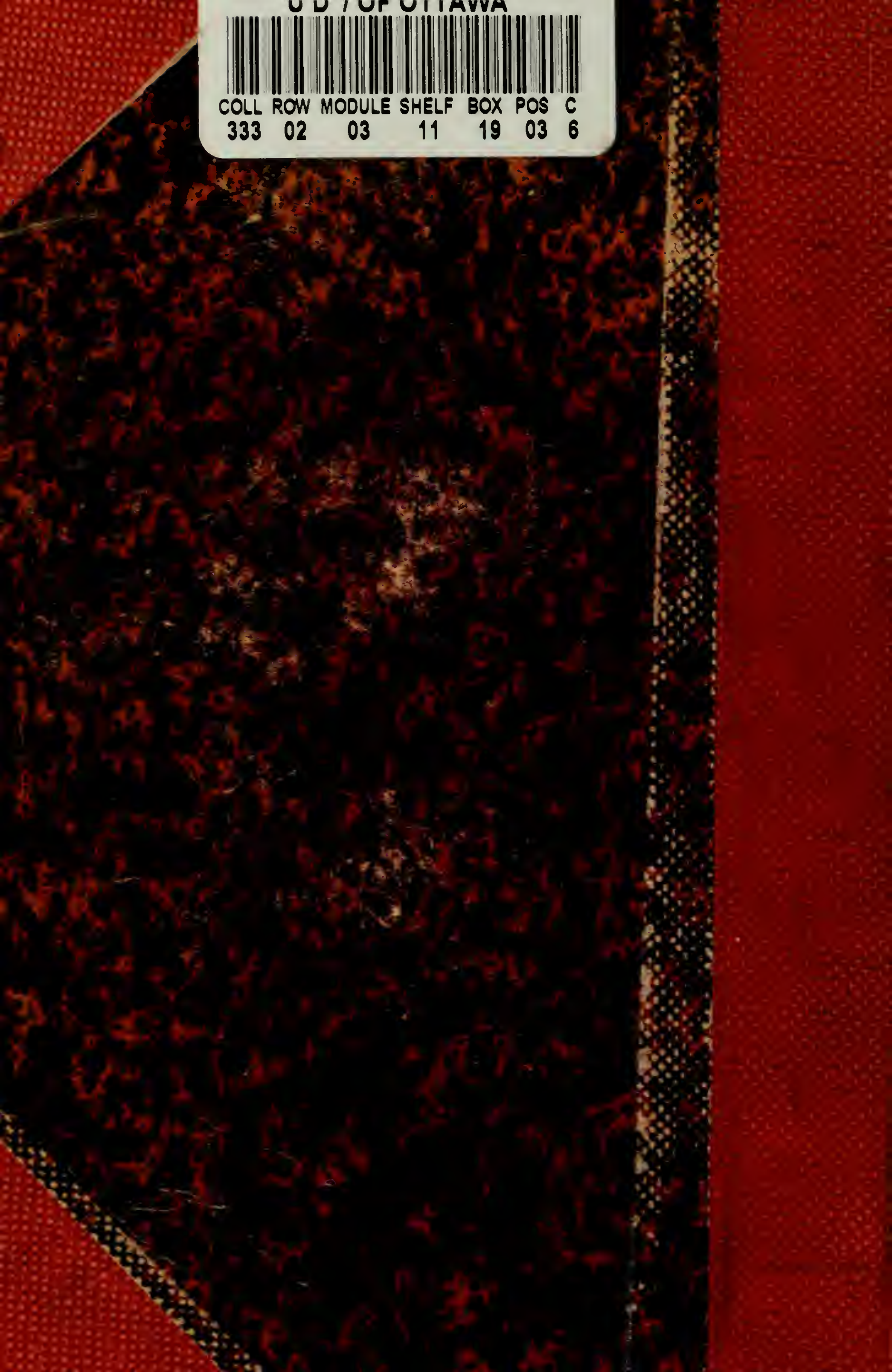
FIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.



N. 126 — Brux., imp. A. VROMANT et Cie, 3, rue de la Chapelle.


U D / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 11 19 03 6